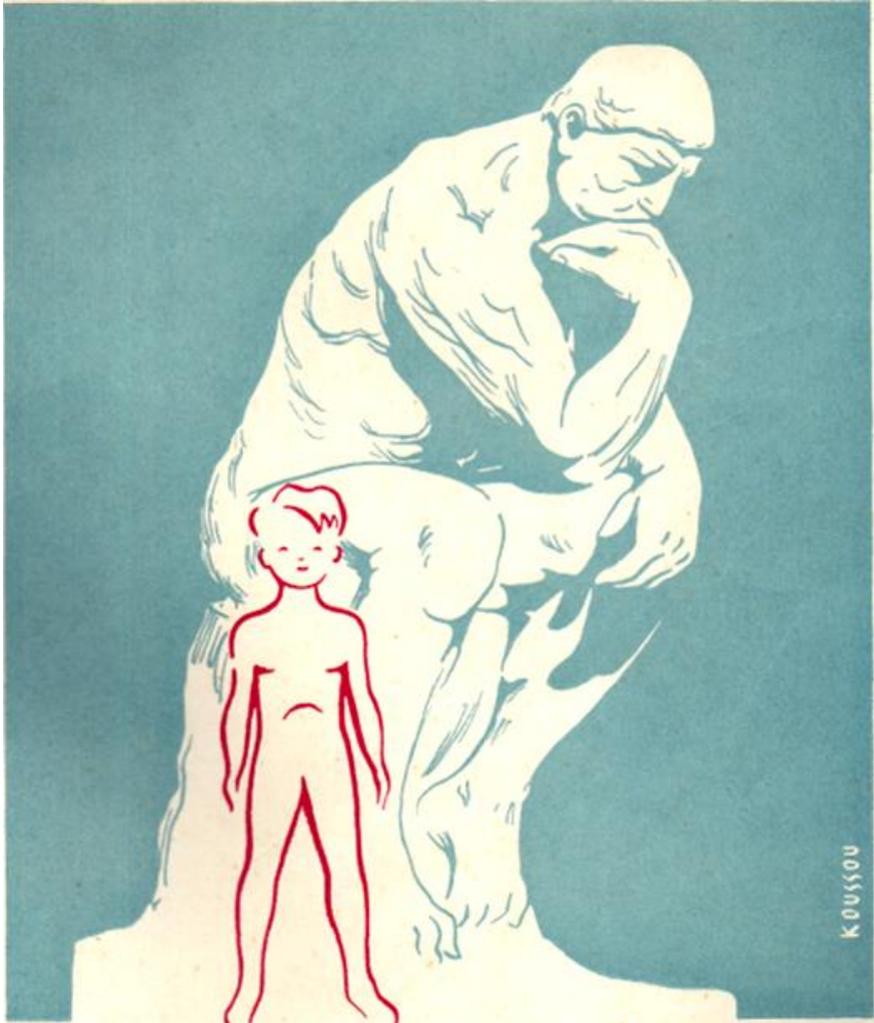


Marie RAVAUDET

L'AGE DE RAISON

COURS DE MORALE A L'USAGE DES PETITS



Illustrations de **Koussou**

TABLE DES MATIERES

Version informatique : pour accéder au chapitre voulu, cliquer sur le titre.

Avant-propos 1

. Première partie : LA POLITESSE

I	Leçon grave pour commencer	4
II	Les mots magiques	5
III	La politesse de Popaul	8
IV	Les cailloux	12
V	Popaul est obéissant	15
VI	Ce pauvre Dédé !	19
VII	Mademoiselle « Moi d'abord »	23
VIII	Le respect	27
IX	Le jeu de balle	30
X	La corde	32
XI	Des exemples	34

. Deuxième partie : LA GENEROSITE

	XII	La bonté du cœur	36	
<i>La famille</i>	XIII	La grappe de raisin	39	
<i>Bienveillance</i>	{	XIV	La boîte et le Croquemitaine qui était dedans	44
		XV	La fête au village	48
<i>Sacrifices</i>	{	XVI	Départ en voyage	51
		XVII	Les trois Colporteurs	54
		XVIII	Des exemples	61

. Troisième partie : **QUALITES ET DEFAUTS**

<i>Empire sur soi</i>	{	XIX	Le maître de la maison	63
		XX	Le beau livre	68
		XXI	La maison du maître	73
<i>Obéissance</i>		XXII	Les quatre petits chats blancs	76
<i>Patience – Sang-froid</i>	{	XXIII	Jean-qui-Pleure et Jean-qui-Rit	81
		XXIV	Pauvre Georges	83
<i>Le travail</i>	{	XXV	La légende du Forgeron	86
		XXVI	L'Ourlet	90
		XXVII	Josette et la vaisselle	94
<i>La propriété</i>	{	XVIII	A qui le canif ?	98
		XXIX	Les plaisirs du propriétaire	104
<i>La franchise</i>		XXX	La commission mal faite	107
<i>Méchanceté</i>	{	XXXI	La fée Carabosse	112
		XXXII	Une dispute entre frères	116
<i>La mauvaise humeur</i>	{	XXXIII	Popaul n'est pas boudeur	120
		XXXIV	Bavardage	124
<i>Animaux et plantes</i>	{	XXXV	Porto ou la contagieuse bonté	128
		XXXVI	Le Potiron	130
		XXXVII	La beauté et les artistes	133

. Quatrième partie : **LE MONDE AUTOUR DE NOUS**

XXXVIII	La petite Patrie	137
XXXIV	La France	139
XL	L'Humanité	142



AVANT-PROPOS

Mes chers collègues,

Quelques-uns d'entre vous, connaissant mon livre « Courage » qui s'adresse aux maîtres d'école à classe unique m'ont demandé de composer l'équivalent pour les maîtres des Cours préparatoire et élémentaire.

Je m'y suis risquée quoique ce soit beaucoup plus difficile.

Le but de l'éducation morale est, tout d'abord, de donner des habitudes : toutes les leçons du monde, à n'importe quel âge, seraient tout à fait vaines si le maître n'exerçait une surveillance attentive sur le comportement de ses élèves. Dans les petites classes surtout, il se fait plus de besogne éducative dans la cour de récréation que durant le quart d'heure journalier de causerie morale.

Pourtant, cette leçon régulière est indispensable aussi. Il ne suffit pas d'empêcher matériellement une mauvaise action ou même, l'action commise, d'en dégoûter l'élève par des sanctions judicieuses. Il faut créer chez l'enfant, même tout jeune, une vie morale, c'est-à-dire un champ de réflexion et l'habitude de lier l'action à la pensée. Cela ne peut se faire que par la parole du maître au cours de causeries méthodiques.

D'ailleurs, les enfants ne détestent pas qu'on leur parle sérieusement ; ils s'en trouvent flattés, avec juste raison.

Dans mon livre unique, j'exposais une doctrine morale, indispensable, je crois, aux élèves qui quittent nos écoles à quatorze ans et ne recevront plus d'éducation systématique. Il faut que ces enfants emportent de chez nous non seulement l'habitude de vivre bien, mais « de solides raisons de vivre bien ». Pour des enfants au-dessous de neuf ans, rien de tel ne presse. Les notions abstraites de bien, de mal, de conscience, de devoir gagneront à être présentées un peu plus tard ; elles ne frapperont guère des esprits si jeunes et les enfants se trouveraient blasés sur les mots avant d'en avoir pénétré le sens.

Mes causeries n'ont donc rien de théorique, mais il doit tout de même s'en dégager des principes qui seront aisément rappelés dans les petites leçons d'occasion, au courant de la vie scolaire et qui, plus tard, trouveront leur place dans un corps de doctrine. C'est pourquoi j'ai groupé mes petites causeries de telle sorte que l'effet de chacune soit prolongé et renforcé par la suivante, qu'il se fasse dans l'esprit des enfants une continuité d'impressions, un enchaînement d'idées, un tissu d'exemples dont se formera justement ce « champ moral » nécessaire à l'éclosion de pensées claires et de sentiments efficaces.

J'ai donné la première place à la politesse. La politesse est le premier effort que puisse faire un jeune enfant pour sortir de l'égoïsme naturel. Les actes de politesse sont les plus faciles à obtenir et, les obtenant, on éveille à la fois l'attention et le courage, bases de tout effet moral.

J'ai fait appel ensuite à la générosité, puis, en tout dernier lieu, à l'esprit de justice. La générosité est plus large que la justice, et semblerait devoir en être l'épanouissement. En réalité, la générosité est plus spontanée et cause des satisfactions plus sensibles. Les plus jeunes enfants aiment à faire plaisir et sont capables de petits sacrifices alors que, même adulte, on arrive difficilement à mettre son semblable sur le même pied que soi ! Et puis, la notion de justice est plus abstraite que celle de bonté et les actes de justice sont le plus souvent pénibles et sans grâce : ils consistent surtout à se corriger de ses défauts, ce qui, d'emblée, ne séduit personne !... Il faut qu'un jeune cœur soit déjà pénétré de bienveillance avant qu'on le dispose à prendre en considération le droit d'autrui.

Je crois avoir respecté dans mon plan l'ordre naturel de la croissance morale, ce qui ne m'a pas empêchée de suivre d'aussi près que possible l'ordre des programmes officiels.

Je ne vous présente pas autant de leçons qu'il y a de jours scolaires dans l'année.

Certes, il me serait agréable de commencer chaque jour la leçon par une petite histoire dont le commentaire meublerait juste le reste du quart d'heure. Je l'ai essayé,

mais j'ai constaté que pour réussir un découpage du temps aussi rigoureux, il me fallait sacrifier justement cette cohésion de l'enseignement à laquelle je tiens avant tout. Je me suis contentée d'amorcer par une anecdote ou un conte chaque série de commentaires, série qui peut occuper plusieurs jours. Cette historiette, je l'ai trouvée le plus souvent dans mes souvenirs d'institutrice. Je n'ai pas cru devoir employer du papier pour reproduire des contes que vous trouverez facilement : vous connaissez tous les contes ou récits de Grimm, du Chanoine Schmid, de Mme Pape-Carpentier, d'Andersen, de Mme Colomb, de P.-J. Stahl, de Jean Macé, de Maurice Bouchor, etc. Quand l'histoire appropriée m'a fait défaut, je m'en suis passé et j'ai attaqué mon sujet par un discours direct : il ne faut pas se cramponner à un procédé, même bon, quand il devient artificiel.

Les commentaires qui accompagnent les lectures s'adressent quelquefois au Cours élémentaire plutôt qu'au Cours préparatoire. Chaque maître les adaptera à son auditoire.

D'ailleurs, je n'ai pas la prétention de vous présenter des leçons modèles ; tout simplement, parce que je sais qu'entre collègues, on aime à se communiquer ses expériences, je vous présente celles-ci comme je vous les présenterais si nous causions ensemble et que vous me racontiez les vôtres ; vous en prendrez et vous en laisserez ce que bon vous semblera.

Tel sujet qui, dans mon esprit, peut remplir une semaine ou plus, vous le réduirez à une seule leçon ; tel autre que j'ai traité court, vous l'enrichirez de tout ce que vous suggéreront votre expérience et celle de vos élèves.

Les exercices pratiques et les réflexions des enfants tiendront certainement plus de place dans vos leçons que mes commentaires et, souvent, les remplaceront. Je ne vous offre pas un travail tout fait, mais seulement des éléments pour la préparation de votre classe. Puisse ma collaboration vous être de quelque utilité !

I - LEÇON GRAVE POUR COMMENCER



Voilà, mes enfants, que vous devenez grands. Vous allez à l'école, c'est tout dire.

Les enfants qui ne vont pas encore à l'école sont des bébés. On les nourrit, on les habille, on le soigne, on les protège, on les amuse ; tout le monde s'occupe d'eux. Et eux, ils ne s'occupent de personne. Ils ont besoin de tout le monde et personne n'a besoin d'eux. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est de manger, dormir, grandir... On leur donne tout son temps, toute sa peine, et on ne leur demande rien. Pourvu qu'ils soient bien portants, on est toujours content d'eux. Enfin, ce sont des bébés ; tout le monde sait ce que cela veut dire.

Des écoliers, c'est tout autre chose !

Des écoliers sont des personnes ; ils ont déjà des forces, de l'intelligence, ils savent déjà des choses ; on peut avoir besoin d'eux. On leur rend encore de grands services, mais on commence à leur en demander aussi. Ils ont leur place dans le monde. On compte sur eux.

Aussi, mes enfants, vous ne pouvez plus vous laisser vivre dans une insouciance de bébés. Le moment est venu pour vous de penser aux autres personnes, de vivre pour elles comme elles vivent pour vous. Vous ne pouvez plus agir n'importe comment. Vous devez apprendre à « faire ce qu'il faut ».

Je vois dans vos yeux que cela vous inquiète. Vous n'êtes pas sûrs de toujours savoir ce qu'il faut faire. Ne vous tourmentez pas. Cela viendra petit à petit. Tous les jours, pendant un quart d'heure, nous causerons ensemble là-dessus. Peu à peu, vous prendrez l'habitude de penser à ce que vous faites.

Pensez à ce que vous faites...

Tout est là. Comme vous n'êtes pas bêtes, cela vous suffira pour que vous fassiez de moins en moins de sottises et pour que « les autres » soient de plus en plus contents de vous.

II– LES MOTS MAGIQUES



Il y avait une fois un petit garçon très malheureux. Excepté son papa et sa maman, personne ne l'aimait. Son frère et sa sœur jouaient ensemble, tous les deux, et trouvaient toujours une raison de ne pas jouer avec lui. A l'école aussi, les camarades ne l'invitaient jamais et si, de lui-même, il se mêlait à la partie en train, bientôt le jeu s'arrêtait, les camarades se dispersaient, la récréation finissait tristement. Dans les boutiques, quand il entraît pour faire une commission, les personnes présentes le regardaient d'abord, puis détournaient les yeux et ne s'intéressaient plus à lui ; la marchande le servait sans rien lui dire, alors qu'elle faisait souvent un brin de causette avec d'autres enfants. Quand on lui donnait quelque chose, c'était toujours avec un drôle d'air, un air fâché ou moqueur.

Ce petit garçon – il s'appelait Louis – était tout surpris et bien irrité de ne pas rencontrer plus de sourires et de caresses. Il se regardait parfois dans le miroir et ne se trouvait pas plus vilain qu'un autre. Il n'était pas malpropre : sa maman le lavait chaque matin et il savait très bien se moucher... Pourquoi les gens avaient-ils l'air un peu dégoûtés de lui ? Un soir qu'il s'était couché le cœur gros, tourmenté de chagrin et de colère, il s'endormit difficilement. Il fut réveillé au milieu de la nuit par une grande lumière qui dessinait une belle dame. Il vit tout de suite que c'était une fée. La fée n'avait pas l'air fâché, ni dégoûté, ni moqueur. Elle dit à Louis :

« Tu es malheureux, mon pauvre petit. Personne n'est gentil pour toi. Eh bien, je vais te donner quatre mots magiques qui vont changer tout cela. Tu les diras d'une voix bien claire et tu verras toutes les figures devenir aimables.

- Oh ! s'écria Louis, dites-les-moi bien vite et je les apprendrai tout de suite, même s'ils sont bien difficiles !...

- Ils ne sont pas difficiles du tout. C'est : Bonjour. Merci. Pardon. S'il vous plaît.



L'histoire s'arrête là et je ne vous dis pas si le petit Louis est réellement devenu heureux en employant les mots magiques. Qu'en pensez-vous ? Et d'abord, qu'est-ce que des mots magiques ?

Vous savez ce que c'est qu'une baguette de fée : elle a le pouvoir de faire ce que rien d'autre au monde ne pourrait réussir (exemples de la Belle au Bois dormant, de Cendrillon, etc...). C'est ce pouvoir merveilleux qui est magique. Les mots : bonjour, merci, pardon et s'il vous plaît, ont-ils vraiment un pouvoir magique, un pouvoir que rien au monde ne peut remplacer ? Voyons cela.

Pour empêcher les personnes qu'il rencontrait de détourner la tête, quel mot a pu essayer Louis ? Bonjour ? Oui. Et qu'arriva-t-il ? Les personnes lui répondirent gentiment et parfois causèrent avec lui.

Et pour dérider la marchande, quel mot magique ? S'il vous plaît ? Bien sûr !

Et quand on lui donnait quelque chose, quel mot pouvait transformer l'air moqueur en air aimable ? Merci.

Et pourquoi les camarades n'aimaient-ils pas jouer avec lui ? Parce qu'il était méchant ? Oh ! je crois qu'il n'était pas plus méchant qu'un autre : puisqu'il souffrait de ne pas être aimé, c'est qu'il avait du cœur. Mais il était peut-être maladroit, brouillon, un peu brutal et, sans doute, boudeur. Il devait déranger le jeu, marcher sur les pieds des autres, jouer des mains à tort et à travers, crever le ballon, casser la corde, envoyer les billes là où on ne les retrouvait plus, faire mille sottises et grogner quand on les lui reprochait. Quel mot magique alors, pouvait-il appeler à son secours ? Pardon ? Eh oui... S'il disait : « pardon », au lieu de bouder, les autres, tout naturellement, étaient un peu moins fâchés contre lui. Et puis, ayant pris la peine de dire : « pardon », il était, tout naturellement aussi, disposé à faire attention pour ne pas commettre une nouvelle sottise. De « pardon » en « pardon », il devint certainement très vite un joueur plus agréable.

Fini, alors, de voir des figures renfrognées... Fini d'être tout seul et triste dans son coin. Le monde était transformé pour lui comme si la fée avait touché tous les gens de sa baguette.

Et cherchez un peu ce que Louis aurait pu faire d'autre pour obtenir le même résultat. Vous ne trouverez rien. Seuls, les quatre petits mots pouvaient avoir cet effet... magique !

Mais dites-moi, mes enfants, ce petit garçon, il ne les connaissait donc pas, ces mots précieux ? Certainement si ! Certainement, ses parents lui disaient souvent : « Et bonjour ?... » ou bien : « Tu as oublié : s'il vous plaît »... « Dis merci »... « On dit : pardon, madame ». La maîtresse d'école les lui avait répétés aussi et, sûrement, il entendait d'autres enfants les prononcer tous les jours. Pourquoi ne s'en servait-il pas ? Il ne savait pas que c'étaient des mots magiques, il les prenait pour des petits mots de rien du tout. Il a fallu que la fée lui parle.

Avez-vous vu des fées ? Non ? Moi non plus. Vous dites que les fées n'existent pas ? Ah ! Pourtant, si je n'en ai jamais vu, j'en ai toute ma vie entendu parler. Et si les fées n'existent pas, comment expliquez-vous l'histoire de Louis, qui est une histoire vraie ?

Eh bien ! moi, je crois que les fées existent. Elles sont dans la tête des gens qui pensent à elles. Je crois que le petit Louis, en s'endormant si malheureux, cherchait dans sa tête quelque chose qui le consolerait ; il a pensé à une fée ; il a trouvé en même temps les petits mots qu'on lui enseignait tous les jours et auxquels il ne prêtait pas attention ; moitié dormant, moitié réfléchissant, il a réuni tout cela qui a fait une belle histoire, une histoire vraie et consolante. C'est ainsi qu'il a été sauvé du chagrin.

Voilà ce que je crois, moi, et si vous aimez encore mieux croire que je me trompe et que Louis a vu, avec ses yeux bien ouverts, une vraie fée dans une vraie lumière, c'est comme vous voulez, cela ne change rien à tout ce que nous avons dit des mots magiques.



Mais, dites-moi encore : si le petit Louis n'était pas heureux, c'était de sa faute, nous sommes bien d'accord là-dessus. Il lui manquait quelque chose. Qui va me dire quoi, d'un seul mot ?... Il lui manquait... la politesse !

Eh oui... La politesse est la première chose qu'on demande aux enfants qui ne sont plus des bébés. C'est la première preuve qu'ils commencent à penser aux autres personnes. Pour qu'on les aime, il faut qu'ils soient polis.

« Bonjour », « Merci », « Pardon » et « S'il vous plaît » sont des mots magiques qui nous rendent heureux en nous faisant aimer tout le monde.

III– LA POLITESSE DE POPAUL (Lina ROTH)



Popaul ne pouvait pas apprendre la politesse. Et, chaque jour, sa maman se désolait : « Popaul, on dit : pardon. » « Popaul, dis-moi : bonjour. » « Popaul, oh ! Popaul, tu as encore oublié de me dire : merci. »

Popaul aussi se désolait. Il aurait tant voulu contenter sa maman ! Il oubliait, voilà ! Comment faire pour ne pas oublier d'être poli ?

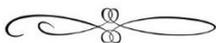
Or, ce matin, monsieur Popaul s'éveille avec une idée merveilleuse. Il a trouvé le moyen d'être poli toute la journée. Un excellent moyen, et si simple ! Comment ne l'a-t-il pas trouvé plus tôt !

Dès qu'il aperçoit maman dans la chambre, il lui crie tout d'une haleine : « Bonjour maman – merci maman – bonsoir maman – merci maman – pardon maman – merci merci merci merci maman... »

- Hélas ! soupire maman, mon petit Paul a de la fièvre ! Hélas ! hélas ! mon petit Paul a le délire ! »

Mais Popaul, joyeux, la rassure :

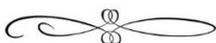
« Tu comprends, petite maman, je te dis d'un seul coup toutes mes politesses, et ça fait que je n'aurai plus à y penser. »



Il vous fait rire, ce Popaul. Pourquoi ? Il n'est donc pas vraiment poli ? Il dit pourtant bien les **mots de politesse**. Ce n'est pas comme cela qu'il faut les dire ? Vous avez raison.

Popaul voulait bien être poli, mais il ne voulait pas avoir la peine d'y penser !... Or, justement, être poli, c'est penser aux autres, et y penser au bon moment. Les mots de politesse, on ne les dit pas pour se débarrasser.

Pour bien les dire, il faut d'abord bien les comprendre.



Que signifie : **bonjour** ? ou bon jour ? Cela signifie : « Je vous souhaite une bonne journée », c'est-à-dire : « Vous aurez une bonne journée pour tout ce qui dépendra de moi ». Vous voyez que ce n'est pas une petite parole.

Quand dit-on bonjour ? et à qui ? On dit bonjour à tous les gens qu'on aime bien et qu'on voudrait voir contents, c'est-à-dire ?... à la maman, tout d'abord, au papa, aux frères et sœurs, à tous les gens de la maison et cela dès la première rencontre du matin. Et puis ? Qui encore voulez-vous voir passer une bonne journée ? Eh bien ! mais... tout le monde, tous les gens que vous connaissez, bien sûr. Vous direz donc bonjour à toutes les personnes de votre connaissance quand vous les verrez pour la première fois de la journée.

Ah ! mais... attention ! Comment direz-vous bonjour ?

Rappelez-vous que ce mot contient une petite promesse, promesse de ne rien faire, vous, pour que cette journée ne soit pas toute bonne. Comment faire bien comprendre cette jolie intention ? En vous faisant bien entendre, en prononçant bien distinctement : Bonjour Monsieur... Bonjour Madame...

Et pour qu'on vous entende bien, il faut qu'on vous voie. Si vous êtes en train de marcher ou de courir, même bien pressé, arrêtez-vous, levez votre visage vers la personne que vous saluez, prenez le temps de lui souhaiter le bon jour non seulement des lèvres, mais des yeux.

Et si vous rencontrez la même personne plusieurs fois, faut-il répéter le bonjour ? Ce n'est pas nécessaire, mais il ne faut pas passer devant cette personne comme si vous ne la connaissiez plus. Il faut la saluer d'une inclinaison de tête bien marquée et d'un gentil sourire. Les garçons qui portent une coiffure et qui savent l'enlever (je dis : l'enlever, je ne dis pas : la toucher du bout du doigt) feront ainsi un très beau salut qui leur donnera tout de suite l'air d'un monsieur bien élevé.

Faut-il tendre la main en disant bonjour ? Oh ! non ! si ce n'est à des enfants comme vous, mais jamais aux grandes personnes !

On tend la main en signe d'égalité, de camaraderie ; vous n'êtes pas les égaux des grandes personnes. Si l'une d'elles vous tend la main, c'est un honneur qu'elle vous fait. Vous, vous êtes trop jeunes pour que votre camaraderie fasse honneur à quelqu'un. Cela viendra.



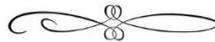
Et **merci** ? Pourquoi et quand dit-on merci ? Quand on a reçu quelque chose : un bonbon, un fruit, l'assiettée de soupe du dîner, n'importe quoi qu'une main donne à votre main ? Oui, certainement. Vous ne devez rien recevoir sans dire merci et – comme pour bonjour – de la bouche et des yeux... et de tout votre cœur !

Mais on ne reçoit pas que des objets visibles. Quand votre maman vient de faire votre toilette ou de raccommo­der le vêtement que vous aviez déchiré ; quand un camarade vous aide à enfiler votre manteau ou quand il vous dit : « Attention, ton lacet de soulier est dénoué, tu pourrais tomber », vous devez un aussi joli remerciement que pour une friandise.

Pour la friandise, vous y pensez généralement, mais pour le service ou le conseil, c'est beaucoup plus difficile et vous oubliez souvent... Pensez-y !...

Ce qui est plus difficile encore, c'est de penser à ce qu'on doit pour une réprimande ou une punition... Et pourtant, par une gronderie ou une retenue, on vous fait parfois plus de bien qu'avec une caresse ou un bonbon...

Une fois, une seule fois, une petite fille que j'avais gardée après la classe pour lui faire refaire un problème a eu l'idée de me dire merci en s'en allant !



« **S'il vous plaît** », c'est le pendant de « merci ». C'est ce que l'on dit en demandant quelque chose. On dira merci quand on l'aura reçu.

S'il vous plaît... c'est-à-dire « Si cela vous plaît... » Voilà encore une jolie parole.

« Je vous demande... (un objet, un renseignement, un service) ; cela me fera plaisir que vous me le donniez, mais il faut que cela vous plaise, à vous, d'abord. »

Comme c'est gentil ! et comme on est forcé de le dire gracieusement quand on le comprend bien !



« **Pardon** », c'est-à-dire : « Je vous ai fait mal... je vous ai dérangé... je vous ai contrarié... je le regrette ; pardonnez-moi, s'il vous plaît. »

Ce mot-là encore, quand on l'a une fois compris, on ne peut pas le dire n'importe comment. Tout naturellement, on s'arrête, on regarde la personne qu'on a incommodée et on montre son regret dans toute sa figure.

Tout cela n'est pas très difficile mais, comme je vous l'ai dit le premier jour, **il faut y penser.**

Ni votre langue ni vos yeux ne diront rien tout seuls, c'est à vous de leur commander.

Qui de vous croit, maintenant, en être capable ?... Nous verrons cela dès demain, dès aujourd'hui et tous les jours qui suivront.

« Bonjour », « Merci », « Pardon » et « S'il vous plaît » sont des mots magiques mais... il faut savoir les dire !

IV– LES CAILLOUX

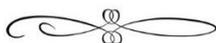


L'autre jour, je me promenais au bord de la rivière avec Jacques qui s'amusait à chercher des cailloux. Il y en avait beaucoup : des petits, des gros, des ronds, des bicornus ; les uns avaient un toucher rude (on dit : rugueux), ils râpaient la main au lieu de la laisser glisser ; d'autres présentaient des bosses ou des pointes (on dit : des aspérités). Tous ceux-là, Jacques les laissait à terre, il choisissait ceux qui étaient bien lisses, bien unis, qui glissaient et roulaient dans la main, qu'on pouvait compter, faire sauter sans se blesser. Je lui dis : « Naturellement, tu préfères les cailloux polis. » A ce mot, Jacques me regarda, tout étonné, et me dit avec une grosse envie de rire : « Des cailloux polis ?... Des cailloux polis ?... Des cailloux qui savent dire bonjour ?... » Et puis il partit en courant sans attendre ma réponse.

Il méritait pourtant une réponse. Sa réflexion n'était pas sottée.

Il trouvait comique qu'on emploie le même mot pour une personne et pour un caillou. Il ne croyait pas qu'un caillou sans aspérité ressemblât à une personne polie. Et vous ?... oui ?... non ?... Les avis sont partagés.

Vous avez raison les uns et les autres car il y a entre ces deux façons de dire : **poli**, des différences et des ressemblances ; il faut réfléchir beaucoup pour les comprendre.



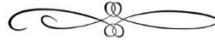
Réfléchissons ensemble. Voyons les différences.

D'abord, on dit : « la politesse d'une personne », et il y aurait de quoi rire si vous parliez de la « politesse d'un caillou » ; il faut dire : « le poli d'un caillou ».

Ensuite, pensez à d'autres objets polis, c'est-à-dire lisses, brillants, sans trace de rugosité. Un bouton de porte ? Oui. Une vitre ? Oui. Un miroir ? Parfaitement. Et l'écorce d'un arbre est-elle polie ? Ah ! non. Et le mur du jardin ? Non plus. Et une planche qu'on vient de scier ? Non, mais si on la rabote et si on la frotte avec une pierre ponce, elle se polit peu à peu.

Comment savez-vous qu'une personne est polie ? Avec vos yeux ? Avec vos oreilles ? Pas du tout. Vous le sentez dans votre cœur, vous le comprenez avec votre esprit. Le poli d'un objet est une qualité du dehors, une qualité extérieure ; la politesse d'une personne est une qualité du dedans, une qualité intérieure.

Voilà donc les différences entre les deux sens du mot : poli. Nous allons voir maintenant les ressemblances.



Sachez avant tout qu'on n'est pas encore parfaitement poli quand on sait dire, même très bien, les mots magiques. Ces quatre petits mots-là sont le commencement de la politesse, le commencement seulement ; la politesse complète, achevée, c'est bien autre chose ! Et c'est la politesse complète qui a la beauté d'un objet poli.

Quand vous maniez celui-ci, rien ne vous heurte, votre main glisse facilement, avec plaisir, tandis qu'elle se cogne ou s'écorche aux rugosités de l'arbre ou du mur.

De même, auprès des personnes polies, on est toujours à son aise ; on est heureux de les voir, de causer avec elles ; elles vous mettent de bonne humeur, tout ce qu'elles font arrive au bon moment, tout ce qu'elles disent fait plaisir. Tandis que les personnes impolies, au contraire, vous gênent, vous dérangent, vous fatiguent, vous ennuiet. Même sans le faire exprès, elles disent des choses qui choquent votre esprit et vous donnent envie de faire la grimace ou qui blessent votre cœur et vous donnent envie de pleurer. Quelquefois, elles veulent vous plaire, mais elles n'y arrivent pas parce qu'elles n'en ont pas l'habitude.

Il faut frotter longtemps pour polir une planche rugueuse ou une pierre biscornue. Pour enlever de son caractère ou de ses manières tout ce qui peut blesser les autres, il faut aussi travailler longtemps – pas à frotter, bien entendu, mais à surveiller ses paroles et ses actions.

Un caillou ne peut pas être poli une fois de temps en temps, n'est-ce pas ? Une personne non plus. On est poli ou on ne l'est pas.

Et il faut l'être.

Ou bien on est désagréable et détesté comme un caillou pointu ou un bâton épineux.



Mais alors... s'il faut tellement longtemps pour devenir poli... si l'on peut être impoli sans le faire exprès... si l'on peut se croire gentil et faire de la peine à quelqu'un... vous voilà tout découragés !... Vous trouvez que la politesse est bien difficile ?... C'est vrai ; la politesse est difficile. Et qu'on n'aura jamais fini de penser à tout ?... Bien sûr, bien sûr !...

Pourtant, ne vous tourmentez pas.

Il faudra bien aussi qu'un jour vous soyez grands, n'est-ce pas ? grands comme père ou mère... mais cela ne vous effraie pas : vous savez bien qu'on ne vous demande pas d'avoir 1 m 60 demain matin !

On ne vous demande pas non plus d'être parfaitement polis du jour au lendemain. On vous demande seulement de grandir un petit peu tous les jours en taille et en politesse.

Vous grandissez en taille sans rien faire pour cela ; vous ne grandirez pas en politesse sans y mettre du vôtre, mais vous êtes déjà assez intelligents et assez courageux pour faire tous les jours le petit progrès nécessaire. Il n'en faut pas plus !

Quant aux tas de choses auxquelles il faut penser... Certes, il y a des centaines de paroles à dire ou à ne pas dire, de gestes à faire ou à ne pas faire ; on ne peut vous les apprendre tous par cœur, il faudra en trouver beaucoup par vous-mêmes.

Mais, pour être sûrs de ne jamais commettre de grosses impolitesses, pensez seulement à trois choses :

- | |
|---|
| <ul style="list-style-type: none">. Ne pas déranger les autres.. Ne pas les forcer à voir de vilaines choses.. Ne pas blesser leur amour-propre. |
|---|

Voilà un mot qui vous étonne. Nous en reparlerons.

V – POPAUL EST OBEISSANT (Lina ROTH)



Comme la maman de Popaul voulait faire une commande à un grand magasin, sur une lettre, avec des numéros, des additions, des explications, elle avait commencé par enlever à Popaul son tambour, pour avoir la paix pendant qu'elle écrirait.

Mais Popaul n'est pas un garçon embarrassé, et le voilà qui imite le tambour avec sa bouche : « Rapataplan, Ranpataplan, Ranpataplan, plan, plan ! »

- Ah ! Popaul, dit sa maman, ne fais pas de bruit avec ta bouche. »

Alors, Popaul, qui est obéissant, imite le tambour avec ses pieds : « Pan ! pan pan pan ! pan pan pan !... »

- Ah ! Popaul, ne fais pas de bruit avec tes pieds ! »

Alors, Popaul se lève et va imiter le tambour avec se doigts, sur la vitre : « Rrra ! Rrra ! Rrra rra rra ! »

- Ah ! Popaul, ne fais pas de bruit avec tes mains ! »

Popaul s'arrête, tout étonné.

- Avec quoi donc, maman, que je dois faire du bruit ?

- Avec rien », répond maman.

Popaul réfléchit un moment et dit :

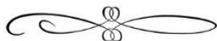
- C'est que moi, je ne sais pas faire du bruit avec rien ! »



Popaul nous fait toujours rire. Il est naïf. Il comprend les mots, mais il ne comprend pas le pourquoi de ce qu'on lui dit.

Il croit que sa maman aime le bruit (comme lui), mais pas celui du tambour, ni celui de la langue, ni celui des pieds sur le sol, ni celui des doigts sur la vitre, et il cherche avec quoi il pourrait bien faire du bruit pour sa maman.

Mais vous, vous aviez compris, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que la maman voulait ?... Un peu de silence !



Je vous ai dit hier – vous vous rappelez ? : « Pensez à ne pas déranger les autres. » Eh bien ! le bruit est peut-être justement ce qui dérange le plus. Dans le bruit, on ne peut ni réfléchir, ni travailler, ni se reposer. Et, justement, tous les enfants font du bruit !... Vous comme les autres. Ce n'est pas de votre faute : vous avez le besoin de courir, danser, sauter pour fortifier vos jambes, de chanter et même de crier pour développer vos poumons, de taper sur un tambour ou sur autre chose pour éprouver la force de vos bras et la souplesse de vos poignets... Tous ces exercices ne peuvent se faire sans bruit... Malheureusement !

Comment donc mettre d'accord la santé et la politesse ? Comment donc jouer autant qu'il le faut sans casser la tête à personne ?

Eh bien ! vous empêche-t-on de faire du bruit dans la cour ou dans la campagne ? Pas du tout. En plein air, dans un grand espace, le bruit n'a pas beaucoup d'inconvénients, ni pour vous ni pour les autres. C'est pour cela qu'on vous emmène promener, qu'on vous donne des récréations, des vacances et qu'alors on vous laisse vous ébattre presque autant que vous le voulez. Profitez bien de ces moments de liberté.

Dans un espace étroit comme la classe ou la maison, le bruit est insupportable ; il fatigue tout le monde et vous-mêmes. Aussi, on vous arrête bien vite.

Cela ne vous plaît guère, vous n'étiez pas encore ennuyés, vous, de votre bruit, mais puisque les autres le sont, il faut penser à eux et cesser le bruit gentiment, sans grogner.

Quand vous serez un petit peu plus grands, demain, ce soir peut-être, vous n'attendrez pas qu'on vous arrête ; de vous-mêmes, sans qu'on vous dise rien, vous quitterez le jeu bruyant pour un jeu silencieux.

Ce sera un beau progrès dans la politesse.



Il n'y a pas que le bruit qui dérange. Quand un de vous arrive en retard, la classe est commencée, les camarades et moi travaillons déjà, tranquillement, mais la porte s'ouvre, se referme, les têtes se tournent, je m'interromps pour recevoir le retardataire, le gronder, le regarder s'asseoir, le mettre au courant de l'exercice commencé ; enfin on repart après deux ou trois minutes perdues. On continue. Ou bien on recommence parce que les idées sont dispersées, les étourdis ne savent plus où ils en sont.

Ce désordre-là ne devrait jamais se produire, celui qui arrête ainsi le cours de la leçon n'est pas poli, vous le comprenez bien : il accroche comme un bâton épineux !...

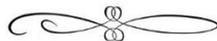
Pendant la classe, vous demandez quelquefois à sortir, vous savez pourquoi. C'est encore un grand dérangement pour tout le monde. Ce n'est pas de votre faute ? Allons donc ! Aucune séance de classe ne dure plus d'une heure et demie... Vous n'êtes pas des bébés et vous pouvez rester une heure et demie sans aller aux cabinets, je pense !

Seulement, voilà : il faudrait y penser avant d'entrer et prendre ses précautions.

Dans la cour, vous vous amusez librement, c'est entendu, mais il faut tout de même penser aux autres : des camarades jouent aux billes, si vous passez entre la bille qu'on lance et la bille qu'on vise, vous dérangez le jeu.

Dans la rue, si vous traversez le trottoir ou la chaussée devant quelqu'un qui marche, vous le forcez à s'arrêter ou à ralentir, vous le dérangez.

A la maison, vous arrivez tout joyeux pour embrasser votre maman ; c'est très gentil mais, avant de vous jeter dans ses jupes, regardez si elle n'est pas en train de porter quelque chose, ou de parler à quelqu'un, ou de s'appliquer à un travail. Si vous la dérangez, vous n'êtes plus gentil !...



Tout cela n'est pas nouveau pour vous.

On vous a dit bien souvent : « Fais donc attention !... » - « Ne touche à rien !... » - « Ote-toi de mon chemin ! ... » Ces observations vous font-elles plaisir ? Certainement non, mais elles n'ont pas pour but de vous faire plaisir : elles ont pour but de vous faire réfléchir.

Réfléchissez donc. Cherchez d'abord le mot magique qui vous fera pardonner. Lequel ? Et puis comprenez en quoi vous avez dérangé afin de ne pas recommencer.

Un jour doit venir où l'on n'aura plus d'observations à vous faire, où vous penserez de vous-mêmes :

- à ne pas vous placer entre une fenêtre et une personne qui lit ou coud (pourquoi ?)
- à ne pas prendre la parole alors que quelqu'un parle (pourquoi ?)
- à remettre soigneusement à sa place un objet dont vous vous êtes servis (pourquoi ?)
- à fermer la porte en sortant (pourquoi ?)

Vous répondez très bien. Vous voyez que si la politesse est difficile, vous êtes, vous, capables de la comprendre. Il ne vous reste plus qu'à avoir le courage de la pratiquer. Je veux dire :

Quand vous avez compris qu'il faut faire une chose, faites-la, même si cela vous ennuie.

Quand vous avez compris qu'il ne faut pas faire une chose, ne la faites pas, même si vous en avez bien envie.

VI– CE PAUV' DEDÉ (Lina ROTH)

*Sur l'air des couplets de
« Chevaliers, saluons
les couleurs »*

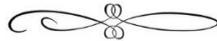


*Ce pauv' Dédé
Était si laid
Qu'personn' ne pouvait le regarder.
L'marchand d'mouchoirs
Pour ne pas l'voir
Se cachait derrièr' son comptoir.*

*Quand il allait
Chercher son lait,
La vache aussitôt s'en allait
Et le pt'it veau
R'muait son museau
Pour dire : Il n'est vraiment pas beau !*

*Vous vous d'mandez
Ce pauv' Dédé
Pour êtr' si laid qu'est-ce qu'il avait ?
L'nez à l'envers ?
L'œil de travers ?
L'menton fourchu ou les cheveux verts ?*

*Rien de tout ça !
Ce garçon-là
Ressemblait à tous les petits gars.
Il n'avait pas
De vilains ch'veux...
Mais il avait... le nez... morveux !*



Qu'en dites-vous ? Y avait-il de quoi se cacher pour ne pas le voir ?... Moi je dis que oui ! D'ailleurs, je l'ai connu, ce petit garçon (oh ! il y a longtemps, et bien loin d'ici !...) et je vous assure qu'il faisait réellement horreur à tout le monde : pensez qu'il ne se mouchait jamais !...

Vous n'êtes pas ainsi, vous autres ? Vous avez tous un mouchoir dans votre poche et vous savez vous en servir.

Pourtant, quelquefois, quand il fait bien froid, ou que vous êtes enrhumés, ou très occupés... il arrive que... vous ne laissez pas... « couler la chandelle », comme on dit, mais vous reniflez ! N'est-ce pas ?

Eh bien ! croyez-moi, c'est à peu près aussi dégoûtant. On ne voit rien, mais on entend... et on imagine !

Ah ! j'aimerais mieux parler d'autre chose, tout cela fait mal au cœur !



Il faut pourtant bien que je vous parle des choses qui peuvent dégoûter les gens, pour vous apprendre à les éviter.

Cherchons donc vite, pour nous débarrasser de ces vilaines idées, tout ce qu'un enfant pourrait montrer de trop vilain : une tête sale, mal peignée, des oreilles grises dessus... et jaunes dedans... (pouah !), des ongles noirs, des habits qui promènent des odeurs de nourriture... Oui, tout cela est affreux !

Un jour, comme je reprochais des horreurs de ce genre à une petite fille, elle me répondit : « Maman n'a pas eu le temps de faire ma toilette... maman n'a pas changé mon tablier... maman ne m'a pas donné de serviette de table. »

Comme si c'était une raison !

Il est vrai que, lorsqu'on voit un petit enfant bien propre, bien coiffé, avec des petites mains roses et des petits ongles blancs, un tablier net, des chaussettes bien ajustées, des souliers bien cirés, c'est presque toujours à la maman qu'on en devrait faire compliment ; c'est elle qui vous nettoie et vous empêche de vous resalir ensuite.

Mais quand vous aurez vingt-cinq ans, est-ce votre maman qui vous débarbouillera et vous mettra une serviette au menton ? Alors ? Quel jour commencerez-vous à vous occuper de vous-mêmes ?

Tous, tant que vous êtes ici, vous devez déjà être capables de vous laver les mains, même la figure, de vous nettoyer les ongles, même les oreilles. Vous peigner, c'est difficile, mais si votre maman est absente et si vous avez bien envie d'être peigné tout de même, vous y arriverez.

Si vous n'avez pas de serviette à table, vous pouvez toujours faire attention et ne rien laisser tomber de votre cuiller sur vos habits (c'est d'ailleurs une habitude à prendre

de bonne heure car, plus tard, vous ne mettrez pas votre serviette au cou, vous la tiendrez sur vos genoux).

Pendant que nous sommes à table, représentez-vous un peu ce qui peut arriver si vous parlez la bouche pleine. Hein ? Que se passe-t-il ?... Et si vous souffler sur votre soupe pour la refroidir ?... Et si vous buvez sans avoir essuyé votre bouche ?

Voilà encore de quoi bien dégoûter vos voisins de table !... Ces choses-là ne doivent pas vous arriver.



Ainsi, c'est bien compris :

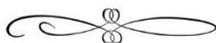
Il n'y a pas d'excuses à la malpropreté.

A table, en classe, dans la rue, on doit vous voir toujours nets.

Et, vous savez, ce n'est pas devant le monde qu'il faut nettoyer ses ongles ou ses oreilles ; il faut se présenter tout propre ; pendant qu'on se nettoie, on ne l'est pas encore.

De même, il vaut mieux se moucher alors qu'on est tout seul ; si l'on est forcé de le faire devant quelqu'un, il faut que ce soit sans bruit et si rapidement que personne n'ait le temps de penser à ce qui se passe entre votre nez et votre mouchoir.

Même chose pour les cabinets. Allez-y si discrètement qu'on s'en aperçoive à peine et même pas du tout.



Je parle là de choses auxquelles il faut penser tous les jours et plusieurs fois par jour. On en prend vite l'habitude.

Je ne peux pas savoir à l'avance toutes les occasions que vous aurez de cacher une chose vilaine. Un jour, ce sera un bobo qui suppure et que vous devrez envelopper autant par politesse que par hygiène. Un autre jour, ce sera une bête crevée ou quelque autre ordure que vous rencontrez. Faites-la disparaître si vous pouvez ou prévenez une grande personne mais n'appellez pas vos camarades pour leur montrer ça. C'est bien assez malheureux que vous l'ayez vu, vous !

Pour la même raison, ne racontez pas vos indigestions, vos coliques, ni vos autres maladies. Ce qui a été douloureux à supporter pour vous ne peut pas être agréable à entendre pour les autres.

Vous ne devez ni laisser voir ni laisser imaginer des choses aussi pénibles.

Nous venons pourtant d'avoir des conversations extrêmement pénibles !...

Il le fallait !... Pour que vous sachiez ce qu'il ne faut pas dire, il fallait en parler une fois. Une fois... une seule fois, j'espère !

VII- MADEMOISELLE « MOI D'ABORD »



C'est une petite fille de six ans... bientôt sept. On l'a surnommée ainsi, c'est facile à deviner, parce qu'elle veut toujours passer avant tout le monde.

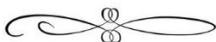
La maman distribue le goûter à ses enfants. Berthe n'est pas plus gourmande qu'une autre, mais elle écarte frères et sœurs pour avoir la première tartine : « Moi d'abord ! »

C'est le moment de la toilette ! Chacun sera débarbouillé et coiffé à son tour. Berthe n'aime pas à être mouillée et elle craint beaucoup qu'on lui tire les cheveux, mais cela ne fait rien : « Moi d'abord ! »

A l'école, on joue à la balle ; il y a quatre joueuses pour une balle ; chacune jouera à son tour et attendra pour recommencer que les trois autres aient joué ! Il n'y a aucun avantage à être celle qui commence. Cela ne fait rien : « Moi d'abord ! » et Berthe se met en tête de file.

On va sortir : « Moi d'abord ! ». On va rentrer : « Moi d'abord ! » Ce n'est pas qu'elle aime être dehors ou être dedans. Elle aime être la première, voilà tout !

Sa maman dit que si on distribuait des coups de martinet, Berthe dirait encore : « Moi d'abord ! »



C'est bien ridicule. On se moque d'elle, elle le mérite. Vous n'êtes pas ainsi, vous autres ? Oh ! non !... Non ?...

Vous ne criez pas « Moi d'abord », c'est vrai. Et peut-être que vous ne le pensez pas. Mais quand, en vous mettant en rang, vous échangez des coups de coude, est-ce pour attraper la dernière place ?...

Quand vous dites « Moi et ma sœur » ou : « Moi et maman... » est-ce que vous ne mettez pas le « moi » d'abord ?

Quand un camarade raconte quelque chose et que vous lui coupez la parole pour achever l'histoire ou en raconter une autre, n'est-ce pas comme si vous lui disiez : « Laisse-moi parler d'abord » ?

Vous voilà deux, devant la porte de l'école – ou de la maison, ou d'une boutique, peu importe – qui entre le premier ? Celui qui, le premier, touche le bouton. Il ouvre, il entre. Il ne dit pas : « Moi d'abord », mais il le fait !



Eh bien ! je vais vous dire une chose très importante : nous aimons tous – tous, les grandes personnes aussi – à prendre la première place et à voir les autres derrière nous plutôt que nous derrière eux. C'est naturel. C'est l'effet d'un sentiment de fierté qu'on appelle l'amour-propre.

Et quand la première place est la plus chaude en hiver, la plus ombragée en été, celle où on est le mieux assis, la plus commode, enfin, tout le monde en a encore plus envie !

Mais tout le monde ne peut pas l'avoir. Comment faire ? Se battre ? et le plus fort l'aura ?... Vous riez. Vous savez bien que cela ne se passe pas ainsi. Pourquoi ? Parce qu'il y a des gens polis qui ne veulent pas bousculer quelqu'un, qui ont le courage de se gêner et de laisser gentiment la place à celui qui l'a.

Il y en a même qui offrent la première place quand ils pourraient l'avoir. Et ce sont les plus malins, vous allez le comprendre.

Quand vous êtes deux devant la porte, chacun de vous a envie d'entrer le premier. Quelque chose de secret, tout au fond de votre esprit, dit : « Le camarade n'est rien de plus que moi, si je passais le dernier, j'aurais l'air de valoir moins que lui. » C'est l'amour-propre qui parle ainsi, sans que les oreilles l'entendent mais assez clairement pour que les jambes pressent le pas et que le bras s'allonge vers le loquet, de sorte que le premier qui entre est un peu fier et le second, un peu vexé.

Mais si celui qui arrive d'abord ouvre la porte puis s'efface pour laisser entrer son compagnon, le premier continue à être fier puisqu'il était le premier et pouvait entrer s'il le voulait. Et le second est fier aussi puisqu'on lui fait l'honneur de le faire passer devant. Les deux amours-propres sont contents.

Remarquez qu'entre gens bien élevés, c'est ainsi que cela se passe. Ce n'est jamais celui qui a ouvert la porte qui entre le premier.

C'est une habitude que vous allez prendre dès maintenant. Vous allez voir. C'est très joli.

Toi, Jean, ouvre la porte de la cour, puis recule-toi un peu, et toi, Louis, franchis la porte ; en passant devant Jean, fais-lui un petit salut gentil ; tu peux même lui dire : « Merci ». Voilà. C'est très réussi.

Changeons, maintenant. A toi, Louis, d'ouvrir. Je trouve cela plus amusant que de se bousculer. Il est vrai que c'est plus difficile : un enfant trop jeune ou trop empoté n'y arriverait pas.



Ecoutez encore.

Un de vous apporte à l'école une corde, un ballon ou autre chose avec quoi on peut s'amuser à plusieurs. Il devient le chef du jeu ; c'est lui qui choisit les joueurs et il est tout fier de faire le maître : « Toi ?... oui ! Toi ?... oui ! Toi ?... non ! ». Celui qu'on repousse est mécontent parce qu'il ne joue pas et, de plus, il est vexé d'être dédaigné. Pourquoi pas lui ? Il ne vaut donc pas les autres ?

Vous dites qu'on ne peut pas prendre tout le monde ? Alors, tirez au sort. Ceux qui ne joueront pas seront peut-être contrariés, mais ils ne seront pas humiliés ; c'est le hasard qui les privera et non le mépris d'un camarade.

Et s'il y en a un qui est trop petit ? Alors prenez le temps de vous en expliquer gentiment ; si c'est possible, offrez-lui une compensation, prêtez-lui un autre jouet, faites-lui une promesse pour un autre jour ; arrangez-vous pour qu'il sente bien, malgré votre refus, qu'il est un camarade égal aux autres et qu'on l'aime tout autant. Autrement, il serait humilié.

Humilier quelqu'un, c'est lui faire honte, lui donner à rougir. C'est le plus grand désagrément que l'on puisse lui causer ; c'est bien pire que de lui marcher sur les pieds !



Aussi, ne rappelez pas aux camarades le mal qu'ils ont pu faire, les défauts qu'ils peuvent avoir. Leurs maîtres et leurs parents se chargeront de les gronder s'ils le méritent et de leur faire honte s'il le faut absolument. Vous, cela ne vous regarde pas.

Ne vous vantez pas non plus. Ne racontez pas à grand fracas ce que vous avez fait de beau et de bien, comme si vous étiez seul fort... intelligent... instruit... et comme si tous les autres devaient vous prendre pour modèle. Ce serait encore une façon de dire : « Moi d'abord ! ».

Soyez fiers de vous, s'il y a lieu, mais n'empêchez pas les autres d'être fiers d'eux. Ils ont leur amour-propre comme vous avez le vôtre. Prenez la peine d'y penser.

Humilier quelqu'un, c'est ce qu'il faut éviter avant tout.

VIII– LE RESPECT



Avez-vous remarqué qu'en vous parlant de l'amour-propre, j'ai toujours parlé des autres enfants et jamais des grandes personnes ?

Serait-ce que vous n'avez pas besoin de vous gêner pour celles-ci ?

Bien au contraire !

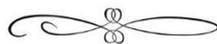
Avec vos camarades, vous êtes sur ce qu'on appelle un pied d'égalité : il n'y a entre vous ni supérieurs ni inférieurs. Avec les grandes personnes, c'est tout différent. Les grandes personnes sont plus âgées que vous, elles connaissent et comprennent plus de choses, elles ont vécu, travaillé, souffert, pensé plus que vous, elles sont plus complètes que vous, elles ont plus de valeur que vous parce que vous n'êtes encore que des commencements de grandes personnes. C'est tout cela qu'on exprime en disant qu'elles vous sont **supérieures** et, par conséquent, que vous leur êtes **inférieurs**.

Ce que vous leur devez, ce n'est pas la simple politesse qu'on doit à ses égaux, c'est le **RESPECT**.

**Respecter quelqu'un, c'est reconnaître sa supériorité.
Un enfant doit respecter les grandes personnes.**

Entre camarades, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui dit bonjour le premier ; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui ouvre la porte et laisse entrer le compagnon ; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui cède la meilleure place. Quand vous êtes avec une grande personne, c'est toujours à vous de saluer, d'ouvrir la porte, de vous reculer, d'offrir votre place... **toujours !**

S'il n'est pas poli de couper la parole à un autre enfant, de traverser sa route, de le faire attendre, etc., les mêmes fautes à l'égard d'une grande personne s'appellent des grossièretés !...



Il y a une foule de petites habitudes que vous devez prendre à l'égard des adultes : ne pas tendre la main (je vous l'ai déjà dit) ; pour les garçons, quitter la coiffure pour saluer et la garder à la main pendant la conversation jusqu'à ce qu'on vous dise de la remettre ; ne pas appeler de loin ; attendre pour faire la causette qu'on vous adresse la parole et, naturellement, répondre sans manquer : « oui, monsieur », « non, madame », et jamais, jamais : « oui » ou « non » tout court.

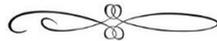
Mais, bien entendu, ces habitudes excellentes ne suffiront pas à faire de vous des enfants respectueux. Le plus souvent, il vous faudra trouver tout seuls le mot à dire, le geste à faire pour témoigner votre respect.

En prenant ainsi, résolument, le rôle d'inférieur, ne craignez pas d'être humiliés. Au contraire !

Plus vous saurez marquer la différence entre les grandes personnes et vous, plus cette différence diminuera, car vous donnerez ainsi une preuve d'intelligence qui vous fera – je ne dis pas : respecter, car vous êtes trop jeunes, mais : considérer.

Considérer quelqu'un, c'est le regarder en le prenant au sérieux, c'est le contraire de dédaigner.

Ainsi, plus vous serez respectueux, moins vous serez humiliés.



Toutes les grandes personnes vous sont supérieures et à toutes vous devez du respect. Mais il en est que vous devez respecter particulièrement. Lesquelles ? Vous ne trouvez pas ? Mais, il me semble, celles que vous connaissez le mieux, celles qui s'occupent de vous, pensent à vous, travaillent pour vous... Alors, qui ? En tout premier lieu ? Papa et maman ? Naturellement ! Et qui encore ? Grand-père et grand-mère ? Je crois bien ! Et qui encore ? Moi ? Mais bien sûr ! D'ailleurs, vous ne risquez pas de me manquer de respect. Pourquoi ? Parce que je vous gronderais ? Dame ! C'est mon métier de vous apprendre à vivre ; c'est pour cela que je suis ici. Si vous vouliez vous mettre avec moi sur le pied de l'égalité, il faudrait bien que je vous remette à votre place, votre place d'enfants ! C'est mon travail !... Aussi, pour être respectueux envers moi, vous n'avez guère de peine, il vous suffit d'écouter mes observations et de m'obéir.

Pour vos parents et grands-parents, il n'en va peut-être pas tout à fait de même.

Beaucoup de parents sont moins sévères que moi sur la question du respect.

Souvent, ils ont à faire quelque chose de plus pressant : veiller à ce que vous mangiez bien, ayez chaud, ne fassiez pas de dégâts chez les voisins...

Ou bien, ils n'aiment pas vous faire de peine en vous réprimandant.

Peut-être aussi vous croient-ils encore incapables de comprendre les choses délicates de la politesse. J'ai remarqué que bien souvent les papas et mamans prennent leurs enfants pour plus bébés qu'ils ne sont.

Mais moi, je vous trouve assez grands déjà pour montrer votre respect à vos parents sans qu'ils l'exigent.

On ne doit pas avoir besoin de vous dire :

« Enlève ton béret avant de m'embrasser »,

« Ne te mets pas à table le premier »,

« Laisse parler ta grand-mère » ;

« Ne te cache pas derrière la porte pour faire peur à ton grand-père »,

« Tu ne dois pas contredire ton papa », etc. etc.

Ce que vous ne vous permettriez pas envers moi, vous devez encore moins vous le permettre envers vos parents ou grands-parents. Vous vivez tout près d'eux, dans une grande familiarité, mais ils ne sont pas vos camarades. Ils sont ce qu'il y a au monde de plus grand au-dessus de vous. Ne l'oubliez jamais.

IX- LE JEU DE BALLE



L'autre jour, tout le monde était dans la cour, c'était l'heure de la récréation. Jeanine, Colette, Louise, Jacqueline et Rose jouaient à la balle. Elles étaient debout l'une derrière l'autre. Jeanine, la première, lança la balle contre le mur et la reçut dans ses mains trois fois sans parler, puis trois fois sans rire, puis trois fois en tapant des mains pendant que la balle était en l'air, puis trois fois en faisant « le petit tourbillon » avec ses poignets. Puis ce fut le « grand tourbillon » : Jeanine devait faire un tour sur elle-même. Elle se lance, tourne vite, se retrouve face au mur, les mains tendues, mais elle n'a pas tourné assez vite, la balle est déjà tombée à terre. Jeanine l'y laisse et va se placer à la fin de la file tandis que Colette ramasse la balle et se met à jouer à son tour : sans parler, sans rire, claquement des mains, petit tourbillon, grand tourbillon... Ah ! manqué !... Voilà la balle à terre. Colette l'y laisse et va prendre la fin de la file tandis que Louise ramasse la balle et joue : sans parler, sans rire, etc.

Je restais là, à regarder le jeu. A chaque fois que la balle tombait, la joueuse s'en allait, la suivante ramassait la balle et cela dura ainsi jusqu'à la fin de la récréation.



Voilà. Mon histoire est finie. Qu'en dites-vous ? Ce n'est pas une histoire ? C'est ce qui se passe tous les jours ? Ce n'est rien de curieux ?

Vous avez raison : je ne vous ai raconté là rien de rare et c'est justement parce que je vois tous les jours quelque chose de pareil que je veux en parler avec vous. Ce n'est pas une histoire si vous voulez, mais c'est un exemple.

Un exemple de quoi ? De politesse ou d'impolitesse ?

Vous dites qu'il n'y a rien d'impoli dans le jeu que je vous raconte ? que personne n'a été bousculé, ni dégoûté, ni humilié ? C'est parfaitement vrai. Il n'y a pas d'impolitesse dans mon récit. Il n'y a pas non plus de politesse.

Rappelez-vous notre comparaison avec les cailloux qui peuvent être rugueux ou polis.

Nous avons beaucoup parlé de ce qu'il ne faut pas faire ; vous savez éviter de gêner ou de blesser ; vous n'êtes pas désagréables, pas « rugueux ». Si nous parlions maintenant de ce qu'il faut faire pour être polis ?

Quand, ayant manqué le coup, vous laissez la balle à terre, vous avez l'air de dire : « Je n'en ai plus besoin, que la suivante se débrouille ! » Vous ne faites pas de mal, vous ne faites pas de bien.

Si vous ramassez la balle et la tendez à la camarade suivante, c'est comme si vous disiez à celle-ci : « A toi maintenant le plaisir de jouer. »

Vous sentez la différence et combien vous êtes plus gentilles dans le second cas que dans le premier.

Et qu'en coûterait-il à chaque enfant de remettre la balle à la suivante ? Exactement rien. Chacune se baisserait une fois à la fin du jeu au lieu de se baisser une fois au commencement. Pas un gramme de fatigue de plus pour personne et au lieu d'une bande de gamines quelconques, vous seriez une société de jeunes filles distinguées.

Les bonnes manières ne sont pas plus difficiles que cela. Il faut seulement y penser.

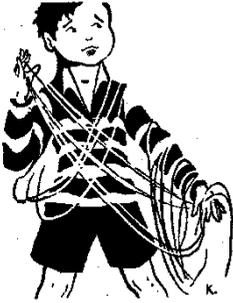
Vous croyez-vous capables, les petites filles, de prendre cette jolie habitude ?

Et s'il y en a une qui ne veut pas être gentille, dites-vous ?

Eh bien, il y en aura une qui se baissera deux fois et qui sera tout simplement plus polie que sa camarade. Ce sera tant mieux pour...

Pour laquelle des deux ?

X- LA CORDE



Voici encore une histoire de récréation, un exemple qui ressemble beaucoup à celui du jeu de balle et que, cette fois, vous allez comprendre tout seuls.

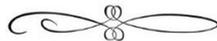
Jean apporte parfois à l'école une corde magnifique, grosse, bien tordue, et longue, longue... Pendant la récréation, cette corde devient un autocar.

Deux garçons aux bras forts prennent chacun un bout de la corde et se tiennent par la main l'un à côté de l'autre. Ils forment la porte du fond ; quand leurs mains se séparent, la porte est ouverte et les voyageurs peuvent entrer. Le chauffeur est en avant, au milieu de la corde qui se tend sous ses bras ; des deux mains, il manœuvre un volant imaginaire ; de la bouche, il imite le klaxon pour avertir tous les passants de la cour. C'est lui qui dirige le car, tourne à droite, à gauche, accélère, ralentit.

Les voyageurs se longent à l'intérieur de l'ovale formé par la corde qu'ils tiennent de la main et le long de laquelle ils se rangent en deux files ; ils courent, ralentissent et s'arrêtent comme le chauffeur.

C'est très amusant. On va comme ça de village en village ; on s'arrête aux gares, aux bureaux des Postes ; on laisse descendre des voyageurs, on en reprend d'autres (la porte du fond s'ouvre pour cela). Le voyage dure autant que la récréation.

Tout à coup, je donne le signal de la rentrée. Alors, tout le monde lâche la corde et court se mettre en rangs. Jean relève sa corde, l'enroule péniblement – elle est si longue ! Il est tout seul au milieu de la cour, il voit que je l'attends, il s'impatiente, il s'embrouille... Enfin il arrive tout rouge et prend son rang. Je ne le gronde pas car je vois qu'il s'est dépêché de son mieux, mais il m'a fait perdre deux bonnes minutes et il a passé, lui, un mauvais moment de fatigue et d'embarras.

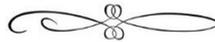


Je vois déjà plusieurs doigts levés. Que voulez-vous dire. On aurait dû aider Jean à rouler sa corde ? Ah ! je savais bien que vous comprendriez tout de suite.

Mais oui, vous deviez aider Jean ! Après le plaisir qu'il vous a donné à tous, ce serait la moindre des choses. Vous pensez à lui pour lui demander le droit d'entrer dans son jeu, vous pouvez bien penser à lui encore quand le jeu est fini. En l'abandonnant, vous croyez ne pas lui faire de mal, mais vous lui en faites un peu puisqu'il est embarrassé. En tous cas, vous n'êtes pas gentils.

L'aider, ce serait une façon de le remercier, et il mérite bien un merci !

Vous croyez sans doute bien faire en accourant très vite à mon signal. Mais puisqu'il faut que j'attende Jean, vous seriez plus polis encore, pour moi, en l'aidant à se dépêcher.



Tous les jours il se passe dans les écoles et dans les familles des petits faits qui ne sont pas vilains, vilains... qui ne sont pas des crimes ni même des impolitesse très grosses mais qui sont des fautes – c'est-à-dire des manques – de politesse.

Des histoires comme celles de la corde et de la balle, je pourrais vous en raconter beaucoup, mais je ne le ferai pas.

C'est vous qui les cherchez, qui les reconnaissez et qui me les raconterez, demain et les jours suivants. Et vous me direz à quoi il aurait fallu penser pour donner un exemple de fine politesse.

Il y aura un bon point pour toute histoire bien choisie et cinq bons points quand l'histoire bien choisie sera aussi bien racontée.

Cela vous habituera à surveiller vos façons d'agir.

C'est que, voyez-vous, je suis très difficile pour vous. Il ne me suffit pas que vous soyez des enfants qu'on supporte, je voudrais que vous fussiez des enfants qu'on aime.

XI- DES EXEMPLES

Je suppose ici deux ou trois séances consacrées aux exemples que la dixième leçon demande aux petits enfants. Ces exemples ne seront pas tous bons mais le maître en pourra souvent tirer quelque chose.

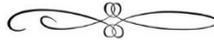
Il se peut aussi que cette tentative pour obtenir des élèves un effort d'observation ne donne rien du tout et que le maître doive lui-même fournir les quelques exemples destinés à clore cette première partie du programme.

L'idée à dégager de ces exemples, c'est que la politesse ne réside pas dans les gestes mais dans la pensée qui inspire les gestes.

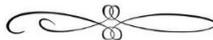
Voici, à titre d'indication, quelques petits faits courants qui peuvent donner lieu à commentaires.



On entre en rang dans la classe. Quand le dernier élève est entré, le maître lui dit : « Ferme la porte. » Le maître devrait n'avoir rien à dire ; celui qui entre le dernier sait bien que personne n'entrera après lui.



Le dernier élève est entré, il se dispose à fermer la porte. A ce moment, il aperçoit un retardataire qui arrive en courant. Que faut-il faire ? Fermer la porte ? La laisser ouverte pour le camarade qui la fermera ? Ou bien attendre le camarade, le laisser entrer et fermer la porte derrière lui ? Et, dans ce cas, que devra faire le camarade attendu ?



Monsieur l'inspecteur entre dans la classe. Tout le monde se lève, c'est bien. Mais voici un élève qui, tout en se levant, continue à écrire ou à feuilleter son livre. Ce n'est pas respectueux. Se lever, c'est dire à M. l'Inspecteur : « Que dois-je faire ? Je suis prêt. » Mais si, en attendant, vous continuez à vous occuper, vous n'êtes pas prêt du tout et vous semblez dire : « Je me lève parce que c'est l'usage, mais cela me dérange. »



A la campagne, pendant l'hiver, la meilleure chaussure est une paire de sabots à brides qu'on enfile par-dessus des chaussons. En arrivant du dehors, on se fait un devoir de quitter les sabots qui sont sales et de marcher sur les chaussons, pour monter l'escalier de bois ou entrer dans la salle à manger cirée. C'est bien, à la condition de ne pas laisser les sabots au beau milieu du chemin, en obstacle aux gens qui viendront ensuite. Il faut les ranger à l'écart.

**On peut faire tous les gestes de la politesse sans être poli.
On n'est vraiment poli qu'en pensant aux autres.**

XII– LA BONTÉ DU CŒUR

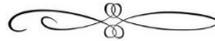


Nous avons beaucoup parlé de la politesse, vous y avez beaucoup pensé et cela se voit dans vos manières. Vous êtes habitués à surveiller vos gestes et vos paroles afin de ne gêner personne.

Vous n'êtes pas de ceux qu'on appelle des « sales gosses » ; vous êtes agréables, on a plaisir à vivre avec vous. Vous êtes déjà polis et vous le serez de plus en plus. Vos parents et moi, nous sommes contents de vous.

Le moment est venu d'aller, dans nos conversations du matin, un peu plus loin que la politesse.

Un peu plus loin que la politesse ? Vous vous demandez ce que je veux dire ? Vous allez comprendre.



Tous les matins, l'un de vous entre dans la classe avant les autres, ramasse les papiers tombés, passe un chiffon sur les pupitres et aussi sur mon bureau. Tous les matins, je vois mon crayon, la boîte de craie, le chiffon du tableau bien en place sur ma tablette sans poussière. C'est bien commode pour moi mais je trouve que c'est tout naturel, c'est, comme on dit, la moindre des choses. Si vous mettiez toute la classe en ordre excepté mon bureau, vous ne seriez guère polis... et je vous le dirais !

Mais quelquefois, auprès de l'encrier ou de la boîte à craie, je trouve, selon la saison, un petit bouquet de violettes, un brin de gui, une branche d'aubépine, une belle rose...

Ah ! cela, ce n'est pas la moindre des choses ! Cela, c'est plus que de la politesse. Loin de moi, vous avez pensé à moi ; vous avez choisi et cueilli une fleur non pas parce que c'est une chose qu'on doit faire mais pour me causer une jolie surprise.

C'est un plaisir que vous m'avez fait... et un grand plaisir !



Les jours d'hiver, vous savez que les élèves qui demeurent loin dans la campagne quittent l'école avant la fin de la classe, au moment de la dernière récréation.

Les voilà tous au portail, empêtrés dans leurs manteaux et leurs sacs, les mains embarrassées de gants et des commissions qu'ils rapportent aux mamans. L'un d'eux ouvrira le portail – un peu péniblement – et laissera passer les camarades avant de le refermer. Ce sera de la politesse.

Mais Marguerite qui jouait à l'autre bout de la cour arrive au galop, ouvre le portail, sourit aux camarades qui s'en vont et referme derrière le dernier passé.

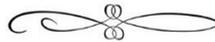
Cela, c'est plus que de la politesse. Marguerite était loin du portail ; rien ne l'obligeait à s'occuper des partants ; elle pouvait ne pas les voir ou, les voyant, les plaindre sans en penser plus long. Elle les a vus, elle a aussitôt compris qu'elle avait, elle, les mains libres et qu'elle ouvrirait le portail plus facilement que tout autre. Elle a quitté son jeu, elle a peut-être perdu son tour pour aider ses camarades qui n'attendaient rien d'elle.



Quelquefois, à midi, en sortant de l'école, Suzette passe chez la boulangère et rapporte chez elle le pain du déjeuner. C'est un très gros pain et Suzette est toute petite.

Mais vous connaissez Simone qui est dans la grande classe ? Avez-vous remarqué que Simone, quand elle voit Suzette ainsi chargée, lui prend son pain des bras et l'accompagne jusque chez elle ?

Est-ce là seulement de la politesse ? Vous sentez bien que c'est quelque chose de plus.



J'ai vu l'autre jour Jean s'amuser avec son petit frère. Ils faisaient une course à pied sur le chemin devant leur maison.

Naturellement, Jean qui a sept ans court bien plus vite que son frère qui en a quatre ! Le petit bout de monde avait beau faire, il était facile de voir que Jean arriverait au but avant lui. Mais voilà que tout à coup Jean s'arrête, essoufflé, s'évente, s'essuie le front comme un coureur à bout de forces et, pendant ce temps-là, le bébé continue à tricoter de ses petites jambes ; il rattrape Jean... Celui-ci repart mais péniblement, comme quelqu'un qui n'en peut plus et finit par s'arrêter tandis que le petit touche le but en

criant : « J'ai gagné ! j'ai gagné !... » Vous pensez s'il était fier et si Jean lui avait fait plaisir en lui permettant d'arriver premier !

Direz-vous que Jean a été seulement poli ?... Cela aussi, c'est bien autre chose que la politesse...

Nous dirons de Jean comme de Marguerite, comme de Simone, comme de celui qui me donne une fleur : ces enfants-là sont **gentils** ; ils ont **bon cœur**.



Vous êtes tous gentils, de temps en temps. Vous savez tous prêter un crayon ou une plume, offrir vos bonbons, aider un camarade ; vous aimez tous à faire plaisir.

Pourtant, vous « laissez tomber » bien souvent des occasions de dépasser la politesse. Vous n'écoutez pas toujours votre bon cœur. Pourquoi ?

Il y a bien des raisons pour cela et nous en reparlerons, mais auparavant, je vais essayer de vous faire bien comprendre ceci :

La politesse rend la vie supportable mais la bonté du cœur rend la vie heureuse.

XIII- LA GRAPPE DE RAISIN



Elle était très belle, cette grappe de raisin : longue, lourde !... et dorée... comme si le soleil était dedans !

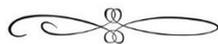
Maman la donna à Josette pour lui faire plaisir. Josette fut bien contente : « Je la mangerai pour mon goûter », se dit-elle.

A l'heure du goûter, le grand frère Henri rentrait justement de l'école, son sac plein de gros livres sur le dos. Josette courut à lui : « Regarde, Henri, cette belle grappe. Elle est à moi, je te la donne. »

Henri fut bien content. Il embrassa Josette et sortit pour goûter au grand air. A ce moment, il pensa à son père qui travaillait dans un champ voisin : « Il fait bien chaud ; papa n'est pas encore près de rentrer. Cette belle grappe le rafraîchirait agréablement. » Et il la lui porta.

Papa fut bien content. Il était prêt à savourer la grappe de raisin quand il se dit que ce beau fruit ferait grand plaisir à sa femme qui, sans doute, était en train, à ce moment-même, de lui préparer son dîner. Il mit soigneusement le raisin à l'ombre de la haie et, le soir, le rapporta à la maison.

Ainsi, la grappe de raisin, après avoir fait le tour de la famille, se retrouva dans les mains qui l'avaient donnée.



Pourquoi chacune des quatre personnes, au moment de manger la belle grappe, a-t-elle préféré l'offrir ?

Et qui, à la fin, l'a mangée, à votre avis ?

Moi, je crois qu'on l'a partagée au dessert et qu'ainsi chacun a pu savourer sa part sans regret puisque les autres avaient le même plaisir.



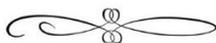
Voilà une famille où l'on s'aimait bien !...

Et vous ? Aimez-vous bien votre papa ?... votre maman ?... votre sœur ?... votre frère ?... Seriez-vous capables, ayant en main un fruit appétissant et bien à vous, de le garder pour l'un d'eux et de vous en priver ?

Oui, vous en seriez capables, si vous y pensiez. Cela vous est peut-être arrivé déjà, de faire un cadeau pareil. Mais plus souvent peut-être, il est arrivé que, devant la friandise, vous ne pensiez qu'à la friandise... Ce n'est pas facile de penser en même temps à son plaisir et au plaisir des autres... Il faut pour cela une bonne tête !...

Il y a un lien très étroit entre l'intelligence et la bonté. Beaucoup passent pour avoir un mauvais cœur qui, tout simplement, n'ont pas d'imagination et ne savent rien voir dans leur esprit.

Aussi, ce que je vais vous recommander, ce n'est pas d'aimer vos proches parents (vous les aimez déjà, je le vois à bien des signes), c'est de savoir que vous les aimez.



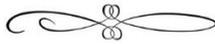
Votre maman, par exemple ! Vous ne pouvez pas vous passer d'elle ; dès qu'elle s'absente, vous l'appellez ou la cherchez. Dès qu'il vous arrive un malheur, vous l'appellez à votre secours : « Maman, j'ai faim... Maman, j'ai froid... Maman, j'ai mal à la tête... ». Et Maman répond. Maman donne à manger. Maman fait de la tisane. Maman recoud le bouton. Maman fait réciter la leçon. Maman donne une tape, si c'est une tape qu'il faut... elle n'attend même pas qu'on la lui demande !...

Et je ne parle que des besoins de tous les jours ; je ne parle pas des maladies et des accidents.

Sans la maman, c'est bien simple, vous ne vivriez pas... pas plus qu'un chaton sans sa mère chatte ou un poussin sans sa mère poule.

Les petits animaux, tout comme vous, sont toujours à réclamer l'aide de leur maman. Seulement, quand ils n'auront plus besoin qu'on les nourrisse et qu'on les protège, ils oublieront leur nourrice et ne la reconnaîtront même plus parmi les autres animaux de la maison. Ils aiment leur mère maintenant, par besoin, avec leur corps, et sans le savoir.

Vous qui n'êtes pas des animaux, vous devez aimer la vôtre avec votre esprit et votre cœur, vous devez savoir et sentir que vous l'aimez.



Et vous devez savoir aussi autre chose : c'est que, si vous avez besoin de votre maman, votre maman aussi a besoin de vous.

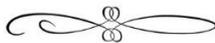
Pendant longtemps, les enfants n'ont pas su cela. On ne le leur disait pas. Ils croyaient que la maman pouvait tout pour eux et qu'eux ne pouvaient rien pour elle.

Depuis quelques années, on a eu l'idée de célébrer la Fête des Mères et, ce jour-là, les enfants sont invités à offrir aux mamans des compliments, des chants, des spectacles, des cadeaux. Longtemps avant le grand jour, ils font leurs économies, leurs préparatifs... Vous avez déjà fêté vos mères, vous les fêterez encore cette année. Vous serez bien obligés, ce jour-là, de savoir que vous les aimez et que vous pouvez leur faire plaisir.

Mais... vous devinez ce que je vais dire... Ce n'est pas un jour par an que la maman doit être à l'honneur, c'est tous les jours ! Et ce n'est pas seulement les compliments et les cadeaux qui lui font plaisir. Il y a mille petites marques d'affection qui la rendent heureuse, mille petits services qui diminuent sa fatigue. Et savez-vous le plus grand plaisir que vous pouvez lui faire ? Eh ! bien, c'est d'obéir !

D'obéir tout de suite, sans grimace et sans discussion. D'abord, discuter avec la maman, ce n'est pas respectueux : vos idées doivent passer après les siennes. Et puis, l'obliger à répéter un ordre ou une défense, c'est la fatiguer. Quand elle vous dit : « Va te coucher, il est l'heure » ou bien : « Va vite me faire cette commission », il faut dire : « Oui maman » avec un gentil petit sourire, même si vous croyez n'avoir pas encore sommeil, même si vous croyez n'avoir pas encore sommeil, même si cela vous contrarie de quitter le jeu.

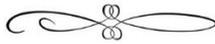
Nous reparlerons de cela car l'obéissance, voyez-vous... Mais nous en reparlerons !



Tout ce que j'ai dit de la maman parce que c'est la maman qui s'occupe le plus de vous, j'aurais pu le dire aussi du papa.

De lui aussi, vous avez besoin pour vivre et lui aussi a besoin de vous pour être heureux. A lui aussi, il faut obéir de bon cœur et sans discussion. Lui aussi, il faut savoir qu'on l'aime.

Et je vais vous dire quelque chose qui leur fait bien plaisir à tous les deux : les compliments que je leur fais de vous, quand vous en méritez !



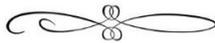
Il y a encore les frères et les sœurs, peut-être des grands-parents, un oncle ou une tante qui vivent avec vous, dans la même maison. Tout ce monde-là constitue la famille et c'est la vie de toute la famille qui est insupportable si personne ne se gêne, supportable si chacun est poli, heureuse si chacun sait bien qu'il aime les autres.

Dans la famille où la grappe de raisin circula si gentiment, on était heureux, sans aucun doute. Bien certainement, on se disait bonjour le matin et bonne nuit le soir en s'embrassant tendrement. Comme dans toutes les maisons, on travaillait les uns pour les autres, mais personne ne se plaignait de sa peine, chacun faisait gaîment sa part – et un peu plus s'il le pouvait – pour soulager les autres.

Je vois très bien le garçon se lever de table pour aller chercher le pot à eau ou la bouteille de vin ; la fillette ôter le couvert après le repas pour que sa maman reste assise cinq minutes de plus, les deux enfants aller le soir au-devant de leur père pour que le chemin du retour lui paraisse moins long. Je vois le frère et la sœur s'entraider en toute occasion, avoir l'un pour l'autre toutes les gentilleses qui s'échangent entre les meilleurs camarades.

Bien certainement, dans cette maison, la joie était dans l'air ; on y respirait la bonne humeur et le plaisir de vivre.

Essayez vous-mêmes, par l'imagination, de vous représenter cette famille charmante et faites-en un modèle pour vous. N'attendez pas que quelqu'un vous donne l'exemple. Soyez tout de suite un enfant aimable. Je veux dire un enfant aimant.



Vous savez déjà être polis et respectueux. Apprenez à être prévenants.

Quand votre grand-mère a laissé tomber son journal ou ses lunettes et que vous ramassez l'objet avant qu'elle ait eu le temps de se baisser ; quand votre grand-père veut allumer sa pipe et que vous lui présentez le briquet avant qu'il le demande ; quand l'un ou l'autre dit : « Je vais m'installer au soleil » et que vous y portez un siège avant qu'il ait eu le temps de le faire, vous êtes prévenants et vous causez une grande joie à vos grands-parents, surtout si vous accompagnez votre geste d'un beau sourire ou d'un baiser affectueux.



Et puis, n'oubliez pas de souhaiter les fêtes, les anniversaires, la bonne année au jour de l'an, non seulement aux parents de la maison mais aux parents qui habitent au loin.

Vous savez – ou vous saurez bientôt – écrire. Une bonne petite lettre pour donner des nouvelles de toute la maisonnée, si vous saviez comme cela fait plaisir !



Demain, vous me raconterez les petits services que vous aurez rendus à quelqu'un de votre famille.

Les parents donnent tous les jours la vie à leurs enfants mais les enfants peuvent, tous les jours, donner le bonheur à leurs parents.

Un enfant affectueux peut, à lui seul, mettre une atmosphère de joie dans toute une maison.

XIV– HISTOIRE DE LA BOÎTE ET DU CROQUEMITAINE

QUI ETAIT DEDANS (Lina ROTH)



Cot cot cot cot !... Fr fr fr fr !... Cot cot cot cot !...

C'est la poule Belle-Galine qui arrive, moitié courant, moitié volant. Dans tous ses états !

« Si vous saviez, dit-elle, ce que j'ai vu dans le jardin, sur le petit fauteuil de Paulette !...

- Qu'as-tu vu ? demandent les trois autres bêtes.

- J'ai vu une boîte. Et dans cette boîte un affreux Croquemitaine.

- Ah ! la la ! Un Croquemitaine dans une boîte !...

- Je l'ai vu comme je vous vois, mais tout en plumes jaunes. Il m'a regardée avec des petits yeux tout ronds et très méchants. Et j'ai eu bien peur car il a essayé de me donner un coup de son terrible bec.

- Il faut, dit Biqueblanche, la chèvre, que j'aille voir ce Croquemitaine. »

Et la voilà partie. Et la voilà revenue.

« Qu'as-tu vu ? » demandent les trois autres bêtes.

- J'ai vu la boîte et le Croquemitaine qui est dedans. Je l'ai vu comme je vous vois, mais tout en poils blancs. Il m'a regardée aussi avec des yeux fendus, obliques et tout pleins de malice. Et j'ai eu très peur car il m'a menacée de ses cornes.

- Il faut, dit la petite chatte, que j'aille voir ce Croquemitaine. »

Et la voilà partie. Et la voilà revenue.

« Qu'as-tu vu ? » demandent les trois autres bêtes.

- J'ai vu la boîte et le Croquemitaine qui est dedans. Je l'ai vu comme je vous vois, mais couvert de poils noirs et hérissés. J'ai vu sa gueule rouge remplie de dents pointues, ses griffes en avant. Il m'a regardée avec des yeux pleins de feu. Et j'ai eu très peur car il a voulu me dévorer.

- Il faut, dit le chien Frisé, que j'aïlle voir ce Croquemitaine. »

Et le voilà parti. Et le voilà revenu.

« Qu'as-tu vu ? » demandent les trois autres bêtes.

- J'ai vu la boîte et le Croquemitaine qui est dedans. Mais vous l'aviez toutes trois bien mal regardé. Car il n'a ni bec, ni griffes. Il est tout gentiment frisé comme moi et ses oreilles retombent de chaque côté de sa tête. Il a de bons gros yeux et un nez camus. En m'apercevant, il a remué la queue. Et comme j'ai voulu le caresser avec ma langue, il m'a aussitôt caressé avec la sienne. Et je n'ai pas eu peur car j'ai compris qu'il n'était pas méchant.

- Il faut, dirent les quatre bêtes, que nous allions ensemble voir ce Croquemitaine. »

Mais juste au même moment, on entend la voix de Paulette qui appelle :

« Riri ! Riri ! »

Puis elle ajoute :

« Va chercher dans le jardin, sur mon petit fauteuil, le joli coffret à ouvrage que Papa vient de m'apporter. Mais... touche-le avec précaution ! C'est très fragile, il y a un miroir sur le couvercle. »



Maintenant, racontez-moi l'histoire à votre tour.



Eh oui, c'est très bien compris. On ne voyait pas le dedans de la boîte, on voyait le miroir qui était dessus et, par le miroir, on se voyait soi-même.

La bête aux yeux méchants que Belle-Galine a vue, c'était Belle-Galine elle-même, mais elle ne s'est pas reconnue. Elle s'est dit : « Qu'est-ce que c'est que cette terrible bête ? C'est sûrement un Croquemitaine ! ».

Une poule, ce n'est pas aimable. Une poule n'aime que ses poussins ; elle a mauvais cœur pour tout le reste du monde.

Une chèvre, ce n'est guère commode non plus. Si vous en avez rencontré quelqu'une dans un sentier de campagne, vous n'étiez pas rassurés en passant près d'elle : elle a si vite fait de mettre ses cornes en avant ! Même celle de votre maison, qui vous connaît, vous menace parfois et vous regarde d'un air diabolique. Biqueblanche, en allant au jardin, se disait sans doute : « Un Croquemitaine !... Je ne vais pas me laisser ennuyer par un Croquemitaine ! » Et ses cornes étaient toutes prêtes !

Quant à la petite chatte... on sait ce que c'est qu'une chatte en colère !...

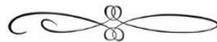
Une petite chatte qui fait ronron sur vos genoux, quoi de plus mignon ? C'est doux, c'est câlin, c'est tout à fait ami avec vous... Mais, ce n'est pas ami tous les jours... ni avec tout le monde... Pas avec un Croquemitaine, bien sûr ! « Tiens, Croquemitaine, regarde mes griffes, regarde mes dents !... »

Mais le chien Frisé, quelle bonne bête !... « Où est ce Croquemitaine ? Allons vite faire connaissance avec Croquemitaine !... Bonjour, Croquemitaine ! »

Aussi, il n'a pas eu peur, lui (c'était sa récompense). S'il avait hérissé ses poils et montré ses crocs, il aurait vu un Croquemitaine affreux, prêt à le déchirer.

Les trois autres bêtes ont vu dans le miroir leur propre méchanceté. Frisé, lui, a vu sa bonne humeur, sa **bienveillance**.

Je dis qu'il est bienveillant parce que, à l'avance, sans la connaître, il était bien disposé pour la bête qu'il allait voir. Il lui voulait du bien.



Il y a des gens malveillants et des gens bienveillants.

Parlons de vous, par exemple.

Vous savez maintenant que vous aimez vos parents, vos maîtres, vos camarades. Avec un petit effort de plus, vous saurez que vous aimez aussi vos voisins, les gens qui viennent de temps en temps voir vos parents. Vous les aimez... pas comme votre maman, bien sûr ! mais assez pour leur montrer un gentil visage, leur parler avec gaîté et douceur, leur rendre un petit service à l'occasion.

Et les gens inconnus que vous rencontrez dans la rue, en voyage, les aimez-vous ?

Mais pourquoi pas ? Vous ne leur voulez pas de mal, n'est-ce pas ? Vous voulez bien qu'ils soient heureux ? Si vous pouvez faire quelque chose pour cela, ce sera très volontiers ?

Eh bien, ce petit commencement d'amitié, montrez-le.

Soyez prévenants envers le passant que vous ne connaissez pas et dont le vent emporte le chapeau...

Descendez du trottoir pour laisser beaucoup de place à la maman qui promène son bébé.

Dans l'autobus plein, donnez votre place à une grande personne.

Quand vous vous trouvez avec des gens, où que ce soit, quels qu'ils soient, pensez à eux plutôt qu'à vous ; tenez toute prête pour eux votre gentillesse. Soyez de bonne humeur.

Soyez bienveillants.

Et vous ne rencontrerez pas souvent de Croquemitaine !

XV– LA FETE AU VILLAGE



C'est la fête au village. Jean a de l'argent dans sa poche. Son papa lui en a donné, sa maman aussi, et aussi son oncle Jacques.

Il sait bien ce qu'il va en faire ! Il sait bien ce qu'il y a de plus amusant dans toute la fête : ce sont les chevaux de bois !... A la fin de l'après-midi, au moment où il y a le plus de monde et le plus de musique, il montera sur les chevaux de bois et il fera... un tour, dites-vous ? Ah ! la la ! bien plus que ça !... Au moins trois tours, peut-être quatre, s'il lui reste assez d'argent. Faire un tour, c'est un tout petit plaisir. Lui, Jean, quand il aura fait un tour, il restera sur son cheval – ou bien il changera, il ira dans une auto – ou dans l'avion... Enfin, il ne descendra pas du manège, il restera là comme chez lui : un tour, deux tours, trois, tours, quatre tours... Puisque Tonton Jacques lui a donné vingt francs. Maman vingt francs aussi. Et Papa cinquante. Quand on est riche à ce point, on peut se payer du plaisir !

Et il se promène dans la fête en attendant la belle heure... Tout seul ? Eh ! oui, tout seul. La maison est là, en face ; de temps en temps, il voit sa maman à la fenêtre ou sur le seuil. Il n'est pas perdu. D'ailleurs, il a la permission.

Donc, il se promène. Et il admire.

Il achète des bonbons. Un tout petit sac seulement... pensons au manège !

Voici la loterie et sa grande roue qui grince. Le patron crie : « A tous les coups l'on gagne ! » et la baraque est pleine d'objets magnifiques qui sont là exprès pour être gagnés. Il y a des saladiers en cristal, des statuettes, des bouteilles de liqueur et d'énormes bâtons de sucre de Rouen enveloppés de papier rouge ou bleu... Jean achète un billet. La roue tourne... Il y a un numéro gagnant (le marchand l'avait bien dit !) mais ce n'est pas celui de Jean. Voyons la prochaine fois... Encore perdu !... Il aura peut-être plus de chance avec un troisième billet. Ce serait si amusant de gagner !!! Ah ! mais... ah ! mais... comptons d'abord la bourse... Il reste trente francs ! C'est le prix de trois tours. Il faut choisir entre la loterie et le manège.

Pas d'hésitation possible ! Voilà huit jours que, toutes les nuits, il rêve des chevaux de bois. S'il prenait encore un billet, il n'aurait plus droit qu'à deux tours ; ce n'est pas assez. Il faut bien trois tours de suite pour être grandement heureux.

Laissons la loterie et courons au manège. Voilà le plus beau moment de la journée ! Jean a ses trente francs dans la main. Le manège tourne. Il ralentit. Il va s'arrêter... et Jean va monter – pour ses trois tours !

A ce moment, il aperçoit ses deux camarades, Pierre et André, qui regardent aussi le manège de tous leurs yeux.

« Moi je monte maintenant, leur dit-il, et vous ?

- On n'a pas d'argent, répond Pierre.

- Vous avez donc déjà tout dépensé ?

- On n'avait rien à dépenser. Tu sais bien que mon papa est au chômage depuis deux mois. Maman a dit que l'argent qu'on touche, il le faut tout entier pour acheter à manger. Et puis des souliers. »

Jean regarde ses camarades et pense : « Elle a bien raison, la maman de Pierre : les chevaux de bois, ce n'est pas le principal... Mais c'est si amusant... Surtout quand on peut faire trois tours. Pierre et André n'en ont pas fait du tout... pas un seul ! Moi, je vais en faire trois, j'ai de la chance... »

Et tout à coup, il se décide :

« Ecoutez donc, moi, j'ai trois tours à faire ; montez avec moi, ça fera juste le compte. Vite, vite ! ils vont repartir ! »

Le soir à dîner, Papa interroge :

« Eh bien, tu t'en es payé des chevaux de bois ! Combien de tours ?

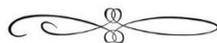
- J'en ai fait un.

- Comment ! Tu voulais rester longtemps sur le manège. »

Jean raconte tout.

« Mais, lui dit sa maman, ça t'a fait de la peine de descendre si vite ?

- Oh ! oui, Maman ; d'abord j'avais presque envie de pleurer. Mais si j'avais vu Pierre et André debout sur la place à me regarder tourner, ça m'aurait fait encore bien plus de peine ! Et après, quand j'ai vu comme ils étaient contents, j'étais plus content qu'eux. »



Racontez l'histoire.



Jean a-t-il bien fait ? Comment appelez-vous cette action-là ? C'est bien plus qu'une politesse, c'est même plus qu'une gentillesse, c'est un **sacrifice**.

Jean a sacrifié son plaisir au plaisir de ses amis.

Demain, je vous raconterai une autre histoire de sacrifice.

XVI— DEPART EN VOYAGE



C'est enfin Dimanche ! Depuis Lundi, on se prépare pour la grande promenade. Papa, Maman, Jeanne, Jean et Pierrot vont aller par le car jusqu'à Neuville, chez la tante Berthe. Le voyage dure deux heures. Et autant pour revenir, naturellement. C'est une sortie qu'on fait une fois par an, au mois de Juin. On part à six heures du matin, on revient à huit heures du soir (à vingt heures, comme on doit dire). La route est intéressante : on traverse trois villes et dix villages ; on longe une rivière, on passe près d'un lac et on voit des montagnes à l'horizon. C'est très beau.

Et puis, chez la tante Berthe, il y a les cousins et la cousine qui sont si gais et qui ont toujours de si bonnes idées pour jouer ! On s'amuse toute la journée, on ne s'arrête de jouer que pour les repas. Et ce sont de bons repas, vous pouvez me croire ! La tante Berthe est une bonne cuisinière et tout ce qu'il y a de meilleur chez elle, elle le garde pour ce jour-là. Elle sert de la viande rôtie qui est aussi bonne qu'un gâteau. Et ses gâteaux, alors !... On ne peut pas dire comme ils sont bons !

Et voilà que ce dimanche est arrivé ! Et qu'il fait justement beau temps !

Mais que se passe-t-il ? Il est bientôt six heures, tout le monde est prêt, excepté Maman. Et Maman marche lentement, en s'appuyant aux meubles, et, parfois, elle fait la grimace. Et Papa qui est toujours si joyeux quand on va voir la tante Berthe, ne rit pas du tout.

Les enfants finissent par remarquer tout cela.

« Maman, tu n'es pas malade ?

- Mais si, mon Pierrot, j'ai ce lumbago qui me prend de temps en temps, tu sais bien. J'en ai pour deux ou trois jours.

- Mais Maman, tu ne reste pas au lit, tu peux venir avec nous à Neuville ?

- Oh non, mon petit Jean, le voyage en car me ferait trop de mal. Il faut que je reste tranquille.

- Mais Maman, ce ne sera pas gai d'être là-bas sans toi. Nous pouvons bien rester tous et nous irons à Neuville quand tu seras guérie.

- Non, Jeanne. Il est trop tard maintenant pour prévenir ta tante ; elle nous attendrait à tous les cars jusqu'après midi ; la journée serait manquée pour tous. Je ne suis pas assez malade pour déranger tant de monde ! Je ne cours aucun danger. Allez à Neuville tranquillement et amusez-vous de votre mieux.

- Maman, tu t'ennuieras.

- Je ne dis pas non, mais je peux supporter un jour d'ennui. Vous me raconterez votre voyage ce soir et cela me consolera.

- Ecoute, Maman (c'est Jeanne qui parle). Si tu veux, je vais tout arranger. Je vais rester ici avec toi, tu te coucheras, je te ferai un bon petit déjeuner avec une omelette et des fraises du jardin et ce soir, je ferai la soupe. Je te lirai des histoires, je te jouerai du pipeau, je te chanterai des chansons, ou bien je te ferai entendre une comédie à la Radio. Quand tu voudras dormir, j'éteindrai le poste et je lirai mes histoires tout bas.

- Non, ma pauvre Jeanne. Tu es si heureuse d'étreindre ta robe neuve ; tu te réjouis de faire entendre ton pipeau à tes cousins ; tu espères que ta tante t'emmènera à la fête de l'école... Je ne peux pas te priver de tous ces plaisirs, sans parler de celui du voyage.

- Maman, ils ne seraient plus des plaisirs. Je penserais toujours que tu es toute seule ici et je ne m'amuserais de rien. Papa et mes frères non plus. Nous serions tristes tous les quatre et tante Berthe serait bien ennuyée. Si je reste avec toi, Papa et mes frères sauront que tu es soignée, ils seront gais, tout le monde sera gai, presque autant que si nous étions avec eux. Et nous deux, ici, nous ne serons pas tristes non plus, dis Maman ? »

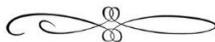
Jeanne est une grande fille, elle a presque neuf ans ; il est bien vrai qu'elle peut tenir bonne compagnie à sa maman. Papa, qui était tout rembruni, sourit à cette idée. Il partira plus tranquille.

« Notre Jeanne a raison, dit-il à sa femme. Garde-la puisqu'elle est si gentille. »

Et voilà six heures qui sonnent. Et le car qui arrive.

« Au revoir, Maman.

- Au revoir, Papa. Embrassez la tante et le tonton pour nous. »



Racontez l'histoire.



Qui est-ce, ici, qui a sacrifié quelque chose ? Qu'est-ce que Jeanne a sacrifié ? Beaucoup de plaisirs, oui. En a-t-elle eu du chagrin ?... Oui ?... non ?... Les avis sont partagés.

Moi, je crois qu'elle a eu du chagrin : si elle n'en avait pas eu, on ne parlerait pas de sacrifice. Mais, en même temps que le chagrin, elle a éprouvé une joie immense que tout le monde ne comprend peut-être pas mais qui vaut toutes les fêtes et tous les voyages !

Pensez un peu.

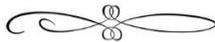
Cette journée devait être pour sa maman une journée de souffrance et d'ennui ; pour son papa, une journée d'inquiétude, pour les enfants une journée de gêne et de malaise. Le lumbago de la maman, c'était une vraie catastrophe.

Jeanne a changé tout cela. Maman sera soulagée et distraite. Papa sera rassuré. Les frères et les cousins pourront s'amuser sans arrière-pensée. La catastrophe n'est plus qu'un désagrément ordinaire.

C'est comme si une fée avait passé par là.

Et c'est Jeanne qui a eu ce pouvoir, un pouvoir de fée !...

Je vous assure, moi qui connais la vie, que cette journée restera au fond de son cœur un de ses plus heureux souvenirs.



Et Jean, le Jean d'hier, le Jean des Chevaux de Bois, lui aussi a eu un pouvoir magique : ses petits camarades étaient tristes, il les a rendus gais !... On est fier d'avoir une puissance pareille !...

Tout le monde peut-il l'avoir ?... Oui ?... non ?... Les avis sont partagés.

Demain, je vous raconterai une autre histoire pour vous aider à trancher la question.

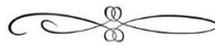
XVII– LES TROIS COLPORTEURS



Cette histoire-là n'est pas une histoire d'enfants. Elle vous montrera des hommes, et des hommes d'un temps où la vie ne ressemblait pas à celle que vous connaissez.

Aujourd'hui, il existe des lois qui permettent à l'ouvrier malade ou sans travail de ne pas mourir de faim et d'élever ses enfants. En ce temps-là, ces lois n'existaient pas encore, chacun se débrouillait comme il pouvait. Souvent une maladie ruinait toute une famille et faisait d'un bon travailleur un mendiant... ou un voleur !

Vous aurez besoin de bien écouter pour vous intéresser à mon histoire, mais elle vous fera comprendre bien des choses.



Frank, Fritz et Karl étaient trois colporteurs alsaciens. Pendant les mois de printemps et d'été, ils travaillaient dans les champs puis, les grands travaux finis, quand les fermiers n'avaient plus besoin d'ouvriers agricoles, ils gagnaient leur vie par le commerce.

Ils allaient de bourg en ville et surtout de ferme en ferme, offrir leurs marchandises qui étaient le plus souvent de la mercerie, des étoffes, de la petite quincaillerie et quelques livres.

En ce temps-là, il n'y avait pas de chemins de fer, pas d'automobiles, pas de bicyclettes et les routes n'étaient pas goudronnées ; la plupart étaient aussi mauvaises que nos plus mauvais sentiers de campagne. Les colporteurs portaient leur ballot sur le dos, à l'aide d'une courroie passant sur l'épaule, au col.

C'était un métier très dur et qui n'enrichissait guère son homme. Pourtant, Frank passait pour avoir de bonnes économies. Il vendait beaucoup car il était gai, aimable et plaisait aux gens. Puis il était grand et fort. Avec ses longues jambes, il faisait beaucoup de chemin dans la même journée et sur son large dos, il pouvait porter non un petit ballot comme Karl qui était chétif, mais une forte balle de marchandises bien tassées.

Un soir d'automne, Frank, Fritz et Karl cheminaient ensemble vers l'auberge du père Michel. Là, ils devaient souper, dormir (dans le foin, selon l'usage, car les chambres d'auberge étaient toujours réservées aux voyageurs riches) et le lendemain, au petit matin, se séparer, partir dans trois directions différentes pour commencer chacun la tournée de ses clients.

Ils étaient encore à une lieue de l'auberge (on dirait aujourd'hui quatre kilomètres) lorsque Fritz buta contre une racine et tomba si malheureusement qu'il se cassa la jambe !

Ce fut une grosse affaire pour Frank et Karl que de transporter leur camarade jusque chez le père Michel... Il fallut laisser les trois ballots au pied d'un arbre et porter le blessé, avec beaucoup de peines et de précautions à travers les trous et les pierres de la route. Frank et Karl étaient en sueur quand ils arrivèrent. Et le jour finissait.

Il leur fallut pourtant repartir aussitôt après avoir confié Fritz à l'aubergiste ; les ballots ne pouvaient rester dehors toute la nuit : la pluie, les bêtes et les voleurs étaient à craindre. Donc ils repartirent bien vite et retrouvèrent leurs marchandises ; personne n'y avait touché. Il n'y avait qu'à se les remettre au col et à les porter pendant la dernière lieue.

Chacun des deux chargea sa balle, assura la courroie et se mit en devoir de partir.

Restait la balle de Fritz :

« Il faut l'emporter aussi, dit Karl.

- Et comment cela ? répondit Frank. Ca ne peut pas se porter à deux comme un panier.

- Nous pourrions la porter chacun à notre tour.

- J'ai assez de la mienne, je ne peux me charger de rien d'autre. On va la laisser ici, il l'enverra chercher demain.

- Et si elle disparaît pendant la nuit ? Nous n'avons pas voulu laisser les nôtres, il y a les mêmes risques pour la sienne.

- Que veux-tu que nous y fassions ? S'il la perd, ce sera un malheur, bien sûr, mais ce ne sera pas de notre faute.

- Il ne faut pas qu'il la perde, Frank ! Il a assez de malchance comme ça ! Pense qu'il va manquer presque toute la saison de vente ; s'il lui fallait encore racheter de la marchandise, il serait ruiné !

- Mais comment faire, encore une fois ?

- Je vais essayer de porter sa balle avec la mienne. Si je ne peux pas le faire jusqu'au bout, j'y renoncerai mais au moins je l'aurai rapprochée un peu et j'aurai moins de chemin à faire quand je reviendrai la chercher ».

Frank ne dit rien. Karl mit le ballot de Fritz sur son autre épaule et soutenant de la main tantôt l'un, tantôt l'autre, il suivit Frank.

Tout en marchant, il pensait à Fritz. Il n'y aurait peut-être pas besoin de faire venir le chirurgien de la ville (il faut vous dire qu'en ce temps-là les médecins étaient rares et pas très savants ; on avait souvent recours à des gens du pays particulièrement intelligents et adroits qui soignaient les malades comme ils pouvaient). Le père Michel reboutait bien les cassures simples et peut-être ne se ferait-il pas payer trop cher. Il faudrait tout de même le dédommager non seulement de ses soins mais du coucher et de la nourriture pendant... qui sait combien de semaines ? Ca coûte cher, la vie à l'auberge. Le père Michel était bon homme mais il ne pouvait héberger un étranger pour rien !

« Dis donc, Frank, qui va payer tout ça ? »

Sans doute Frank avait pensé les mêmes choses de son côté car il comprit tout de suite la question de Karl. Il répondit avec un peu de mauvaise humeur :

« Qui va payer ?... mais lui, bien sûr ! Qui veux-tu que ce soit ?

- Frank, tu sais bien qu'il n'a pas d'économies ; il n'est pas près de commercer ; sa maladie va lui coûter cher. Je me demande ce qu'il va devenir !...

- Que veux-tu que j'y fasse ?

- Nous pourrions peut-être... je n'ai pas beaucoup d'argent mais, à nous deux, si tu voulais, nous pourrions peut-être payer le père Michel ?...

- Le père Michel attendra bien pour être payé que Fritz soit guéri. Il est plus riche que nous, va, le père Michel !...

- Mais Frank, quand Fritz sera guéri, il ne sera pas encore prêt à payer une dette pareille !... Quand il reprendra sa tournée, il ne pourra pas marcher longtemps tous les jours, il gagnera petit, à peine de quoi vivre au jour le jour. Tu sais bien qu'il voulait se marier au printemps prochain. Voilà un an qu'il attend de pouvoir louer une petite maison et acheter un peu de ménage. Comment le pourrait-il avec des dettes au lieu de gain ?... Il ne se mariera donc pas ? Ou bien sa femme et ses enfants seront tout de suite plongés dans la misère et ne s'en remettront jamais ?... Je ne parlais pas de lui prêter le salaire du père Michel...

- *Quoi ? Le lui donner, alors ? Comme tu y vas ! J'ai quelques pistoles devant moi, c'est vrai, mais si je les donne, je ne les aurai plus !... Que veux-tu ? C'est bien triste pour Fritz mais c'est lui qui a eu le malheur, il n'y a pas de raison pour que ce soit moi qui en souffre !*

- *Oh ! Frank, quand même nous souffririons un peu pour lui, c'est Fritz qui aura la plus grosse part du malheur. Malgré notre aide, il aura de la peine à se remettre à l'aise dans ses affaires. Et en ce moment, il est en train de bien souffrir de sa jambe et de bien se tourmenter pour son avenir !...*

- *Enfin, fais ce que tu veux, mais moi, je trouve que nous avons fait le principal en le transportant pendant une lieue. Et toi, tu es en train d'en faire trop en t'échinant à porter son ballot. Ça nous retarde. Voilà qu'il fait nuit noire et nous n'avons pas soupé. A quelle heure nous coucherons-nous ? Nous devons partir demain avant le jour.*

- *Ecoute, Frank, tu marches plus vite que moi ; ne m'attends pas, je finirai bien par arriver. »*

Et Frank, ma foi, se mit à marcher de toute la longueur de ses jambes tandis que Karl, qui s'était forcé jusqu'alors pour ne pas le retarder, prenait le temps de se reposer un peu.

Il se reposa ainsi plusieurs fois : il aimait mieux arriver plus tard et n'avoir pas à revenir. Cela vous paraîtra peut-être mal calculé mais il faut savoir qu'en ce temps-là, les routes étaient fort dangereuses, il ne faisait pas bon y voyager seul, surtout la nuit : on y rencontrait quelquefois des loups et très souvent des voleurs !... Donc, Karl se reposait de loin en loin et, le reste du temps, marchait de son mieux.

Enfin, il aperçut l'auberge ; ses grandes fatigues étaient finies.

Avant de manger et de se coucher, il alla voir Fritz. Fritz allait bien ; il était installé dans un bon lit. Le père Michel avait rebouté l'os cassé, entouré la jambe de lattes de bois tenues par des bandes serrées ; il n'y avait plus qu'à laisser passer quarante ou cinquante jours en nourrissant bien le malade. Le père Michel s'en chargeait et Karl se chargea de payer le père Michel. On s'arrangea : de l'argent qu'il avait en poche, Karl paya trois semaines d'avance ; le reste, il le paierait au printemps prochain, en retournant chez lui. Enfin, il soupa et s'en alla au fenil retrouver Frank qui dormait depuis longtemps.

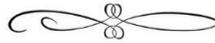
Karl avait mal dans ses bras, dans ses épaules, dans ses jambes, dans ses reins... à peine s'il pouvait sans crier se retourner sur sa botte de foin ! Mais il était heureux. Il allait s'endormir tranquille. Et Fritz aussi dormirait tranquille ; ses affaires étaient arrangées ; son malheur restait un malheur, mais un malheur passager ; sa vie n'était pas brisée, il gardait tout son espoir.

Six mois plus tard, Karl et Fritz se retrouvaient chez le père Michel. Fritz était guéri ; il avait même colporté un peu dans les proches environs ; il avait fait quelques bonnes ventes dans l'auberge même, à des voyageurs de passage. Karl n'avait même pas besoin de payer entièrement le père Michel. Celui-ci avait compté la dépense au plus bas prix et Fritz pouvait en payer une partie sans renoncer à son mariage.

Fritz était si heureux qu'il riait et chantait à longueur de jour et, de temps en temps, il disait à Karl :

« Sans toi, j'étais un homme perdu !... »

Et Karl savait que c'était vrai.



Qui, dans cette histoire, a fait des sacrifices ? Qu'a-t-il sacrifié ? D'abord son repos. Et puis son argent. Et quel en a été le résultat ?

Eh bien, d'un homme perdu, il a fait un homme sauvé. Lui aussi a eu ce pouvoir magique, ce pouvoir de bonne fée que nous avons reconnu chez Jeanne et chez Jean, dans nos histoires enfantines.

Nous nous sommes demandé : « Ce pouvoir, tout le monde l'a-t-il ? » Jean l'a eu. Jeanne l'a eu. Karl l'a eu. Frank ne l'a pas eu. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas voulu ? C'est cela. Il était plus fort que Karl, il aurait pu aider à porter le ballot ; il ne l'a pas voulu. Il était plus riche que Karl, il aurait pu aider Fritz de son argent, il ne l'a pas voulu. Il avait besoin de ses forces **pour lui** ; il avait besoin de son argent **pour lui** ; il a tout gardé **pour lui**.

Sera-t-il puni pour cela ? Non ! Personne ne peut lui reprocher d'avoir gardé pour lui ce qui était à lui. Il n'a pas fait de mal. Seulement, il n'a pas fait de bien. Le bien qu'il y avait à faire, c'est Karl qui l'a fait. Karl a donné ses forces et son argent.

Jean a donné son plaisir. Jeanne aussi. C'est pour cela que tous les trois ont été bienfaisants. Ceux qui ne savent pas **donner** n'auront jamais ce pouvoir.

Donner, ce n'est pas prêter, ni échanger, c'est donner sans retour et sans récompense, c'est **sacrifier**. Tout le monde ne le peut pas. Il faut pour cela une force qui n'est ni dans les bras ni dans les jambes, une force qui est dans l'esprit. C'est la force de penser aux autres tellement qu'on sent leur besoin comme un besoin à soi et qu'on sent leur bonheur comme un bonheur à soi.

Ceux qui ont cette force-là, on dit qu'ils sont **généreux**. Ceux qui ne l'ont pas, on dit qu'ils sont **égoïstes**.

Jean est généreux. Jeanne est généreuse. Karl était généreux. Frank, tout grand, fort et joyeux garçon qu'il était, était égoïste.



Et dites-moi... lequel était réellement le plus riche ? Celui qui n'avait pas trop d'argent pour lui ou celui qui pouvait en donner ?

Lequel était le plus fort ? Celui qui ménageait ses forces ou celui qui s'en trouvait assez pour aider un ami ?

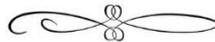
Je vous le dis et vous pouvez me croire. En se couchant, cette fameuse nuit, tout brisé de fatigue et ayant vidé sa bourse, Karl se sentait riche et fort. Frank, tout reposé et la bourse pleine, ne sentait rien de pareil.

Frank n'a pas été puni, mais il n'a pas connu le grand bonheur de Karl.

Ce n'est pas tout d'avoir de l'argent, de la force, de l'intelligence ou n'importe quel avantage. Si on n'en fait profiter personne, c'est comme si on n'avait rien. On reste une pauvre nature, mesquine, rétrécie, sans rayonnement, sans puissance.

Le soleil, s'il gardait pour lui sa chaleur et sa lumière, serait-il le soleil ?

C'est en donnant qu'on sent sa richesse.



Des exemples de sacrifices, je pourrais vous en citer beaucoup. On peut sacrifier bien des choses. Il y a des gens qui ont sacrifié leur vie – leur vie... pensez-y bien ! – et qui sont mort heureux pour sauver d'autres vies ! Mais ces grands sacrifices-là ne sont pas de votre âge. Nous en reparlerons dans quelques années.

Pour les jours prochains, je vais vous demander autre chose. Cherchez autour de vous des exemples d'actions généreuses accomplies par des enfants, vos camarades, frères ou sœurs.

Il y aura, comme l'autre jour, un bon point pour tout exemple bien choisi et cinq bons points pour tout exemple bien choisi et bien raconté.

Vous demandez si vous pouvez raconter des sacrifices faits par vous-mêmes ? Eh bien... non ! J'aime mieux que vous ne parliez pas de vous. Je ne vous dis pas pourquoi. Vous comprendrez tout seuls.

XVIII— DES EXEMPLES DE GENEROSITE ENFANTINE

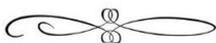
Je suppose ici deux ou trois séances consacrées aux récits des enfants. Et j'ajoute quelques exemples pour le cas où la collection obtenue serait insuffisante.



Louissette a une grande poupée très belle qu'on nomme Marie-Rose. On la lui a donnée pour ses sept ans. Louissette ne permet pas que sa petite sœur touche à cette belle poupée : Claudine est si petite – deux ans !... La poupée est si lourde !... Un malheur est si vite arrivé !...

Mais voilà qu'un jour, Claudine tombe malade. On craint une méningite ; elle a de la fièvre, elle a le délire, elle demande qu'on couche la poupée auprès d'elle, elle pleure, elle crie, elle appelle Marie-Rose, la fièvre augmente. Le médecin dit : « Si elle pouvait dormir tranquillement, elle irait mieux demain. » Alors, Louissette apporte sa belle poupée, sa chère Marie-Rose et la met doucement dans les bras de Claudine. Et Claudine s'endort en embrassant Marie-Rose.

Demain, Louissette enlèvera-t-elle la poupée à sa sœur ? Non, bien sûr. Tant que Claudine ne sera pas revenue à la raison, il faudra lui laisser Marie-Rose. Et après ? Il est probable que Claudine conservera le privilège de jouer avec la grande poupée : quel jour déciderait-on de le lui défendre ? La poupée ne sera plus à Louissette, elle sera aux deux sœurs. Et si un jour Claudine la laisse tomber ?... Les yeux de Louissette se remplissent de larmes à cette idée. Mais quoi ! Peut-on laisser Claudine, si malade, avec un tel chagrin ? Louissette aime bien Marie-Rose, mais elle aime encore mieux sa petite sœur.



Anna et Berthe ont avoir chacune une robe neuve. Elles sont avec leur maman dans le magasin de confection et voici justement des petites robes très jolies qui conviennent tout à fait à maman comme étoffe, comme prix et comme façon.

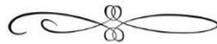
En voici une bleue, en voici une rose. Toutes deux sont jolies, mais la rose... oh ! la rose, on dirait une fleur ! Les deux fillettes s'extasient : « La rose, dis, Maman, la rose ! » Soit ! Deux robes roses, pourquoi pas ? Mais il n'y en a qu'une. Le vendeur offre bien une autre robe rose mais de façon, d'étoffe et de prix différents : elle ne convient pas à Maman.

Il faut donc qu'une des petites filles ait la robe rose et l'autre, la bleue. Pas moyen de faire autrement. Et comment choisir ? Si seulement il y avait une différence de taille entre les robes et entre les filles, le choix se ferait tout seul, mais Anna et Berthe sont presque aussi grandes l'une que l'autre et les deux robes, tout à fait.

« Eh bien, décidez-vous. Si vous ne pouvez pas vous mettre d'accord, c'est l'aînée qui choisira. Allons, Anna, laquelle veux-tu ? »

Berthe devient toute triste : elle sait bien ce que sa sœur va choisir. En effet, Anna ouvre la bouche pour dire : « la rose », mais elle voit le chagrin de sa sœur et elle dit : « Eh bien, moi, j'aime autant la bleue ».

Ceci n'est pas un très grand sacrifice mais c'est un sacrifice tout de même et Anna l'a fait gentiment, sans un air de regret. C'est cela qui est généreux : elle ne veut pas gâter le plaisir de sa sœur.



Il y a bien longtemps, je me promenais un soir dans la campagne avec un petit garçon et une petite fille. Le chemin était assez étroit ; les deux enfants marchaient devant moi, l'un près de l'autre, le garçon à droite, la fille à gauche.

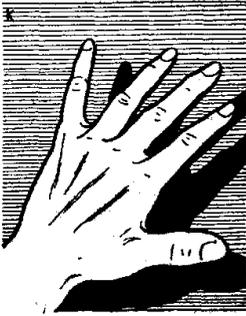
Voilà que nous vîmes, venant en sens inverse, une vache qui suivait une des deux haies, celle de gauche. Ce n'est pas méchant, une vache, mais c'est gros et chacun de ses mouvements est d'importance. Sans le faire exprès, cette grosse bête, rien qu'en remuant la tête ou la queue, pouvait heurter la petite fille et lui faire bien peur, sinon bien mal. Et si la petite criait, la vache pouvait s'affoler aussi et devenir dangereuse (cela s'est vu !) Personne n'aime croiser une vache dans un espace étroit.

Mais le petit garçon, tout naturellement, changea de place et se mit à gauche de la petite fille, de manière à se trouver entre elle et la vache. Il fit cela sans embarras, tout en continuant sa conversation, comme on accomplit un acte de simple politesse.

C'était pourtant plus qu'un acte de politesse, plus qu'une gentillesse, car il y avait un risque, petit mais réel. Ce que le petit garçon a montré là, sans s'en douter, c'est du dévouement, c'est la plus belle forme de générosité.

Pour finir l'histoire, je dois dire que la vache passa paisiblement et nous aussi. Il n'arriva rien à personne. Mais en eût-il été de même sans l'aimable courage du petit garçon ?

XIX– LE MAITRE DE LA MAISON

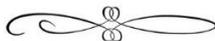


Je connais un maître de maison qui possède un grand nombre de domestiques, lesquels lui obéissent parfaitement et font tout ce qu'il veut.

Ils travaillent les uns tout seuls, les autres par équipes de deux, de cinq ou de dix. Les uns ont la force, d'autres ont l'adresse. Quelques-uns ont une spécialité, c'est-à-dire qu'ils savent faire une chose qu'aucun autre ne sait faire, celle-là seulement, il ne faut pas leur en demander une autre. Mais à eux tous, ils savent tout faire, rien ne leur est impossible !

Quelle chance, hein ? que d'avoir des domestiques pareils ! Oui, mais ces domestiques si forts, si adroits et si obéissants n'ont aucune intelligence !... Ils travaillent admirablement ; ils peuvent creuser la terre, élever des monuments, fabriquer des machines, les faire marcher, jouer de la musique, peindre des tableaux, coudre des habits, faire la cuisine, faire un ouvrage qui dure cinq minutes ou un ouvrage qui dure vingt ans, ils peuvent faire tout, absolument tout ce qu'on leur commande, mais... il faut les commander, sans arrêt. Il faut que le maître soit là avec eux, constamment, et ne cesse de leur dire : « Toi, fais ceci... ; toi, fais cela ; et maintenant, ceci... ; et maintenant, cela... » Si le maître les quitte un seul instant, c'est fini. Ou les domestiques s'arrêtent ou bien ils continuent et alors, c'est pire car ils font mille sottises : ils ouvrent le robinet qu'il fallait fermer ; ils mettent du feu où il fallait de l'eau ; ils font dérailler le train ou brûler le rôti ; ils laissent le lait se sauver sur le feu ou l'enfant tomber dans le puits... ; les petits malheurs, les grands malheurs, tout peut arriver... Les serviteurs n'empêchent rien, ils ne prévoient rien, ils ne savent rien, ils ne pensent à rien... Et personne ne peut les punir ou les gronder ; on sait bien que ce n'est pas de leur faute. Le maître aurait dû être là...

Eh bien, devinez-vous qui est ce maître ? qui sont les domestiques ? et qui est la maison ?



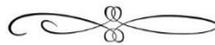
Vous ne trouvez pas ? Vous donnez votre langue au chat ? Je vais vous aider par un exemple.

L'autre jour, le maître ordonna à ses domestiques d'aller acheter du pain et, naturellement, il les accompagna puisqu'ils ne savent rien faire sans lui. Ils étaient nombreux pour cette commission. Deux d'entre eux devaient regarder le chemin, voir les obstacles, reconnaître la boulangerie et prévenir le maître quand on serait arrivé. Deux autres devaient écouter pour entendre les dangers qui pouvaient venir par derrière. Il y en avait deux qui marchaient et transportaient tous les autres. Un seul devait parler à la marchande. Dix devaient ouvrir la bourse, payer, et ranger la monnaie quand le maître l'aurait comptée. Enfin, deux autres devaient porter le pain au retour.

Tout cela était très facile et le maître, se croyant tranquille, se permit de quitter un moment ses serviteurs pour faire un tour de son côté ; il comptait les retrouver à la boulangerie.

Mais à peine eut-il cessé de surveiller son monde que tout alla de travers : les deux spécialistes chargés de voir la boutique ne la virent pas ; les deux porteurs passèrent devant et continuèrent de transporter tout le monde – qui n'avait pourtant pas besoin d'aller ailleurs ; les deux spécialistes chargés d'entendre n'entendirent pas et une auto – qui avertissait depuis un bon moment ! – s'arrêta juste à temps pour ne pas écraser toute la troupe.

Le maître revint alors précipitamment et dit à ses domestiques : « Qu'est-ce que vous faites là ? La boulangerie est dépassée depuis longtemps. Retournez-y et plus vite que ça ! » Les serviteurs ne répondirent rien, mais les deux porteurs firent demi-tour et les spécialistes se remirent à voir et à entendre pendant que le maître haussait les épaules en se disant : « C'est de ma faute ! Je les connais pourtant bien : on ne peut pas les laisser une seconde ! »



Et maintenant, reconnaissez-vous vos personnages ? Oui. Je vois que vous riez. Vous avez reconnu les yeux qui ont la spécialité de voir et ne savent pas faire autre chose ; les oreilles qui ont la spécialité d'entendre ; les jambes qui marchent et qui peuvent aussi courir, sauter, danser, pédaler, grimper avec l'aide des bras ; la langue qui parle quand le maître lui dicte ce qu'il faut dire et aussi qui goûte les aliments ; les doigts qui peuvent manier l'argent et qui peuvent aussi coudre, écrire, écosser des pois, jouer du pipeau, faire mille choses délicates ; les bras qui portent le pain et bien d'autres fardeaux, qui savent aussi faire toutes sortes de gestes, et tirer sur des chaînes, arracher des plantes, grimper avec l'aide des jambes, etc..., etc..., je n'en finirais pas si je voulais tout dire.

Mais si vous avez reconnu les serviteurs, avez-vous reconnu le maître ?

C'est nous, dites-vous ? Eh ! oui, c'est chacun de nous. C'est l'homme.

(Quand je dis : homme, je veux dire aussi bien : femme, petite fille ou petit garçon. Un homme, c'est un être **humain**, c'est-à-dire un être vivant qui n'est ni plante ni bête. Nous sommes tous des hommes, ici, nous faisons tous partie de l'**humanité**. Vous avez l'âge de comprendre cela.)



Donc, le maître, c'est l'homme. Ou plutôt, c'est la pensée de l'homme et la troupe de ses serviteurs, c'est son corps avec les muscles, les os, les nerfs, tous les membres, tous les organes.

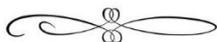
Il est bien vrai que vos membres vous obéissent parfaitement... Quand vous les commandez, c'est-à-dire quand vous pensez à ce qu'ils doivent faire, mais si vous pensez à autre choses, alors je dis que le maître est parti, la pensée est absente et les serviteurs font n'importe quoi n'importe comment : ils passent devant la boutique sans la voir et se laissent écraser par l'auto sans l'entendre !...

Et la maison, c'est nous aussi, c'est notre vie, c'est toutes nos affaires, nos travaux, nos plaisirs, nos projets, tout ce « qui nous regarde », car vous savez qu'il y a des choses qui « ne nous regardent pas ».

Ainsi, nous sommes à la fois la maison, le maître et les serviteurs.

Nous commandons à **nous** et **nous** obéissons à **nous**. On dit : **Nous** sommes maîtres de **nous**. Chacun est **maître** de soi.

Oui... quand on est vraiment maître. Mais...



Les petits bébés ne sont pas du tout maîtres d'eux. Pour commencer, ils ne savent même pas se servir de leurs membres. Vous savez bien comme ils sont maladroits de leurs mains. Vous savez bien qu'il faut leur apprendre à marcher.

Un peu plus tard, quand ils peuvent marcher, porter et manipuler des objets, vous savez combien il faut les surveiller pour les empêcher de se brûler, de se noyer, de

s'empoisonner, d'égarer les clefs, d'ouvrir les robinets, de partir sans savoir où ils vont. Ils commencent à connaître leurs serviteurs, mais ils ne savent pas les commander et ils ne savent pas ce qu'il faut commander. C'est qu'ils ne sont pas tout à fait finis, les bébés, et ils n'ont pas encore leur raison.

Vous, vous avez la vôtre.

Non seulement vous êtes adroits de vos membres et vous leur faites faire ce que vous voulez, mais encore vous savez ce qu'ils doivent faire et ce qui leur est défendu ; vous pouvez les commander, ce qui s'appelle commander. Vous commencez à être maîtres de vous.

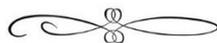
Je dis « vous commencez », parce que c'est terriblement difficile d'être maître de soi. Nos organes ne sont pas des outils en bois ou en fer qui ne font rien quand on les laisse tranquilles ; ce sont des outils vivants ; ils ne pensent pas, non, mais ils ont des goûts, des préférences, des habitudes, des penchants qui sont tantôt très utiles et tantôt très dangereux.

Par exemple, nous voyons un bonbon ou un beau fruit ; aussitôt, notre langue en a envie, c'est naturel, c'est son métier, à la langue, de goûter les bonnes choses et si « le maître » est en train de penser à autre chose, c'est la langue qui commandera à la main de saisir la friandise. Il n'y aura peut-être pas de mal à cela. Mais si la maman a défendu de rien manger à cette heure-ci ? Et si le bonbon ou le fruit n'est pas à nous ? Il faut réfléchir et savoir si oui ou non, nous voulons faire plaisir à la langue. Ce n'est pas elle qui doit décider.

Nos doigts s'ennuient d'écosser des petits pois. C'est naturel. Mais quoi ? Allons-nous obéir à nos doigts et laisser le travail ennuyeux à la maman ?

Il est l'heure du lever, mais il fait froid et toute notre peau frissonne quand nous pensons à sortir du lit ; elle aimerait mieux rester au chaud sous les couvertures. Va-t-elle gagner et nous faire manquer l'école ?

Ce qui complique la question, c'est que toutes ces envies de notre corps, nous les sentons et elles nous font penser. On peut se dire : « Je ne veux pas me lever, je dois être malade. » Ou bien : « Je vais manger le fruit parce que j'ai trop faim ». Alors, si nous suivons ces mauvais conseils, nous croirons que c'est nous qui avons commandé à la langue de goûter le fruit et au corps de rester couché. Nous le croirons, mais ce ne sera pas vrai ; nous aurons obéi et non commandé. Nous n'aurons pas été le maître de nous.



Vous voyez comme c'est difficile de bien voir la différence entre ce que veut notre corps et ce que veut notre esprit. Quelquefois ils sont d'accord, mais pas toujours, et quand ils ne le sont pas, c'est l'esprit qui doit gagner, c'est lui le maître.

Seulement, attention ! Quelquefois le corps a raison : nous pouvons être réellement malades, nous pouvons avoir réellement besoin de manger, il faut que l'esprit s'en aperçoive, il ne faut pas qu'il se trompe !

Vous voyez comme c'est compliqué ! Quel souci !... Et c'est un souci qui dure toute la vie ; les grandes personnes aussi ont besoin de réfléchir. Heureusement, on en prend l'habitude et l'habitude rend tout facile. Quand l'esprit est habitué à juger, à décider et à commander fermement, il le fait sans peine. Quand le corps est habitué à obéir, il n'a plus de caprices ; il fait ce qu'il doit, avec plaisir.

Cette double habitude, il faut la prendre de bonne heure ; il n'est pas trop tôt pour vous, c'est même le tout à fait bon moment !...

Il y a un moyen – je ne dis pas : facile, car rien n'est facile pour commencer – mais un moyen simple d'acquérir la maîtrise de vous-mêmes ; je vous en parlerai bientôt. Auparavant, il faut que je vous fasse encore remarquer quelque chose.

XX– LE BEAU LIVRE



« Albert, que fais-tu ?

- Maman, je lis dans mon beau livre neuf l'histoire du petit éléphant. Maman, c'est bien joli.

- Est-elle bientôt finie, cette histoire ?

- Oh ! oui, maman, plus que quelques lignes.

- Bon, Achève-la donc. Et puis tu te mettras au travail de classe ; tu sais que tu dois apprendre la table de multiplication par 7. Tu as été retenu hier pour ne l'avoir pas sue, je ne veux pas que tu sois retenu demain...

- Oh ! non, maman, moi non plus, je ne veux pas être retenu !

- Alors, c'est entendu. Tu achèves ton histoire et, aussitôt après, tu ranges le livre dans le tiroir. Je ne serai pas là pour te le répéter ; je vais faire des commissions. Tu seras sérieux ?

- Oh oui, maman, sois tranquille. »

Maman s'en va. Albert achève sa lecture, met le livre dans son tiroir et saisit son ardoise pour dresser sa table de multiplication par 7 :

« Ce n'est pas difficile. Une fois 7, c'est 7 naturellement ; 2 fois 7, c'est 7 en plus, ça fait 14. Pour 3 fois 7, il faut ajouter encore 7, ça fait 21... Comme ça va bien ! J'aurai vite fait d'aller jusqu'à 9 fois 7. Il n'y a qu'à toujours ajouter 7... Après ça, je n'aurai plus qu'à apprendre par cœur ; c'est un peu délicat, mais en faisant bien attention... Je sais déjà très bien 2 fois 7 et 3 fois 7... Encore 7, ça fait 28. Ecrivons : 4 fois 7 = 28. Il va me falloir combien ? Une demi-heure pour avoir fini. Et alors, je reprendrai mon livre... Oh ! je n'ai pas regardé le titre de l'histoire suivante. C'est sûrement une histoire de bête. Savoir quelle bête ?... 28 et 7 = 35. 5 fois 7 = 35. Peut-être un lion ! Ou un crocodile !... Oh ! je peux bien regarder le titre, ce ne sera pas long !... Ah ! c'est l'histoire d'un écureuil. On voit le portrait de l'écureuil. Oh ! les beaux petits yeux qu'il a ! Et quelle queue !... Qu'est-ce qu'il tient entre ses pattes ? Je ne vois pas bien. On doit le dire dans l'histoire, je n'ai qu'à lire. Ah ! mais... et ma table ! 35 et 7... Je n'ai pas besoin de remettre le livre dans le tiroir, je vais avoir bientôt fini. 35 et 7 = 42. Ecrivons : 6 fois 7 = 42. Il faut pourtant que je sache ce qu'il tient entre ses pattes... »

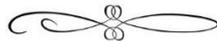
Et Albert se met à lire. Il apprend que l'écureuil est en train de casser une noisette... et il continue à lire. L'ardoise est toujours là ; 6 fois 7 font toujours 42, mais Albert n'y pense plus. Il arrive tant de choses à cet écureuil !...

Et voilà maman qui revient :

« Alors, Albert, récite-moi ta table de multiplication. Comment, ce n'est pas fini ? Au bout d'une heure ?... Mais, tu étais en train de lire encore... Oh ! Albert, tu m'avais si bien promis... »

- Maman, je t'assure, je l'avais rangé tout de suite, et puis...

- Et puis, tu l'as repris ? Eh bien, mon petit, je vais le ranger, moi, dans mon tiroir à moi, dans ma chambre, et, jusqu'à ce que tu sois devenu plus raisonnable, je te le prêterai seulement le jeudi et le dimanche, quand tu auras fini tous tes devoirs. »



Et voilà !... Pauvre Albert ! Il a bien du chagrin ! Mais aussi, pourquoi a-t-il rouvert son livre ? Parce qu'il n'a pas pu s'en empêcher ? Vous avez raison. Il n'a pas été maître de lui. Il n'a pas su commander... à quoi ? à ses mains ? à ses yeux ?... Non ! ce n'est ni ses mains ni ses yeux qui avaient envie de savoir l'histoire de l'écureuil... C'était... son esprit !...

Ah ! mais voilà qui est grave !... Car enfin, notre esprit est le maître de notre corps, c'est bien compris. Mais alors, qui sera le maître de notre esprit pour l'empêcher de faire des bêtises ?... Hé bien ! Ce sera notre esprit lui-même.

Vous allez comprendre.

Albert voulait savoir l'histoire de l'écureuil. Mais il voulait aussi savoir sa table de multiplication, comme tout le monde, il voulait pouvoir faire des calculs justes.

Il voulait deux choses ; il fallait choisir. Laquelle était la plus pressante ? Albert a cru que c'était l'histoire de l'écureuil parce qu'il voulait la savoir tout de suite. Mais Albert se trompait. Pour s'instruire, pour apprendre ce que tout le monde doit savoir, il faut longtemps, oui, et c'est justement pourquoi il n'y a pas de temps à perdre. Albert avait déjà perdu un jour ; il était en train d'en perdre un autre ; s'il prenait cette habitude-là, il devenait un mauvais élève et restait ignorant. Vous le savez – et Albert devait le savoir aussi – pour un écolier, rien n'est plus pressant que le travail de classe.

Si on lui avait dit : « Aimes-tu mieux lire ce soir deux pages de plus dans ton livre ou bien être toute ta vie un homme instruit ? » Sûrement – car ce petit qui aimait la lecture ne devait pas être bête – sûrement, il aurait répondu : « Je veux être instruit. »

C'était là ce qu'il **voulait** réellement, ce qu'il voulait toujours. Lire les aventures de l'écureuil, c'était une envie passagère, un **caprice**.

Notre esprit doit savoir faire la différence entre son **caprice** et sa **volonté**. Cela s'appelle **réfléchir**.



Mais ce n'est pas tout !

Albert aurait pu se demander à lui-même : « Qu'est-ce que je veux le plus ? » Il se serait répondu : « M'instruire ». Mais aurait-il été capable, une fois son livre fermé, de n'y plus penser ? Je ne sais pas. Il faut encore plus de force pour être maître de ses pensées que pour être maître de son corps.

Il y a environ cent quatre-vingts ans, vivait en Allemagne un petit garçon qui s'appelait Jean Gottlieb Fichte et qui était exactement dans le cas d'Albert. Lui aussi voulait s'instruire et lui aussi possédait un beau livre qui le tentait beaucoup. Tous les jours, il se promettait de ne pas ouvrir son livre avant d'avoir terminé ses devoirs d'école et tous les jours il manquait à sa promesse.

Peut-être qu'il n'avait plus de maman ou alors sa maman n'avait pas l'idée d'aider son fils en enfermant le livre dans une armoire, toujours est-il que le jeune Fichte était en train de devenir un mauvais élève.

Quand il s'en aperçut, il prit un grand moyen : il alla jeter son livre dans la rivière. Alors, plus rien ne l'empêcha de travailler.

Il devint plus tard un grand philosophe, un homme célèbre dans le monde entier.

Je vous conte cela pour vous faire comprendre ce que c'est que le courage de commander à soi-même.



Ce courage-là, il faut l'avoir !

Il faut être maître de soi.

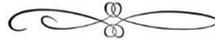
Ceux qui cèdent à tous leurs caprices (caprices de leur corps ou caprices de leur esprit) ne font pas une bonne vie. D'abord, il leur arrive souvent des malheurs : des accidents, ou de grandes misères, ou de grandes hontes.

Et puis, ils ne peuvent jamais être des « bonnes fées » pour personne ; ils n'ont pas la puissance qui change le malheur en bonheur : comment l'auraient-ils, s'ils n'ont pas celle de se priver, de se forcer ou de se retenir ? Ils ont beau avoir un bon cœur, ils ne seront jamais **généreux**.

Enfin, et c'est le pire de tout, ils peuvent faire beaucoup de mal aux autres, sans le vouloir, rien que parce qu'ils ne savent pas se gêner. Tous ceux qu'on qualifie de méchants, vicieux, dangereux, même les plus grands criminels, sont tout simplement des individus qui ne savent pas réfléchir ou qui, ayant réfléchi, n'ont pas le courage de faire ce qu'il faut.

Ce sont des gens sans esprit et sans force.

Nous ne voulons pas être comme eux ? C'est affaire à nous.



Nous avons tous des penchants, c'est-à-dire des goûts naturels que nous suivons facilement : Albert avait un penchant pour la lecture, d'autres ont un penchant pour les jeux du corps, d'autres pour les friandises, j'en connais qui ont un fort penchant pour le bavardage... Ces goûts ne sont pas mauvais en eux-mêmes, ils peuvent même être très bons comme le goût de la lecture qui est une chose excellente. Ce qui est mauvais, c'est qu'ils soient des penchants, des **penches** sur lesquelles on se laisse aller.

Vous savez comme il est facile de courir en descendant une côte ; il est difficile de la remonter, même sans courir. Un goût naturel, il est facile d'y céder, il est difficile d'y résister. Plus souvent on cède à un penchant, plus il devient fort et plus difficilement on y résiste. Il finit par devenir une habitude, un défaut et même ce qu'on appelle un vice et qui est pire qu'une maladie !

Il y a des penchants si naturels que presque tout le monde les a !... Nous les passerons en revue dans quelques semaines ; nous verrons ce qu'il faut faire pour qu'ils ne deviennent pas des défauts et même pour qu'ils deviennent des qualités.

Il faut savoir ce qu'on veut et trouver la force de le faire.

XXI- LA MAISON DU MAITRE



Nous avons beaucoup parlé du maître de la maison. Parlons aujourd'hui de la maison du maître.

Une maison qui a un bon maître, bien servi par de bons domestiques, se reconnaît au premier coup d'œil. Dites-moi à quoi ? A ce qu'elle est bien propre et bien en ordre ? C'est cela même. On dit qu'elle est bien tenue.

Il faut que votre maison soit bien tenue (Et votre maison, c'est vous, vous ne l'avez pas oublié !)

Pour la propreté, nous en avons parlé à propos de politesse et vous savez ce qu'il faut savoir. Vous êtes généralement propres. C'est déjà une preuve de maîtrise de soi, car tout le monde sait que le nez ne se mouche pas tout seul, que les ongles ne se curent pas d'eux-mêmes, que ce ne sont pas les cheveux qui vont chercher le peigne et la brosse ; si tout cela est convenable chez vous, c'est que vous avez su vous en occuper, ou, tout au moins, que vous avez su de bonne grâce laisser faire votre maman.

Mais j'ai remarqué quelque chose : c'est que vous êtes tous beaucoup plus propres et mieux habillés le matin que le soir.

Ce n'est pas que je m'en étonne : les robes se moquent bien d'attraper les taches... et les culottes de se déchirer ou perdre leurs boutons... les cheveux ne craignent pas de s'ébouriffer ni les mains de se salir... Mais, dites-moi, une maison que les domestiques balaièrent et rangeraient une fois par jour et où, tout le reste du temps, ils laisseraient les épiluchures tombées à terre, les torchons traînant sur les meubles et les chaises déplacées en débandade, serait-ce une maison bien tenue ? Assurément non ! Ce qui est nettoyé, il ne faut pas le salir. Ce qui est rangé, il ne faut pas le déranger. Ce n'est pas facile, il y faut de grandes précautions.

Pourtant, j'ai connu un petit garçon de six ans qui ne faisait pas encore toute sa toilette tout seul mais qui réussissait parfaitement à se garder jusqu'au soir aussi propre et bien ajusté que le matin au sortir des mains de sa maman.

Ne croyez pas que, pour rester ainsi pimpant, il se privait de mouvement et passait sa journée aussi sage qu'une image... Pas du tout ! Il jouait tout comme un autre, et aux mêmes jeux. Il faisait mille tours sur son petit vélo, il repiquait des fleurs dans son parterre, il les arrosait... Seulement, avant d'asseoir sur un banc sa belle petite culotte, il regardait si le banc n'était pas sale ; tout en courant, il regardait où poser ses

sandalettes blanches et jamais il ne les enfonçait dans une terre boueuse ; s'il avait sali ses mains, il les tenait écartées de ses vêtements et, en les lavant, il prenait grand soin de ne pas s'éclabousser d'eau savonneuse.

Ses vêtements ne se déformaient pas parce qu'il enfilait ses manches et ses jambes de culotte sans les tirer, parce qu'il se tenait toujours très droit et marchait d'un pas régulier, sans traîner les semelles, sans frotter les chevilles l'une contre l'autre. Si, en courant, il se sentait accroché par une épine ou un clou, au lieu de tirer brutalement, il s'arrêtait et se détachait doucement. S'il avait envie de se reposer, il ne se laissait pas tomber n'importe où, n'importe comment, une jambe de ci, une jambe de là, non : il choisissait une place commode (et propre !) et s'allongeait posément, restant toujours joli à voir.

Ah ! il les surveillait bien, ses serviteurs ! Il s'en faisait obéir !

Je ne vous dirai pas que, toutes ces précautions, il en avait eu l'idée tout seul. Non ! Sa maman les lui avait enseignées mais il les avait bien comprises et ne les oubliait pas. Il y pensait tout le temps.

Tous les enfants n'ont pas autant de présence d'esprit, ni d'adresse. Celui-là était un modèle. Mais il était plus jeune que vous tous ici ; alors, ce qu'il faisait si facilement, je crois que vous pourriez le faire aussi.

Essayez, pour voir. Tâchez d'avoir l'esprit présent à tout ce qui concerne votre tenue. Mon petit Bernard plaisait à tout le monde, vous serez sûrement aussi charmants que lui.



Votre maison ne s'arrête pas à votre corps et à vos vêtements. Tout ce qui vous a été donné ou confié, vos jouets, vos outils d'écoliers dépendent de vous et, si vous êtes un maître sérieux, doivent être en bon ordre et en bon état.

Ne permettez pas à votre poupée de s'endormir dans un coin, derrière un buffet ou sous une table. Ne laissez pas vos gommes, vos règles, vos crayons jouer à cache-cache avec vous : quand vous avez besoin d'eux, ils doivent être à leur place, tout prêts à vous servir sans se faire chercher ! Vos livres et vos cahiers aussi doivent être toujours présents... et propres ! Quand vous les quittez, après le travail, mettez-les soigneusement dans votre cartable car ils n'iraient pas tout seuls. Ne promenez pas au-dessus d'eux une plume fraîchement trempée dans l'encre car ils ne se sauveraient pas

devant la goutte d'encre qui peut tomber. Ne les posez pas sur la table de cuisine car ils ne feront rien pour éviter une tache de graisse. N'en tournez pas les pages en mouillant votre doigt car ils garderaient sans honte la vilaine trace ainsi faite.



Si vous mettez beaucoup de propreté et d'ordre dans vos affaires, si vous avez, comme on dit :

Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

vous aurez aussi de l'ordre dans votre esprit.

Tout ce que vous savez, vous le trouverez à sa place dans votre mémoire. Vos idées seront toujours toutes prêtes. Vous les appellerez et elles viendront, toutes nettes, toutes propres, sans taches de bêtise, et prendront leur place dans vos leçons et dans vos devoirs.

Tout votre travail se fera aisément. Vous serez un maître bien servi. Vous n'aurez qu'à diriger, toute la maison marchera bien.

Essayez, et vous verrez !

XXII– LES QUATRE PETITS CHATS BLANCS



Je ne me rappelle pas où j'ai lu ce conte, mais je vais vous le répéter. Il est triste.

C'est l'histoire de quatre petits chats, tout noirs, qui avaient une maman toute noire aussi, une maman qui les aimait bien, qui les léchait, qui les endormait dans son panier et qui leur donnait de petites tapes quand ils commettaient quelque imprudence. Les petits chats étaient très mignons, très caressants, ils aimaient beaucoup leur maman, mais quand celle-ci leur disait : « N'allez pas de ce côté-là », bien souvent ils y allaient quand même et quand elle les appelait en faisant « Rrrroû... où, rroû... où », ils ne revenaient pas tout de suite. Ils n'étaient pas obéissants. Ce fut leur malheur.

Un jour, il neigeait. Les petits chats noirs n'avaient jamais vu tomber ces jolies petites plumes blanches qui volaient un peu avant de se poser à terre pour y faire un beau tapis. Leur mère eut beau leur dire : « Ne sortez pas, restez avec moi derrière le poêle », ils se sauvèrent dans la cour, puis de là dans le jardin et se mirent à jouer avec les flocons ; ils essayaient de les attraper, ils n'y arrivaient pas, ils tombaient et roulaient dans la neige, ils se relevaient tout blancs et recommençaient leurs cabrioles. Ils s'amuserent comme des fous tant qu'il y eut de la clarté dans le ciel.

Mais la nuit vint ; alors, ils se rapprochèrent de la maison. Ils n'avaient pas chaud. Aussi, quand ils atteignirent la chatière ouverte dans la porte du grenier et que là, ils virent leur mère qui les appelait en miaulant, ils furent bien contents !

Mais... quelle surprise ! Au lieu de les accueillir par des caresses, voilà la chatte noire qui ouvre une gueule féroce, qui lève une patte armée de griffes, et qui jure, et crie :

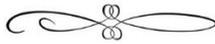
« Pch ! pch ! pch ! Crrra... crrra... pch ! pch ! Allez-vous en, vilains chats !

- Maman, maman, c'est nous, miaulaient les petits.

- Comment osez-vous dire ? vilains chats blancs ! Mes petits à moi sont tout noirs et je ne vous laisserai pas prendre leur place ! Pch ! pch ! pch ! dehors ! dehors !... »

Et elle les chassa sans les reconnaître.

Les petits chats noirs, tout blancs de neige, s'en allèrent dans la nuit. On n'a plus jamais entendu parler d'eux.



Je vous avais bien dit que c'était triste !

Quel malheur pour les pauvres petits ! Et quel malheur pour la chatte qui a continué à les attendre, à les appeler, et qui ne les a jamais revus !

Elle ne les a pas reconnus !... Quelle tristesse ! Imaginez un peu cela : que vous partiez un jour et que votre maman ne vous reconnaisse pas au retour... Cela ne peut pas arriver, dites-vous ? Pas au bout d'un jour, non, mais après plusieurs années ? On ne s'en ira jamais pour aussi longtemps ? Pas exprès, non. Mais n'avez-vous jamais entendu parler d'enfants qui, s'étant éloignés de leurs parents, ont disparu ? Quelquefois, ils se sont égarés ; quelquefois, ils ont été enlevés par des malfaiteurs. Quelquefois, on les retrouve longtemps plus tard ; quelquefois, on les retrouve morts ; quelquefois, on ne les retrouve jamais !... Ce sont des malheurs épouvantables.

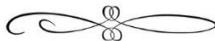
Il y en a d'autres :

J'ai vu, dans une de mes écoles, une petite fille très jolie et très désobéissante.

Un jour, sa maman revenait de la ville où elle avait acheté une robe, des souliers et un manteau pour l'enfant. Tout cela était dans des paquets bien ficelés que la maman posa sur la table en disant à la fillette : « Je vais changer de robe et puis je te montrerai tout ; attends-moi et n'y touche pas. »

La petite fille, tout comme si la maman n'avait rien dit, prit un couteau, glissa la lame sous une des ficelles, souleva et... reçut la pointe du couteau dans l'œil droit !...

Un œil crevé, c'est déjà bien grave, mais il arriva ce qui arrive quelquefois : malgré les soins des médecins, l'œil gauche devint malade à son tour. La petite, au bout d'un an, était tout à fait aveugle.



Rien n'est plus dangereux que de couper une ficelle en la soulevant avec une lame de couteau. La petite ne le savait pas (on ne peut pas tout savoir à huit ans) ; elle l'a appris et elle a payé cette leçon de ses deux yeux. Si elle avait obéi et attendu sa mère, celle-ci lui aurait enseigné – pour rien ! – la bonne manière de défaire un paquet ficelé.

Il y a une foule de choses que vos parents savent et que vous ne savez pas. Ils pourraient vous les laisser apprendre tout seuls en vous laissant faire ce qui vous plaît sans jamais rien vous défendre mais qui sait, quand vous auriez tout appris, s'il vous resterait assez de vie pour en profiter ?

Aussi, quand ils vous contrarient par leurs défenses, songez qu'ainsi, ils vous protègent et que, si vous ne leur obéissez pas, vous êtes en danger.

Je ne parle pas seulement du danger des accidents qu'il faut éviter sur le champ. Il y a encore le danger des maladies qui peuvent commencer dès l'enfance, sans qu'on s'en aperçoive et qui, plus tard, empoisonnent la vie – et la raccourcissent !

Vous voudriez manger ce qui vous plaît, quand il vous plaît, vous coucher et vous lever quand vous en avez envie et pas avant. Vos parents ne l'entendent pas ainsi : vous devez manger ce qu'on vous donne, vous coucher à l'heure dite et vous lever quand on vous appelle.

Vos parents ont raison : il faut que votre corps prenne maintenant l'habitude de bien digérer et de bien dormir ; plus tard, il ne pourrait plus la prendre et vous auriez pour toujours le germe d'une mauvaise santé.

Moi aussi, à l'école, j'ordonne et je défends, comme vos parents et pour les mêmes raisons !

Il y a des jeux dangereux, je vous les interdis avant que vous n'ayez un œil crevé ou une jambe cassée.

Il y a des exercices nécessaires ; je n'attends pas, pour vous les commander, que l'envie vous en vienne : il pourrait être trop tard.

Tout le monde vous dira qu'un enfant de six ans apprend à lire plus vite et plus facilement qu'un homme de vingt-cinq et qu'il faut commencer à jouer du piano et du violon avant d'avoir achevé de grandir.

Les habitudes de l'esprit comme celles du corps se prennent dans l'enfance, **pendant qu'on grandit.**

L'intelligence, comme le corps, se développe par le travail, c'est-à-dire par l'**effort**. En vous ordonnant telles leçons, tels devoirs, en vous les faisant répéter et corriger, je vous aide à vous **efforcer** et donc, à vous développer.



Je vous aide seulement. Il faut bien le comprendre. Je ne vous force pas. Je ne peux pas, personne ne peut vous forcer.

Si vous ne vouliez absolument pas faire votre travail écrit, comment pourrais-je vous faire écrire de force ? En vous tenant la main ? Mais alors, c'est moi qui tracerais les lettres et non vous.

Pour que vous écriviez, il faut que vous vouliez écrire. Pour que vous mettiez le couvert, il faut que vous vouliez mettre le couvert. Quand vous obéissez à moi ou à vos parents, vous obéissez à vous-mêmes.

Mais vous ne le faites pas toujours de bon cœur et pas toujours du premier coup. Pourquoi ?

Parce que c'est très difficile !...

Oh ! s'il n'y avait qu'à dire : oui ! pour obéir, ce serait vite fait car, au fond, ce que vous voulez, c'est ce que nous voulons, vos parents et moi ; vous voulez ne pas mourir, ne pas vous blesser, n'être pas malades, n'avoir pas de vilains défauts, savoir ce que tout le monde sait, être forts, être adroits...

Nous sommes tous d'accord !

Seulement, il ne suffit pas de dire : oui ! Il faut faire sortir du lit des jambes qui voulaient y rester ou bien faire tenir tranquilles des jambes qui voulaient danser ! Il faut s'appliquer à son devoir, compter sa table de multiplication sans penser à autre chose... Il faut commander à son corps et même à son esprit. C'est dur. Alors, on boude, on pleurniche, on dit : « je ne veux pas » ou bien : « je ne peux pas »... Alors, la maman d'Albert enferme le livre... la vôtre vous donne une fessée... je vous annonce une retenue... Cela vous fait réfléchir et vous donne la force de commander à vos serviteurs.

Alors, la bonne habitude commence.

La prochaine fois, vous commanderez plus facilement et les serviteurs obéiront plus vite.

Je vous avais promis un sûr moyen d'acquérir la maîtrise de vous-mêmes. Ce moyen, c'est l'**obéissance**. Il est d'autant meilleur que vous êtes plus gentils : quand vous obéissez en grognant et par peur des corrections, vous faites un **petit** progrès ; quand vous obéissez joyeusement, en vous sentant d'accord avec nous, vous faites un **grand** progrès.

Et, de plus, au lieu d'être malheureux, vous êtes contents.

Vous l'aviez peut-être déjà remarqué.



Savez-vous ce qu'on appelle une vertu ? C'est la force de faire quelque chose de bien.

L'obéissance est la vertu des enfants.

L'enfant qui a la force d'obéir aura plus tard toutes les autres forces.

C'est en obéissant qu'on apprend à se commander.

XXIII– JEAN-QUI-PLEURE ET JEAN-QUI-RIT



Connaissez-vous Jean-qui-Pleure et Jean-qui-Rit ? Ils sont célèbres. On les a mis en chanson ; on les a mis en image.

Naturellement, c'est Jean-qui-Rit qu'on aime le mieux ; il a une mignonne figure souriante ; rien qu'à le voir, on devient gai, il semble que tout va bien. Et, en effet, tout va bien pour lui. Tandis que pour Jean-qui-Pleure, tout va mal !

Il pleure parce qu'il pleut, comme si c'était un grand malheur. Il pleure parce qu'il faut se coucher. Il pleure parce qu'il faut se lever. Il pleure presque tout le temps : tout lui fait de la peine, tout lui semble triste. Mais surtout – surtout ! – il pleure quand il a du mal (ou qu'il croit en avoir !). Il est **douillet**.

S'il tombe et s'écorche le genou, il crie en voyant couler son sang. On met de la teinture d'iode sur l'écorchure pour que la petite plaie ne s'envenime pas ; ça le pique un peu, naturellement ; alors, il crie de plus belle et ne s'arrête qu'en s'endormant. Si on le vaccine, il pleure en voyant l'aiguille qui va le piquer et quand la piqûre est faite, il pleure encore ; un jour, il s'est évanoui... évanoui !... pour une piqûre comme on en fait à des bébés de trois mois !

Et quand on lui a arraché sa dent !... (une dent de lait qui bougeait depuis longtemps et ne demandait qu'à tomber), quelle comédie ç'a été !... Toute la maisonnée a été occupée à l'encourager et à le consoler. Le lendemain, il y pensait encore !...

Jean-qui-Rit lui aussi a perdu des dents de lait, ça ne lui a pas fait mal. Lui aussi tombe et s'écorche quelquefois ; ce n'est pas un malheur. Et quand on le vaccine, c'est à peine s'il s'en aperçoit.

Pourquoi ? A-t-il la peau plus dure que Jean-qui-Pleure ? ou les dents moins solidement plantées ? Pas du tout ! Il sent très bien tout ce que sent Jean-qui-Pleure, et, s'il le voulait, il pleurerait aussi. Parfois, il en a envie mais il a la force de se retenir.

Cette force-là n'est pas dans son corps, elle ne dépend ni de sa taille ni de son poids ; des gens plus grands et plus musclés que lui ne l'ont pas. C'est une force intérieure, une force de l'esprit. On dit encore : une **force d'âme** ou bien : une **vertu**. Cette vertu, c'est le **courage**.



Il faut que je vous explique quelque chose. Quand vous souffrez, vous sentez le mal qui est dans votre corps et, en même temps, vous sentez aussi quelque chose qui est dans votre esprit : la peur.

« Ce mal de tête, si c'était une méningite !... Ce mal de jambe, s'il allait m'empêcher de marcher !... » Dans votre imagination, vous voyez les plus grands malheurs. Vous écoutez votre mal : « Oh ! que je souffre !... Oh ! c'est pire que tout à l'heure !... » et plus vous y pensez, à ce mal, plus vous le sentez.

Tout le monde éprouve en même temps le mal et la peur. Et c'est la peur qui nous fait souffrir le plus. La preuve ? Jean-qui-Pleure lui-même, pendant qu'il crie de son écorchure, si quelque chose l'étonne ou l'amuse, s'arrête de crier ; pourtant la peau est toujours fendue, le sang coule toujours, mais Jean-qui-Pleure ne le sent plus parce qu'il n'y pense plus.

On a du mal grand comme ça (le doigt) et la peur nous le fait sentir grand comme ça (le bras). Si on peut se débarrasser de la peur, on n'a presque plus mal. Tous les médecins vous le diront.

Il y a bien des façons de se débarrasser de la peur. Les uns chantent. Les autres se répètent des mots : « Ce n'est rien, ce n'est rien... » ou bien : « je vais mieux... je vais mieux ». Jean-qui-Rit, lui, c'est en riant qu'il s'en débarrasse. C'est vite fait ! Il rit, la peur s'en va, il ne reste plus que la petite souffrance qui n'est presque rien.

Vous me direz que la souffrance n'est pas toujours petite. C'est vrai. Il y a des blessures graves, des opérations douloureuses, des maladies dangereuses, mais même dans ces cas-là, il reste sûr que la peur augmente la souffrance et que le courage la diminue.

Jean-qui-Rit ne rira peut-être pas toujours devant la douleur, mais s'il a encore son courage d'aujourd'hui, il la **dominera**, c'est-à-dire : il s'en rendra maître.

Il ne rira pas, soit, mais il se retiendra de crier, même de gémir ; il supportera son mal, en pensant à la guérison, il sera **patient**.

Toutes les maladies peuvent guérir, même les plus graves, et plus les malades sont patients, plus les malades guérissent vite.

Chaque mal a son remède. Ce n'est pas toujours le même et il ne faut pas se tromper car ce serait souvent dangereux. Mais il y a un remède qu'on peut sans crainte appliquer à tous les maux et qui les soulage tous, c'est la patience.

Prenons patience ; le mal finira.

XXIV – PAUVRE GEORGES !



Jean-qui-Pleure a peur de souffrir, ce n'est pas très malin, mais pour Georges, c'est bien pis : il a peur – et peur à en être malade ! – vous ne savez pas de quoi ?... Eh bien, lui non plus !

Il arrive en courant, tout pâle et tremblant. Sa maman lui demande :

- « Qu'as-tu donc ?
- J'étais tout seul dans la chambre, j'ai eu peur.
- Peur de quoi ?
- Je ne sais pas. »

« Georges, va fermer la porte du jardin.

- Mais maman, il fait déjà nuit.
- Et alors ?
- J'ai peur.
- Peur de quoi ?
- Je ne sais pas. »

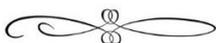
« Maman, j'ai peur, j'ai vu une lumière... » « Maman, j'ai vu une ombre... »
« Maman, j'ai vu quelque chose.

- Quoi donc ?
- Je ne sais pas. »

Sa maman se moque de lui et l'appelle poltron. Il le mérite bien mais il est tout de même très malheureux, vous savez ! C'est comme une maladie qu'il a. Cela lui passera, certainement. Vous pensez bien qu'à vingt-cinq ans, il saura rester seul dans une chambre et aller fermer de nuit la porte de son jardin ! Mais que pourrait-il faire pour que cette sotte maladie finisse... avant ses vingt-cinq ans !...

Eh bien, ce n'est pas difficile.

Il a peur de ce qu'il ne comprend pas, d'un bruit, d'une ombre, d'une lumière qui viennent il ne sait pas d'où. Il est naturel d'être inquiet par ce qu'on ne comprend pas. Mais alors, c'est bien simple : **il faut comprendre** et, pour comprendre, il faut regarder et écouter.



Cette lumière qui semble marcher toute seule dans la nuit, c'est la lanterne du voisin qui va chercher quelque chose dans son hangar. On ne voit pas l'homme sous les arbres, on ne voit que la lueur mais si Georges regarde bien, il reconnaîtra le chemin qu'elle suit, il la verra revenir, rentrer dans la maison voisine, il entendra refermer la porte, il comprendra tout, il n'aura plus peur.

Ce drôle de petit frôlement qu'il a senti sur son épaule en allant fermer la porte du jardin était produit par une feuille tombant d'un arbre. Georges l'aurait su si, au lieu de s'enfuir en criant, il s'était arrêté pour regarder.

Cet homme tout noir, avec un sac sur son dos, il est arrêté au bord du chemin, il semble guetter Georges au passage, c'est peut-être Croquemitaine !... C'est un tronc d'arbre ; il était là déjà quand, au plein jour, Georges a passé devant sans le remarquer ; Georges le voit maintenant, à la nuit, sans le reconnaître et il a peur. Qu'il s'arrête une seconde, qu'il s'approche tranquillement, qu'il regarde en face cette forme menaçante, il verra que l'homme noir était dans son imagination, il reconnaîtra le vieux saule ; il apercevra la naissance des branches coupées, il distinguera les bosses du tronc dont l'une semble une tête et l'autre un sac sur l'épaule. Cela le fera rire.

Mais s'il passe en serrant la main de sa mère et en fermant les yeux, il sera demain aussi poltron et aussi malheureux qu'aujourd'hui.

Il y a des gens qui disent : « La peur, ça ne se commande pas ». Ils se trompent !

Bien sûr, quand on voit quelque chose d'inquiétant, on ne peut s'empêcher d'avoir un coup au cœur (on dit : une émotion), mais cette émotion ne doit pas être plus forte que nous, elle ne doit pas nous empêcher de poursuivre notre chemin ou d'accomplir notre besogne. C'est nous qui devons la dominer, retenir nos jambes qui veulent fuir, notre gorge qui veut crier et même notre cœur qui bat trop vite. Nous sommes les maîtres, n'est-ce pas ?

Ah ! certes, il y faut un peu de courage...

Et savez-vous comment se nomme le courage de rester calme en face des choses qui font peur ?

C'est le **sang-froid**.



Je vous ai parlé des petites souffrances de Jean-qui-Pleure et des dangers imaginaires de Georges. De ces choses-là, on peut rire, elles n'existent pas – ou presque pas ! – Mais il y a des dangers réels. Il arrive tous les jours des accidents qui causent des blessures, des maladies et même la mort. Il n'y a pas à en rire.

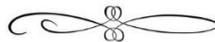
Traverser la rue devant une auto, sortir quand il pleut sans un parapluie ou un imperméable, se baigner loin des grandes personnes, toucher à une arme, s'exposer à une chute grave, ce n'est pas du courage, c'est de **l'imprudence**. Vous ne devez pas risquer d'attraper une pleurésie, de vous casser une jambe, d'être écrasés ou noyés. Vous ne prendrez jamais trop de précautions contre de pareils malheurs.

Prendre des précautions contre le danger, c'est être prudent. On **doit être prudent**.

Mais la peur, ce n'est pas la prudence, au contraire ! La peur vous rend à moitié fou – vous l'avez vu avec Georges – et quand vous avez la tête perdue, comment feriez-vous attention ?

Vous êtes dans la rue, sur un trottoir, vous avez regardé à droite, à gauche, il n'y a ni auto ni vélo sur la chaussée, vous pouvez traverser pour prendre le trottoir d'en face. Allez-y ! Et d'un pas ferme et régulier. Si vous entendez un klaxon ou un timbre, continuez du même pas, sans hésiter. L'automobiliste vous voit, le cycliste aussi, ils voient où vous allez et à quelle vitesse, ils prennent leur direction comme il le faut pour ne pas vous heurter. Mais si la peur vous affole, si vous ne savez plus quoi faire, si vous hésitez, reculez, arrêtez puis avancez de nouveau, les autres ne savent plus comment vous éviter ; ils auront beau faire de leur mieux, il y a bien des chances qu'ils vous renversent ! C'est votre peur qui aura causé l'accident !

**Il faut garder son sang-froid devant les vrais dangers
comme devant les dangers imaginaires, c'est le seul moyen de leur échapper.**



Vous êtes assez grands pour avoir remarqué que, lorsqu'on dit à quelqu'un : « Tu as peur », ce n'est pas un compliment qu'on lui fait. On le lui dit avec mépris, ou avec moquerie, ou avec pitié, jamais avec admiration. Avoir peur, ce n'est pas beau.

Aussi, tâchez qu'on n'ait jamais à vous dire : « Tu as peur », et, pour commencer, ne dites jamais vous-même : « J'ai peur ».

XXV– LA LEGENDE DU FORGERON (d'après Jean AICARD)



Un forgeron forgeait une poutre de fer.

Vous connaissez le forgeron de votre village, vous l'avez vu aviver le feu de sa forge en tirant la chaîne d'un énorme soufflet, vous l'avez vu mettre un morceau de fer dans le feu, le chauffer jusqu'à ce qu'il devienne blanc et, alors, le mettre sur l'enclume, prendre un lourd marteau et taper sur le fer qui s'aplatit car, en chauffant, il est devenu mou. Le forgeron tourne et retourne le morceau de fer avec des pinces et tape de ci, tape de là, si bien que le fer prend une forme et devient un soc de charrue, une tringle à rideaux, une clef, un fer à cheval, une lame de faux. Vous ne verrez pas le forgeron forger une poutre car, aujourd'hui, ce travail est fait dans les usines, mais mon histoire se passe dans un temps ancien.

Vous savez ce que c'est qu'une poutre : vous voyez celles du préau qui sont en bois et qui ont été faites par le charpentier ; vous pouvez comprendre que forger une poutre, c'est autre chose que forger un fer à cheval !... Il faut des heures et des heures à passer debout, la figure au feu, le lourd marteau au bout du bras, à taper, à tirer sur le soufflet, à retourner la barre, à taper encore... C'est un long et dur travail !

Mais le forgeron ne se plaignait pas : il chantait. Il chantait en pensant à tous les ouvriers du monde qui, en même temps que lui, travaillaient à quelque chose d'utile et cela lui donnait du courage.

Tout à coup, comme il donnait le dernier coup de marteau, voilà qu'il devient pâle. Il donne un nouveau coup, lentement, en écoutant... En écoutant quoi ? Le son du fer sous le marteau. Le fer plein rend un certain son, le fer creux en rend un autre, tout différent. Les ouvriers ne s'y trompent pas.

Le forgeron tape encore, écoute encore... Partout la poutre est bien pleine, bien compacte, excepté à un endroit où le fer sonne creux. A cet endroit-là, dans l'intérieur de la barre, il y a un espace vide où le fer n'a pas été tassé. On appelle cela une PAILLE. A l'endroit de la paille, la barre de fer, un jour, cassera tout d'un coup.

Le forgeron la regarde tristement. Cette barre dont il était si fier, elle ne vaut rien !... Cela ne se voit pas, personne ne s'en douterait, mais lui, le forgeron, il le sait. Il sait aussi que lorsqu'il la livrera, on lui paiera une poutre solide et non une poutre qui peut casser... Il a promis du bon travail, il doit fournir du bon travail.

Il faut donc tout recommencer ! Ce n'est pas gai ! Tant de peine perdue !... Et tant d'argent car, cette poutre, on la lui paiera une fois et il l'aura forgée deux fois. C'est un vrai malheur dans sa vie d'ouvrier. Mais quoi ! Ce serait un malheur bien plus grand si la poutre en cassant causait la mort d'un homme... Tous les accidents qui arrivent ont pour cause une maladresse, un oubli, une négligence de quelqu'un... Tout ce qu'on fait, il faut le faire bien. Laisser cette paille dans la barre de fer, ce serait un crime !

Le bon forgeron, courageusement, refit la poutre.

Or cette poutre, un jour, plus tard, fut employée à la construction d'un pont. C'était un très beau pont métallique comme celui que vous voyez sur cette image et qui franchissait hardiment une large rivière.

Sur ce pont tout neuf, voici qu'un régiment passe un jour, musique en tête. Beaucoup de gens sont là, aux bords de la rivière, pour regarder les soldats et entendre la musique.

Tout à coup, il semble que le pont plie sous le poids des hommes !... Les soldats le sentent, les gens le voient... Le pont fléchit, se creuse vers le milieu ; il va se rompre, c'est sûr ! Les soldats sont perdus ! Ils continuent d'avancer en mesure, comme ils le doivent... mais les gens, sur les bords, pleurent déjà...

Et puis... le régiment passe... atteint l'autre rive. Les hommes sont sauvés... Ah ! il s'en est fallu de peu ! Si la barre de fer avait eu une paille, c'est à ce moment-là qu'elle cassait, et le pont s'effondrait !... Mais elle était parfaite et le pont a tenu !

Le jour où le forgeron a décidé de refaire sa poutre, on peut dire qu'il a sauvé la vie à plusieurs centaines d'hommes, exactement comme s'il les avait portés de ses bras au-dessus de la rivière.

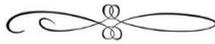
Le forgeron ne sut jamais ce qu'était devenue sa poutre et quel immense service elle avait rendu, mais il savait, il était sûr que là où elle était – où que ce soit – elle était un bienfait.

Il y pensait souvent, à cause de la grosse peine qu'elle lui avait coûtée et, à chaque fois qu'il y pensait, il sentait maintenant une grande joie.

Jamais il n'avait chanté d'aussi bon cœur en tapant sur son enclume ; jamais il n'avait trouvé son métier aussi beau ; jamais il n'avait été aussi fier de lui-même. Il se sentait puissant ; il lui semblait que la force de ses bras protégeait tous les hommes, ses frères. Son cœur était plein d'amour ; jamais il n'avait été aussi heureux.

Son courage lui avait porté bonheur.

Et ce bonheur dura toute sa vie.



Cette histoire n'est pas un conte de fées, vous le voyez bien. C'est une histoire comme il peut en arriver tous les jours dans tous les métiers ; c'est pour cela qu'elle est belle. Quand vous serez plus grands, je vous ferai apprendre par cœur le poème qui raconte cette histoire en vers et avec des mots bien plus beaux.

Pour le moment, nous allons tout simplement parler des métiers.



Vous aussi, plus tard, vous aurez un métier. Il le faudra bien. Pourquoi ? Pour gagner votre vie ? Eh oui... Les hommes d'aujourd'hui ne veulent pas vivre comme les bêtes des bois : ils veulent manger tous les jours, se tenir au chaud dans de bons vêtements, à l'abri des mauvais temps dans de bonnes maisons ; ils veulent se soigner quand ils sont malades et aussi se distraire quelquefois. Pour tout cela, il faut bien qu'ils s'entraident ; chacun ne peut pas tout faire, même pour lui seul ; il doit mériter que les autres s'occupent de lui.

Alors, on divise le travail. Chacun fait, pour lui et pour d'autres, ce qu'il sait le mieux faire, c'est son métier. On le paie en argent et, avec cet argent, il paie à son tour le travail des autres, selon ses besoins.

**Et toute la terre est comme un chantier
Où chaque métier sert à tous les autres.
Et tout travailleur sert le monde entier. (J. Aicard)**

Dans quelques années, il vous faudra choisir votre part de travail. Lequel te plairait, à toi ?... Et toi ?... Et toi ?... Pourquoi ?... Qu'est-ce qui te plaît dans ce travail ? A quels autres travailleurs est-il nécessaire ? Et sais-tu ce qu'il a de difficile ? Auras-tu les qualités qu'il faut pour le faire bien ?

C'est une grosse affaire que ce choix ! C'est qu'il faut aimer son métier pour être heureux et il faut l'exercer sans fautes pour être bien payé. Tous les métiers demandent de l'intelligence et du courage mais, en plus, les uns demandent de la force, d'autres de l'adresse, ceux-ci de bons bras, ceux-là de bons yeux, pour quelques-uns il faut de la vivacité, pour quelques autres, de la patience. Pour bien choisir, il faut savoir de quoi on est capable, on dit : connaître ses aptitudes.

Aussi, vous n'avez pas besoin de choisir tout de suite, mais vous pouvez, dès maintenant, vous préparer à votre futur métier. Sans savoir quel il sera ?... Mais oui !

Ici, à l'école, les exercices de mémoire ou de raisonnement développent votre intelligence ; les exercices de gymnastique, le travail manuel, les jeux, développent votre force et votre adresse ; la peine que vous prenez pour les devoirs, les leçons, la bonne conduite développe votre courage. Sans compter que ce qu'on vous enseigne en écriture, orthographe, calcul, dessin, histoire, géographie... vous sera utile dans n'importe quel métier.

C'est votre apprentissage que vous commencez à l'école. Si vous êtes un bon écolier, vous êtes le commencement d'un bon ouvrier, que vous soyez plus tard forgeron, boulanger, cultivateur, instituteur, maçon, écrivain ou ministre...

Et puis, vos parents vous font faire aussi de petits apprentissages. Tous les travaux qu'ils vous demandent d'exécuter sont autant d'occasions d'apprendre à vous servir de vos yeux, de vos mains, de votre esprit – et de quelques outils.

Ce sont aussi des occasions de connaître vos aptitudes. Et surtout – surtout ! – ils vous permettent de bien comprendre ce qui s'appelle **travailler**.

Nous en reparlerons.

XXVI– L'OURLET



C'est jeudi après-midi. Louise et sa maman sont installées à coudre, maman devant sa machine, Louise sur une petite chaise tout à côté. Louise ne coud pas à la machine, elle coud à la main. Elle a le doigt du milieu coiffé d'un dé, une aiguille enfilée entre le pouce et l'index et dans l'autre main, la gauche, un petit morceau de calicot blanc auquel il s'agit de faire un ourlet. Maman l'a tracé et bâti, il est bien droit, bien fixé, il n'y a plus qu'à coudre, à points de côté bien réguliers, et pas trop grands pour que l'ourlet tienne bien.

C'est difficile. On doit piquer l'aiguille juste au-dessous du bord replié et on la fait ressortir juste au-dessus, le plus près possible du bord... Malheureusement, l'aiguille veut toujours piquer trop bas et ressortir trop haut et trop loin ; cela fait des grands vilains points. Maman dit en riant qu'un chien n'en sauterait pas quatre... mais cela ne fait pas rire Louise qui trouve cela bien exagéré... et qui soupire... et qui gémit... : « Maman, j'ai trop chaud... ; maman, mon dé me gêne... ; maman, c'est trop difficile. » et qui se lève... et qui va à la fenêtre... et puis qui va boire... et puis qui croit entendre miauler le chat et va lui ouvrir la porte... et puis qui revient s'asseoir en soupirant :

« Il est bien long, cet ourlet, Maman ! Faudra-t-il que j'aille jusqu'au bout ?

- Tu iras jusqu'au bout si tu es courageuse, mais si tu ne le peux absolument pas, tu pourras t'arrêter dans sept minutes.

- Alors, il faut que je me mette en face de la pendule pour voir l'heure.

- Pas du tout. Tu regarderais tout le temps le cadran et point ton ouvrage. Je vois l'heure, moi, et je te préviendrai quand les sept minutes seront passées. D'ici là, ne me demande rien, n'aie besoin de rien, fais ce que tu fais et veille à ce que chaque point soit un peu mieux réussi que le précédent. Laisse-moi travailler sept minutes en paix ; moi aussi, je fais quelque chose de difficile et j'ai besoin de toute mon attention. »

Et voilà la machine qui se remet à tique-taquer et Louise à pousser l'aiguille avec son dé.

Tiens ! Voilà deux fois de suite que le dé, au lieu de glisser sur l'aiguille, la pousse bien ferme et bien droit. Louise ouvre la bouche pour le dire à sa mère mais... non ! maman ne veut pas qu'on la dérange d'ici sept minutes. Attendons. Et cousons. L'aiguille pique, ressort, repique, le dé l'aide de mieux en mieux. Voilà une dizaine de points pas

trop grands du tout. Continuons. Oh ! en voilà cinq jolis petits... et ceux-là !... Oh ! que c'est amusant ! L'aiguille ne se trompe plus jamais. Et puis, ça va vite maintenant...

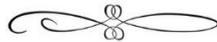
Louise continue à coudre et la machine aussi.

« Eh bien, Louise, tu peux t'arrêter maintenant.

- Déjà ? Oh ! Maman, laisse-moi finir. Je n'ai plus que ce petit bout à faire. Regarde comme c'est joli.

- C'est vrai, ma petite Louise. Finis donc ton ourlet. Cela ne te fatigue pas ?

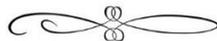
- Oh ! non, Maman. Ce n'est pas difficile !... »



Eh bien ! Qu'en dites-vous ? Elle a vite changé d'avis, la petite Louise. Comment expliquez-vous cela ?

Vous dites que tout à l'heure elle ne savait pas faire l'ourlet, alors elle le trouvait difficile ; maintenant, elle sait le faire, ce n'est plus difficile.

Vous avez raison. Et comment expliquez-vous qu'elle ait appris si rapidement ? Parce qu'elle n'est pas bête ? Sept minutes auparavant, elle n'était pas bête non plus. Il y a sûrement une autre raison. Parce qu'elle a fait bien attention ? Eh ! oui... Pendant sept minutes, elle a pensé à son ourlet et pas à autre chose. C'est ce qu'on appelle s'appliquer. Elle s'est appliquée et tout est devenu facile.



Qui d'entre vous, les petites filles, a quelquefois soupire comme Louise devant un ouvrage qu'elle ne pouvait pas réussir ? Toi, Jeannine, tu ne peux pas faire une chaînette au crochet ? Toi, Colette, tu sais bien faire la chaînette et même les barrettes ! (oh ! c'est très bien) pendant tout un rang mais tu ne sais pas « tourner » pour commencer le rang suivant ? Ah ! ah !... je connais cela, tu n'es pas la première aussi embarrassée !

Et les garçons ? Qu'y a-t-il de difficile pour vous ? Toi, Jacques, on t'a envoyé désherber un coin du jardin, tu as laissé la fumeterre et enlevé les petites carottes naissantes ? Tu ne comprends pas comment on peut distinguer ces deux plantes l'une de l'autre ? Toi, René, tu n'arrives pas à bien cirer tes souliers ?

Mes enfants, je vous comprends. Tous ces travaux présentent en effet de grandes difficultés. Pour cirer ses souliers, pour manier le crochet, il faut de l'adresse. Pour distinguer l'une de l'autre deux plantes qui se ressemblent, pour compter ses mailles en « tournant » un ouvrage au crochet, il faut avoir bon œil. Rien d'étonnant à ce que vous ne réussissiez pas aisément.

Mais, dites-moi, je vous vois tous les jours jouer à la balle, aux osselets, aux billes. Je vous vois sauter à la corde ou même monter à bicyclette. Ce n'est pas facile, non plus.

Pour lancer et recevoir la balle, viser juste la bille qu'il faut toucher, sauter à l'instant précis où la corde passera sous les pieds, il faut de l'adresse, du coup d'œil – et de l'attention ! – bien autant que pour coudre un ourlet ou faire briller ses souliers.

Pourtant, tout cela, vous l'avez appris sans qu'on vous y oblige ; si vous avez eu de la peine, personne ne s'en est aperçu, vous n'avez ni gémi ni pleuré, vous n'avez eu besoin ni de gronderies ni d'encouragements. Pourquoi donc ? Parce que vous vous êtes appliqués tout de suite. Vous avez bien regardé faire ceux qui savaient, vous avez essayé, manqué, recommencé, dix fois, vingt fois, autant de fois qu'il l'a fallu. Vous aviez tellement envie de réussir !

Tandis que Louise n'avait pas tellement envie de faire son ourlet, ni Jeannine et Colette de savoir tricoter, ni Jacques de désherber les carottes, ni René de cirer ses souliers !

C'est qu'on aime mieux s'amuser que travailler, dites-vous ? Bon !... Mais vous savez bien que les jeunes filles, vos grandes sœurs, par exemple, dès qu'elles ont une heure de liberté, se mettent activement à coudre une blouse ou à tricoter un gilet pour s'en faire une jolie toilette. Un jour viendra où ce que Jeannine, Colette – et la petite Louise – appelaient du travail sera leur meilleure récréation.

Et si Jacques un jour travaille dans une usine ou dans un bureau, son grand plaisir du dimanche sera de cultiver son jardin : alors, il s'amusera à désherber ses carottes.

Entre le jeu et le travail, il n'y a pas de différence réelle. Le même effort, nous l'appelons **travail**, tâche, besogne, quand nous sommes forcés de le faire ; nous l'appelons **jeu**, amusement, distraction quand nous le faisons de nous-mêmes et pour notre plaisir.



Mais alors, puisque jeu et travail se ressemblent tant, on pourrait bien ne jamais faire travailler les enfants et attendre, pour les faire coudre ou jardiner qu'ils en aient bien, bien envie. Ils s'y appliqueraient de bon cœur, ce serait un jeu.

Bonne idée, hein ?... Des gens très intelligents l'ont eue. Mais vous vous rappelez ce que je vous ai dit l'autre jour : c'est dans l'enfance qu'on a le plus de facilité à prendre des habitudes.

J'ai donné des leçons de pipeau à des enfants de cinq à quinze et aussi à des grandes personnes. Savez-vous qui apprenait le plus rapidement à bien placer ses doigts et à bien souffler ? Les enfants de sept à onze ans. Plus jeunes, ils étaient trop jeunes ; plus âgés, ils avaient déjà les doigts un peu raides. Les grandes personnes étaient les plus embarrassées, c'est à elles qu'il fallait le plus de temps pour arriver à jouer très bien.

Il a fallu à Louise sept minutes de grande application pour devenir capable de coudre un ourlet. Si elle avait pris une aiguille pour la première fois à quinze ans, il lui aurait fallu beaucoup plus longtemps, même en s'appliquant davantage.

Car il faut toujours s'appliquer. Jeu ou travail, dès qu'on fait quelque chose, il faut prendre de la peine. On la prend de bon gré ou de mauvais gré, c'est toute la différence.

Il n'y a pas des actions amusantes et des actions pénibles, il y a des actions, c'est tout. On s'amuse ou on souffre en les faisant, cela dépend de vous.

Il faut s'arranger pour ne pas souffrir.

Pour cela, ma foi ! je ne vois qu'un moyen, un seul, mais il est bon : c'est de faire comme Louise : regarder son travail en face, s'y appliquer, ne serait-ce que sept minutes.

Alors, le plaisir commence, le goût vient, les difficultés disparaissent. On ne sait pas comment c'est arrivé, mais on se trouvait malheureux et voilà qu'on se trouve heureux. C'est un miracle !... Un miracle qu'on a fait soi-même.

Essayez et vous verrez !

Devant un travail difficile, ayons le courage des sept premières minutes.

XXVII– JOSETTE ET LA VAISSELLE



Vous avez bien compris l'histoire de Louise et vous êtes tout prêts à trouver du plaisir dans un travail difficile et nouveau. Mais... voici une bien autre histoire !...

Il y a quelques mois, ma jeune voisine, Josette, me dit d'un air triomphant : « Aujourd'hui, j'ai lavé la vaisselle puis je l'ai essuyée, toute seule ! »

Elle était très heureuse : à force d'application, elle avait réussi un travail nouveau et difficile ; elle y avait pris du plaisir autant qu'à un jeu ; sa maman l'avait complimentée, je la complimentai à mon tour. La vie était belle !

Après plusieurs essais, la maman dit à Josette :

« Puisque tu sais maintenant faire la vaisselle, tu la feras tous les jours, cela me rendra bien service. »

Josette fut d'abord très fière : c'était un honneur, en effet, que d'être chargée d'une tâche aussi importante.

Mais aujourd'hui qu'elle y est habituée, elle ne pense plus à l'honneur, d'autant que personne ne lui fait plus de compliments. Et comme ce n'est plus pour elle ni nouveau ni difficile, cela ne ressemble plus du tout à un jeu. C'est un travail et Josette le trouve très ennuyeux !



Voilà. C'est toute mon histoire. Elle est courte, mais elle est importante car c'est une histoire qui arrive à tout le monde.

Apprendre du nouveau, c'est dur mais c'est intéressant : on sent sa force et son intelligence, on est fier de soi, c'est un bonheur. Mais faire dix fois, vingt fois, cent fois ce qu'on sait faire depuis longtemps, comment ne pas s'en ennuyer !

Même les jeux que vous aimez tant, quand vous y êtes devenus très habiles, ils ne vous amusent plus ; il faut que vous en appreniez de nouveaux ou que vous ajoutiez des difficultés aux anciens.

Or, la vie est pleine de ces occupations dont on a été fier tout d'abord et qui sont devenues trop faciles et trop habituelles. Car on peut toujours changer de jeu mais on ne peut pas toujours changer de travail.

Vos mamans, toute la journée, font ce qu'elles ont déjà fait cent fois : balayer, essuyer les vitres, éplucher des légumes, reprendre des chaussettes, repasser du linge... Ce n'est pas plus amusant pour elles que pour Josette de faire la vaisselle. Elles le font, pourtant, et parfois vous les entendez chanter en travaillant.

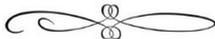
Vos papas, dans leurs métiers, répètent bien des fois le même geste soit qu'ils rabotent une planche, élèvent un mur, forgent un outil ou poussent la charrue.

Dans les métiers les plus beaux, ceux où l'on a le plus besoin de son intelligence, il y a une part de travail facile et toujours pareil. Et cette partie du travail (qu'on dit monotone ou fastidieuse), c'est celle qui occupe le plus de temps. Vous le verrez dans vos métiers.

On aurait beau, comme nous en avons l'idée avant-hier, laisser les enfants apprendre tout seuls, à leur façon, le métier de leur choix, il viendrait toujours un moment où ils se trouveraient devant un travail fastidieux. Il faut en passer par là. Et c'est là que l'ennui nous guette, prêt à nous tomber dessus... Eh bien :

Il ne faut pas s'ennuyer en travaillant.

On s'ennuierait trop, on s'ennuierait presque toute la vie. Il faut éviter à tout prix un pareil malheur.



Il y a des gens qui ne l'évitent pas. On les appelle des paresseux.

On les voit changer sans cesse de métier, croyant qu'un autre les ennuiera moins que le leur ; on les voit manquer des journées de travail, ou bien travailler si mal que ce qu'ils font ne mérite pas d'être payé ; ils vivent misérablement. Quelques-uns finissent par ne plus travailler du tout et, pour vivre, mendier... ou voler !... Quand vous serez un peu plus grands, je vous raconterai l'histoire d'un charmant garçon que j'ai connu autrefois, qui avait toutes les qualités mais qui avait ce vice, la paresse, et qui a fait le malheur de toute sa famille avant de finir lui-même d'une façon horrible !

Mais les paresseux, on les remarque, on les connaît ! Ils ne sont pas les plus nombreux. La plupart des hommes sont bons travailleurs qui s'appliquent à leur métier, qui l'aiment malgré les heures monotones. La plupart des mères de famille font leur ménage et leur cuisine de tout leur cœur. C'est la preuve que l'on peut très bien s'arranger pour ne pas s'ennuyer en travaillant.

Vous avez l'âge de l'apprendre maintenant.



On ne s'ennuie que quand on le veut bien.

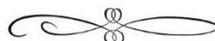
Faire la vaisselle, ce n'est guère varié, entendu ! Mais tout de même, il y a bien des façons de s'y prendre et des expériences à faire : vaut-il mieux commencer par les casseroles ou par les verres ? Comment placer les objets qu'on fait égoutter avant de les essuyer ? Comment tenir son torchon pour que l'essuyage soit commode ? Combien de minutes pour essuyer une assiette ? Peut-on aller plus vite sans rien casser ?

Et en cirant ses souliers, quelle est la meilleure manière de tenir la brosse ? d'étendre la pâte ? de frotter pour faire briller : fort et lentement ou vite et légèrement ? Combien de temps pour cirer une paire de chaussures ? Peut-on mettre moins de temps le lendemain ?

Dans le travail le plus monotone, on peut trouver du nouveau si l'esprit s'en mêle. Beaucoup d'inventions ont été faites ainsi par des travailleurs pendant leur travail, et même par des enfants.

D'autre part, plus le travail est facile et machinal, plus il vous laisse le loisir de penser. Pensez à l'utilité de ce que vous faites : pendant que vous faites la vaisselle, que vous cirez vos souliers, que vous désherbez les carottes, que vous cassez du petit bois, votre maman est un peu moins pressée, elle se repose un peu ; n'est-ce pas une idée agréable ? Quand elle chante en repaisant vos chaussettes, c'est peut-être qu'elle pense à vous... Pensez à elle aussi, et chantez en travaillant.

Ou bien, récitez-vous les belles poésies que vous savez. Ou bien, inventez vous-mêmes des histoires. Enfin, faites comme vous voudrez, mais travaillez bien et ne vous laissez pas dominer par l'ennui. Là aussi, vous êtes le maître !



Il vous faudra souvent du courage car, je peux bien vous le dire, tout le monde n'est pas paresseux, mais tout le monde serait capable de l'être. Les meilleurs ouvriers ont des moments où le travail les dégoûte ; seulement, ils se mettent au travail quand même. Vous ferez comme eux.

Devant une besogne particulièrement fastidieuse, quand vous croirez n'avoir pas le courage d'aller jusqu'au bout, vous commencerez quand même, pour sept minutes, comme la petite Louise. Après sept minutes d'application, vous aurez pris le courant, vous vous serez mis à chanter ou à siffler ; ou bien vous suivrez une pensée ; ou bien vous serez en train de faire des remarques, peut-être des découvertes. Enfin, vous ne vous ennuierez plus. Vous serez, encore une fois, sauvés de la paresse.

XXVIII– A QUI LE CANIF ?



Cette histoire-là s'est passée dans une école de garçons. Elle a commencé par une belle dispute entre le petit René et le petit Pierre.

Tous les deux, rouges comme pivoines, criaient et gesticulaient, s'arrachant tour à tour un canif. Le maître s'approcha et aussitôt :

- « M'sieur, il m'a pris mon petit couteau !*
- Non, m'sieur, c'est le mien !*
- Non, m'sieur, il est à moi ! »*

Le maître était embarrassé car les deux enfants semblaient également sûrs d'avoir raison :

« Regardez-le bien, tous les deux : l'un de vous se trompe. »

Mais les deux enfants reconnaissaient également l'objet.

« Depuis quand est-il à toi, René ?

- Depuis ce matin, M'sieur. Je l'ai trouvé dans la rue.

- Ah ! cria Pierre, tu vois bien que c'est le mien. Tu l'as trouvé près du portail ?

- Oui.

- Je l'ai perdu ce matin ; c'est sûrement quand je me suis mouché avant d'entrer. »

René ne dit plus rien et le maître allait donner le canif à Pierre quand s'approchèrent quelques grands élèves attirés par le rassemblement.

« Oh ! s'écria Albert, mon canif que j'ai tant cherché !...

- Mais c'est le mien, dit Pierre.

- Depuis quand ? dit le maître.

- Je l'ai trouvé hier au soir. »

Le maître se mit à rire :

« Voilà un petit couteau qui a été perdu bien souvent, c'est l'habitude des petits couteaux... Mais toi, Albert, tu l'as trouvé aussi ?

- Oh ! non, monsieur ; c'est Marcel qui me l'a donné.

- Il est très joli, ce canif, il a coûté cher ; pourquoi Marcel t'a-t-il fait un si beau cadeau ?

- Monsieur, c'était pour que je l'aide à faire son problème.

- Ah ! ah ! Je n'aime pas beaucoup cela. Et toi, Marcel, où l'as-tu trouvé ce beau canif ?

- *Je ne l'ai pas trouvé, il était chez nous. Mon papa l'avait laissé sur son bureau.*
- *Eh ! bien, dit le maître...*



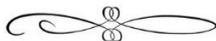
Mais je m'arrête ici. C'est vous qui allez me dire la fin de l'histoire.

A qui le maître a-t-il rendu le canif ? A René ou à Pierre ? Ni à l'un ni à l'autre ? Tout le monde est-il d'accord ? Très bien.

A Albert ? Oui ? Non ? Les avis sont partagés.

A Marcel ? Non ? Pourquoi ? Puisqu'il l'avait donné, ce n'était plus à lui ? C'est une raison ; il y en a une autre.

Alors ? A Albert ? Oui ? Il y a de l'hésitation ; pourquoi ? Ah ! voilà un doigt qui se lève : le canif était au papa de Marcel ? Parfait ! Voilà la bonne réponse.



Ils étaient là quatre enfants qui se croyaient chacun le droit de dire : « mon canif » et le canif, en réalité, n'était à aucun d'eux. Le vrai propriétaire était une cinquième personne !

C'est donc bien difficile de distinguer ce qui est « à moi » de ce qui n'est « pas à moi » ?

Il faut bien le croire puisque – vous le saurez plus tard – on voit quantité de procès avec des juges, des avoués, des avocats, des témoins, un tas de personnes occupées à chercher le vrai propriétaire d'un champ, d'une maison, d'un cheval, d'une somme d'argent... Chacun de ceux qui réclament croit avoir raison et les juges sont parfois embarrassés.

Ne parlons pas de ces choses qui ne sont pas de votre âge, mais étudions un peu les personnages de notre histoire, cela nous exercera à distinguer le « tien » du « mien » car il n'y aurait jamais de procès – au moins entre honnêtes gens – si tout le monde savait réfléchir sur cette question : « Est-ce vraiment bien à moi ? ».



D'abord Pierre et René, les deux « trouveurs ».

Je vais vous dire un proverbe : « Quand il y a un trouveur, c'est qu'il y a un perdur. »

René et Pierre étaient encore bien jeunes ; trouvant le canif, ils l'ont mis dans leur poche sans penser au « perdur », mais quand celui-ci s'est fait connaître, ni René devant Pierre ni Pierre devant Albert n'ont plus rien réclamé ; chacun a compris qu'il n'était pas le vrai propriétaire.

S'ils avaient été un peu plus âgés, ils n'auraient même pas eu l'idée de garder le canif. Qu'auraient-ils fait ? Que doit-on faire dans un cas pareil ? Déposer l'objet perdu là où on est sûr qu'il pourra être retrouvé : dans les mains du maître si c'est à l'école ; à la mairie si c'est dans le village ; au commissariat de police si c'est dans une ville.



Albert, lui, pouvait se croire vrai et légitime possesseur du canif : Marcel le lui avait donné ! Mais appartenait-il à Marcel ?

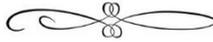
Ah ! mais non !... Encore moins qu'à René ou à Pierre ! Si Marcel avait pris le canif dans une autre maison que la sienne, que dirait-on de lui ?... Qu'il avait volé !... (et voler, vous savez déjà combien c'est honteux !) Parce que c'était chez ses parents, il ne croyait pas que ce fût aussi mal. Il ne réfléchissait pas : mettre la main sur ce qui n'est pas à vous, que ce soit chez papa ou chez un étranger, c'est toujours **voler**. Marcel, naturellement, n'avait pas le droit de donner ce qui n'était pas à lui. Son cadeau n'était pas valable, comme on dit, et Albert ne pouvait pas le garder.

Bien plus ! Si au lieu d'enfants et d'un canif, il avait été question d'hommes et de bijoux ou d'argent, savez-vous ce que risquait Albert ? Il risquait d'aller en prison, comme le voleur lui-même !

Vous dites que ce n'était pas de sa faute ; il ne savait pas qu'il y avait eu vol ? Tant pis pour lui. On ne doit rien accepter de personne sans réfléchir. Les questions de propriété sont très compliquées et les lois sont très sévères, vous apprendrez cela quand vous serez des hommes.

Pour le moment, apprenez à vous demander :

« Ceci est-il vraiment bien à moi ? »



On appelle **honnêteté** ou **probité** la qualité de ceux qui ne veulent rien posséder sans être bien sûrs d'en avoir le droit. Ceux qui attrapent tout ce qu'ils peuvent sans souci de savoir si c'est bien à eux, on les dit **malhonnêtes** – par politesse, quand on ne veut pas employer les gros mots de fripon... filou... voleur !...

Cherchons un peu ce que vous, enfants, pouvez posséder en toute probité.

Ce que vous trouvez ? Non !

Ce qu'on vous donne ? Pas toujours !... Et quand donc ? Quand ce vous est donné par vos parents.

Eux seuls ont, sans discussion possible, le droit de vous donner quelque chose. Si quelqu'un d'autre, même une grande personne, vous donne quoi que ce soit, vous devez le montrer à vos parents qui vous diront si vous pouvez le garder.

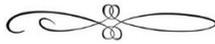
Et puis, qu'est-ce qui encore est bien à vous ? Vous ne trouvez pas ? Mais... ce que vous avez gagné ! C'est-à-dire ?...

L'argent que les voisins vous donnent quand vous leur avez fait une commission ? Ah ! non, ce n'est pas ce que je veux dire. Vous n'êtes pas commissionnaires de métier, n'est-ce pas ? Quand vous faites une commission, c'est pour rendre service. On ne fait pas payer ses services. Vous ne devriez accepter du voisin qu'un beau « Merci ! » comme en reçoivent les grandes personnes ; en acceptant autre chose (et surtout de l'argent), vous vous rabaissez, vous le comprendrez plus tard. En tous cas, ce que vous recevez ainsi, ce n'est pas un gain, c'est un cadeau et vos parents doivent donner leur avis là-dessus.

Je voulais parler de ce que vous gagnez dans votre métier d'écolier, ce qui paie votre travail d'après un tarif établi à l'avance. Vous ne trouvez pas ?... Je n'ai pas dit qu'il s'agit d'argent !... Et les récompenses ? les bons points, les images, les billets d'honneur, les menus objets que je vous cède parfois en échange de vos bons points !

Vous êtes étonnés ? Parce que cela ne s'achète pas et ne sert pas à acheter, vous croyez que cela n'a pas de rapport avec la propriété ? Mais rien ne ressemble davantage à ce que vous posséderez plus tard.

Ce que nous gagnons, le prix de notre travail, c'est la seule chose dont nous soyons sûrs qu'elle est bien à nous. Vos récompenses sont à vous plus que n'importe quoi au monde !



... Si elles sont réellement gagnées, car il y a des bons points **gagnés** et il y a des bons points **trouvés** ; il y a même des bons points **volés**.

Je ne parle pas des bons points perdus qu'on peut ramasser à terre et mettre dans sa poche ; encore moins de ceux qu'on peut prendre dans la poche d'un camarade. Ces choses-là, je ne dis pas qu'elles n'arrivent jamais, mais elles sont rares. Heureusement !

Mais quand vous récitez votre leçon, que vous cherchez dans votre mémoire une phrase oubliée et qu'un camarade la murmure à côté de vous, vous l'entendez, vous la répétez. Le bon point que vous recevez, je l'appelle un bon point trouvé.

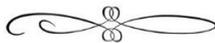
Et quand vous faites un devoir, si vous coulez un regard sur le cahier du voisin pour copier ses réponses, vous recevrez des bons points **volés**.

Marcel qui a donné son canif à Albert pour que celui-ci lui explique son problème, aura-t-il gagné ou volé sa bonne note ? Et Albert qui, pour avoir le canif, a aidé Marcel à voler sa récompense, était-il honnête ?

Remarquez que le mal n'est pas d'avoir travaillé ensemble au problème ; au contraire, c'était agir en bons élèves ; seulement, Albert ne devait rien accepter pour cela et Marcel, en montrant son problème au maître, devait dire : « Monsieur, je ne l'ai pas fait tout seul. »

Voilà la probité.

C'est un peu difficile ? Je ne dis pas non : le bien est toujours plus difficile à faire que le mal, tout le monde le sait !



Ce que vous gagnez en jouant ensemble, est-ce bien à vous ? Oui, certes ! Les épingles, les billes, les petites choses que vos parents vous ont données pour en faire ce que vous voulez, vous les mettez en jeu, vous gagnez ou vous perdez. Ce que vous gagnez reste bien à vous, c'était convenu à l'avance.

Mais, attention ! Là encore, il faut gagner et non voler !...

Vous savez tous ce que c'est que tricher ? C'est négliger d'obéir à la règle du jeu pour gagner plus facilement. Tricher, c'est voler ! Vous ne le comprenez peut-être pas

quand c'est vous qui placez trop près du but ou qui conduisez la bille au lieu de la lancer, mais vous le comprenez très bien si cela arrive à votre adversaire, celui qui joue contre vous.

Ne croyez pas que tricher en jouant, pour attraper une bille ou une épingle, cela n'est pas d'importance : d'abord, voler peu ou voler beaucoup, c'est toujours voler. Et puis, si vous trichiez en jouant, vous prendriez l'habitude de gagner facilement plutôt qu'honnêtement ; plus tard, dans vos métiers, vous pourriez tricher aussi. Et cela, alors, c'est grave !

Dans les années prochaines, il faudra bien que je vous raconte des malheurs causés par des tricheries dans le travail des hommes. Ce ne sera pas gai !...

Pour le moment, parlons encore de vous.

XXIX– LES PLAISIRS DU PROPRIETAIRE

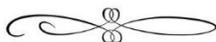


Donc, vous êtes propriétaires de bien des choses. Et ces choses-là, vous y tenez, avec juste raison.

Si votre petite sœur veut s’amuser avec votre poupée ou regarder votre collection d’images, vous le lui permettez peut-être parce que vous n’êtes pas égoïste, mais vous ne manquez pas de lui faire observer qu’elle a en mains votre bien : « Attention ! ne la laisse pas tomber !... » « Quand tu auras fini de les regarder, tu ne les laisseras pas traîner, tu me les rendras, dans mes mains. »

C’est bien ainsi. Vous avez raison de prêter « vos affaires », comme vous dites, mais votre petite sœur doit apprendre à distinguer le « vôtre » du « sien ». (Cela n’empêchera pas que, de temps en temps, vous lui donniez « en garde », par générosité, quelque objet dont elle a bien envie.)

Vous aussi, quelquefois, vous avez envie de manœuvrer la petite auton du petit frère, ou de bercer son nounours, ou d’utiliser la boîte à ouvrage de la grande sœur. Vous n’allez pas, je pense, vous emparer de ces choses-là sans vous gêner. Vous allez demander gentiment qu’on vous les prête. On vous les prêter, j’espère, mais vous devrez les rendre – et les rendre en bon état.



En classe aussi, on a l’occasion tantôt de prêter, tantôt d’emprunter. On serait un mauvais camarade si on refusait son crayon ou sa gomme à celui qui en a besoin, mais quand on est l’emprunteur, on serait un grand malappris, un enfant sans délicatesse si on ne rendait pas, au plus tôt, l’objet dont on s’est servi, si on laissait au camarade la peine de le redemander.

Il y a des gens qui ont ce sans-gêne. On leur prête un livre, ils ne le rendent pas !...

D’autres le rendent, mais taché ou déchiré !... On n’appelle pas cela voler et pourtant... on a reçu un livre neuf, on rend un vieux livre... ça ne fait pas un compte juste !

C'est une chose qu'il faut savoir : on ne doit toucher au bien des autres qu'avec les plus grandes précautions.

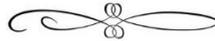
Le bien d'autrui, c'est sacré !

Les enfants ne le savent pas toujours. Ils passent près d'un jardin, ils cueillent une fleur – ou un fruit... Ce n'est pas bien grave, direz-vous ? Non ! le propriétaire n'en mourra pas. Mais, tout de même, savez-vous si cette fleur, on ne la surveillait pas soigneusement pour en avoir la graine ? Ce fruit, si on ne le réservait pas pour un malade ? Vous n'avez peut-être pas fait tort à autrui, mais ce n'est pas sûr.

En tous cas, vous avez fait tort à vous-mêmes : vous avez perdu de vue la différence entre le « tien » et le « mien », vous êtes sortis de l'honnêteté.

D'ailleurs, ce que vous avez fait là, savez-vous comment cela s'appelle ? Cela s'appelle un larcin : l – a – r – c – i – n.

Cherchez dans le dictionnaire ce que cela veut dire.



Vous possédez peut-être de l'argent ?

A vrai dire, vous n'en avez pas besoin : vos parents vous donnent tout ce qu'il vous faut, y compris les jouets et les friandises. Mais c'est agréable d'aller soi-même dans une boutique, acheter ce qu'on veut, choisir, calculer, garder de l'argent pour une autre fois... C'est très amusant et peut-être vos parents vous donnent-ils de temps en temps quelques francs pour vous permettre ce plaisir. Peut-être quelques-uns parmi vous ont-ils déjà, dans une tirelire, une bourse, un coffret... quelques économies, un petit trésor ?... Parlons de cela.

Qui reçoit de l'argent de ses parents ? Où le ranges-tu ? Et toi ? Et toi ? Qu'aimes-tu aimas-tu acheter ? Et toi ? Les économies que tu fais, c'est pour quoi ?

Bon ! Tout cela est très intéressant. En général, vous conduisez bien votre fortune.

Celui qui garderait tout son argent sans jamais rien dépenser, ce serait bien un peu comme s'il n'en avait pas, dites ?

Et celui qui dépenserait tout de suite tout ce qu'il a, eh bien ! tout de suite il n'en aurait plus.

Le premier, on l'appellerait **avare**, le second, **prodigue**. Ni l'un ni l'autre ne serait raisonnable. Ce qui est raisonnable, c'est être **économe**, c'est-à-dire de se servir de son bien sans le gaspiller.



Vous achetez et mangez des bonbons, c'est un plaisir, bien sûr, mais petit. Et vite passé.

Arrive la fête des Mères, ou l'anniversaire du papa. Vous voulez offrir un gentil cadeau, quelque chose qui fasse grand plaisir, et vous visitez les boutiques.

Si vous avez consommé beaucoup de sucettes, vous n'avez plus grand chose dans votre bourse, vous achèterez ce que vous pourrez et non ce que vous voudrez. Tandis que si vous êtes un peu plus riche, vous pourrez choisir selon votre goût et faire un cadeau dont vous serez fier.

Et quand on mettra en vente les timbres antituberculeux ? Si vous n'avez plus rien, vous n'en achèterez pas.

Je vous ai expliqué ce que signifient ces morceaux de papier et ce que devient l'argent que vous donnez en échange : vous, tout petits enfants que vous êtes, avec quelques francs, vous aiderez à soigner des grandes personnes malades, à les guérir... C'est moins amusant que d'acheter des billes ou des pastilles mais, dans le fond du cœur, si vous y pensez bien, cela vous rendra plus heureux.

Ce que l'on possède, il ne faut pas le gaspiller mais il ne faut pas en être avare.

XXX- LA COMMISSION MAL FAITE



« Jean, va porter le journal à notre voisine. » Jean a quatre ans ; il commence à faire des commissions. Il prend le journal, il sort. La maman l'entend descendre l'escalier puis, presque aussitôt, remonter. Maman pense : « Il n'a pas pu ouvrir la porte du vestibule » ; mais Jean rentre, sans le journal, et Maman s'étonne tout de suite :

« Tu as eu le temps d'aller chez la dame ?

- Oui, maman. »

C'est bien surprenant. D'habitude, Jean n'est pas aussi rapide !

Mais, après tout, Maman était occupée, elle n'avait pas les yeux fixés sur la pendule, il s'est peut-être écoulé plus de temps qu'il ne lui semble. Elle ne dit rien.

Jean se remet à jouer. Maman continue son ménage.

Tout à l'heure, avant de sortir, Jean bavardait et chantonnait en remuant ses cubes ; maintenant, il est silencieux ; de temps en temps, il regarde sa mère d'un air troublé, il soupire, il s'arrête de jouer, puis s'y remet sans entrain. Enfin, comme sa mère passe près de lui il la tire par sa robe et, tout en pleurs :

« Maman, faut pas aller voir au bas de l'escalier.

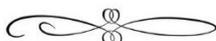
- Pourquoi donc, mon petit ?

- Va pas voir, va pas voir ! »

Et il pleure de plus belle...

Maman le regarde, stupéfaite. Que verrait-elle donc, au bas de l'escalier ?... Puis tout à coup, elle comprend.

Et elle rit !



Vous aussi, vous avez compris.

Qu'y avait-il au bas de l'escalier ?... Mais oui ! Le journal. Jean, en effet, n'avait pas pu ouvrir la porte du vestibule. La commission n'était pas faite ; et Jean a laissé croire qu'elle l'était. Pendant que maman croyait la voisine en train de lire le journal, le journal était dans l'escalier !

Dire une chose qui n'est pas vraie, comment cela s'appelle-t-il ? C'est mentir ! Jean a dit un mensonge.

Je crois que vous aussi, vous dites quelquefois des mensonges, c'est tellement facile ! Voyez plutôt.

Si la maman avait dit à Jean : « Tu n'es pas allé chez la dame ? » Jean, sans doute, aurait répondu : « Non, je n'ai pas pu ouvrir la porte », mais elle a dit : « Tu as eu le temps d'aller chez la dame ? » Elle semblait croire qu'il y était allé. Et puis, Jean ne comprenait pas pourquoi on lui parlait du temps qu'il avait fallu : il aurait bien eu le temps s'il avait pu ouvrir la porte ; tout cela s'embrouillait dans son esprit. Il aurait dû répondre : « Non, je ne suis pas allé jusque-là, je n'ai pas pu ouvrir la porte », mais c'était un peu compliqué et Jean est bien petit ! Il a répondu « Oui », c'était plus simple.

Et voilà ! Le mensonge était fait !... Un mensonge, c'est toujours vite fait. Il faut être joliment dégourdi pour l'éviter.



Mais aussi, comme il a été malheureux, ce pauvre petit Jean ! Il ne savait pas que son oui s'appelait un mensonge, mais il savait bien que les choses n'étaient pas comme elles devaient être ; il savait bien aussi que sa maman finirait par trouver le journal et que, peut-être, elle le gronderait. Il avait peur de la voir descendre l'escalier ; il en avait si peur qu'il a fini par le dire – naïvement. Et c'est ce qui a fait rire sa mère.

Et après ? Quand la maman eut grondé son petit Jean ? qu'arriva-t-il ? Il arriva que Jean fut tout consolé. Sa maman lui ouvrit la porte du vestibule, il alla porter le journal en gambadant, il revint de même et se remit à son jeu de construction en chantant et bavardant plus que jamais.

Le malheur était fini.



Ecoutez une autre histoire.

C'était ans une école – de filles, cette fois – dans la grande classe.

La maîtresse était à son bureau, près du tableau noir ; les élèves étaient debout devant le tableau, l'une d'elles expliquait un problème.

La classe était vieille ; elle avait été longtemps sombre et triste, avec des murs dégradés, un plafond noirci par la fumée du poêle ; mais, depuis peu, on l'avait réparée, on avait blanchi le plafond et peint les murs en vert clair, ce qui était très gai. Tous les matins, maîtresse et élèves regardaient en entrant cette jolie classe et se réjouissaient de travailler dans un local aussi plaisant.

En ce moment même, la maîtresse, tout en écoutant l'élève qui travaillait au tableau, promenait son regard sur le mur voisin et l'admirait.

Mais voilà qu'elle aperçoit, sur ce beau mur tout neuf, trois traits de crayon noir. Quelqu'un s'était amusé à les tracer, machinalement, bêtement, et le mur n'était plus neuf : il était sali. Que d'autres élèves en fassent autant tous les jours et voilà la belle classe redevenue bientôt aussi sordide qu'autrefois. Ce n'était pas supportable ! La maîtresse interrompit vivement le problème pour se fâcher :

« Comment ! Vous êtes depuis huit jours à peine dans une classe propre et vous êtes déjà fatiguées de sa propreté ! A peine les ouvriers ont-ils achevé leur travail que vous commencez à le détruire !... Etes-vous des bébés qui ne peuvent s'empêcher de toucher à tout ? Ou des sauvages qui ne reconnaissent pas ce qui est beau ? Cela vous est-il égal de vivre dans une classe malpropre ? Je ne puis vous dire à quel point je suis indignée et si je savais quelle est la petite brute qui s'est amusée à souiller ce mur neuf, je la punirais si fort qu'elle s'en souviendrait longtemps. »

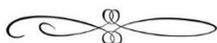
Aussitôt, on entendit une petite voix triste : « Mademoiselle, c'est moi. »

Alors, la maîtresse ne fut plus en colère du tout. Elle regarda Marcelle affectueusement et lui dit :

« Tu as bien compris tout ce que je viens de dire ?

- Oui, Mademoiselle.

- Tu feras donc ta punition ; elle sera d'un quart d'heure tous les soirs pendant une semaine ; il faut bien cela pour que personne ici n'oublie la leçon. Mais je suis contente de toi. Tu es une enfant honnête. »



Croyez-vous que Marcelle ait été très malheureuse pendant sa semaine de punition ? Eh ! bien, non ! Je le sais parce que je l'ai vue ; elle était de tout à fait bonne humeur. Elle pensait au compliment de la maîtresse.

Pourquoi la maîtresse était-elle contente de Marcelle ?

Est-ce que tous les enfants auraient agi comme elle ?

Pourquoi ?... Eh ! oui. Ils auraient eu peur de la grosse punition. Marcelle a été courageuse ; tout le monde ne l'est pas. Beaucoup d'enfants, quand ils ont commis une faute, non seulement ne s'accusent pas d'eux-mêmes comme a fait Marcelle mais, si on les interroge, mentent effrontément :

« Tu as mangé la pêche qui était ici ? – Non maman. »

« Qui a enfermé le chat dans la chambre ? – Ce n'est pas moi. »

Ils sont lâches !

La maîtresse a dit à Marcelle : « Tu es honnête », elle aurait pu lui dire : « Tu es franche ».

On appelle franchise la qualité de ceux qui ont le courage de dire la vérité quoi qu'il doive leur en coûter.

C'est un mot très beau et très juste. Franchise veut dire : liberté. Celui qui ment parce qu'il a peur n'est pas libre, il ne fait pas ce qu'il veut, il fait ce que la peur lui commande.

Celui qui domine la peur, il est maître de lui, il est libre !



Et vous, mes enfants, aurez-vous maintenant la liberté, la franchise d'avouer vos sottises ?

Je vais vous faire remarquer quelque chose.

Quelquefois, je dis à l'un de vous : « Ah !... tu as taché ta blouse neuve ! » et il me répond : « Oh ! mais maman le sait ! » d'un air tout soulagé.

Et, en effet, quand la maman ou la maîtresse connaît la faute, quand elle a dit – ou fait ce qu'il fallait, quand on a reçu la calotte ou fait la punition, qu'y a-t-il à craindre ? Plus rien ! C'est en attendant, pendant que la faute est encore cachée, que vous êtes malheureux. Après, vous êtes tranquilles, comme le petit Jean et comme Marcelle à la fin de leur histoire.

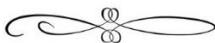
Autre chose à savoir.

Une gronderie, un pensum, une fessée, ne sont pas des malheurs, au contraire ; ce sont des remèdes, des remèdes contre les défauts qui commencent car les défauts, vous le savez, sont de vraies maladies, il faut les guérir. Les remèdes ne sont pas toujours agréables mais il ne faut pas en avoir peur, surtout au point de mentir pour les éviter.

Tant que vous ne mentez pas, quelque sottise que vous fassiez, on peut vous pardonner. Pour vous corriger (pour vous guérir) on vous gronde, on vous punit, mais on vous aime et on vous estime comme auparavant. Il n'en serait pas de même si vous preniez l'habitude de mentir. Celui qui a l'habitude de mentir est un menteur.

Il y a un proverbe qui dit : « Montre-moi un menteur, je te montrerai un voleur » pour dire que mentir, c'est comme voler. Et c'est vrai ! Vous êtes trop jeunes pour bien le comprendre mais vous le verrez en avançant dans la vie.

Laisser croire à quelqu'un une chose qui n'est pas vraie, c'est le tromper, c'est lui faire autant de tort que si on lui prenait son bien ; c'est la même malhonnêteté. Et cela mérite le même mépris.



Je vais vous donner un conseil qui vous aidera à être francs. Quand on vous interroge, prenez le temps de bien comprendre de quoi il s'agit.

Si le petit Jean n'avait pas répondu aussi vite, il n'aurait pas dit oui ; il aurait hésité, cherché, et aurait bien fini par s'expliquer. J'ai vu des gens d'un caractère bien franc se trouver en plein mensonge pour avoir ouvert la bouche trop tôt.

Un mensonge est toujours vite fait, je vous l'ai dit. Et quand il est fait, comment le défaire ? Il faut dire : j'avais menti ! et c'est alors qu'il en faut du courage ! Il est bien plus facile de prendre son temps et de dire oui quand c'est oui et non quand c'est non.

Un autre conseil : ne dites pas de mensonges « pour rire ». Mentir pour s'amuser, c'est mentir. Et bien souvent, de plaisanterie en plaisanterie, on prend l'habitude de mentir, on devient un menteur. Un menteur !... qui ressemble à un voleur !...

**Il y a la même différence entre vrai et pas vrai qu'entre moi et pas à moi.
Quand on est honnête, on ne ment pas.**

XXXI– LA FÉE CARABOSSE



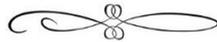
Vous connaissez le conte de la Belle au Bois dormant ? Et celui de la Princesse éveillée ? Et la chanson de Dame Tartine, dans son palais de friandises ? Alors, vous connaissez la fée Carabosse.

C'est elle qui forcé la Belle à dormir pendant cent ans. C'est elle qui avait décidé que la petite princesse Merveille ne dormirait jamais. C'est elle qui a renversé le palais de Dame Tartine. Toutes les fois que, dans un conte, il arrive un malheur épouvantable, c'est par le vouloir de la fée Carabosse. Jamais elle ne fait à un nouveau-né une bonne promesse. Jamais elle ne répare un accident. Jamais elle n'arrange les choses pour que les malheureux deviennent heureux comme font les autres fées, les bonnes fées.

Le bonheur des gens, ce n'est pas ce qu'elle veut, au contraire : ce qui lui plaît, c'est de voir des gens désolés. Quand on pleure, elle rit ; quand on la supplie, elle se moque. Et ses grimaces de moquerie et ses mauvais rires l'ont rendue horriblement laide !

Aussi, tout le monde la déteste. On pense à elle le moins qu'on peut ; c'est pourquoi elle est toujours oubliée dans les fêtes et les baptêmes. Mais au lieu de devenir gentille pour qu'on l'invite, elle s'enrage et fait encore plus de mal.

Vous savez ce qu'on dit d'elle ; vous connaissez le mot qui montre son caractère : la fée Carabosse, elle est méchante !...



Vous n'êtes pas méchants, vous, mes enfants, n'est-ce pas ? Non, je le sais. Vous avez tous un bon cœur, vous êtes heureux de faire plaisir, vous aimez qu'on vous sourie et qu'on vous aime. Vous ne cherchez pas les occasions de nuire à autrui.

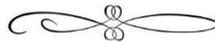
Mais... Je vais vous citer plusieurs petits faits qui vous feront réfléchir.

J'ai vu l'autre jour dans la rue un garçon de huit qui taquinait un enfant de quatre ans en lui disant : « Attends, je vais chercher les gendarmes, tu vas voir !... » Et il faisait mine d'aller à la gendarmerie pendant que le petit hurlait de désespoir.

Le grand riait de voir trembler et crier son petit camarade. Il savait bien qu'il n'allait pas chercher les gendarmes et qu'aucun mal n'arriverait à l'enfant ; alors, il avait le cœur bien tranquille. Mais le petit, lui, ne le savait pas ; il savait que les gendarmes emmènent des gens en prison, il se voyait déjà enfermé et il souffrait autant que si la menace avait été sérieuse.

Ce grand garçon-là n'était pas méchant, mais il faisait tout de même une méchanceté. Pourquoi ? Parce qu'il ne prenait pas la peine de penser à son petit camarade et d'imaginer ce qui se passait dans son jeune esprit.

Quand vous vous amusez à cacher le béret d'un camarade, ou à lui faire « manger un poisson d'avril », ou à l'effrayer par un geste brusque, ce qui vous amuse, c'est bien l'inquiétude, la contrariété, la souffrance du camarade. Vous n'êtes pas alors aussi méchants que la fée Carabosse, non, de bien loin !... mais... vous lui ressemblez un petit peu. Et pourquoi ? Parce que vous pensez à rire, vous, sans vous soucier de l'autre.



Quand vous « rapportez » à la maman ou à la maîtresse une faute commise par un frère ou un camarade, est-ce par bonté de cœur ? Et quand le coupable est puni et que vous lui dites : « C'est bien fait ! » est-ce parce que vous l'aimez ?

Vous me direz qu'il faut que le coupable soit puni pour être corrigé. C'est parfaitement vrai, mais ce n'est pas votre affaire, c'est l'affaire des parents et des maîtres. Et puis, regardez au fond de votre cœur. Pensez-vous réellement à lui faire du bien ? Dans ce cas, conseillez-lui de se dénoncer mais ne le dénoncez pas vous-même. Dénoncer c'est toujours vilain, méprisable.

Souvent aussi, vous vous plaisez à raconter entre vous les sottises de Tel ou Tel. C'est moins grave que de « rapporter » au maître, mais ce n'est pas gentil non plus.

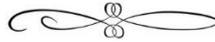
Cela vous amuse donc bien, de dire du mal des autres ? Je parie que cela amuserait aussi la fée Carabosse.



Pensez encore au mal que vous pouvez faire sans être méchants, par simple brutalité, violence de mouvements, en marchant sur des pieds, en envoyant vos coudes dans des côtes, en bousculant tout le monde, en faisant tomber les petits. Quand un camarade est

tombé par votre faute, vous dites : « Je ne l'ai pas fait exprès ! ». Je le pense bien ! Il ne manquerait plus que cela ! Il faut faire exprès que cela n'arrive pas.

Tous les jours, dans une école ou dans une autre, dans une rue ou sur une place, il arrive qu'un enfant en tue un autre, sans le faire exprès, simplement parce qu'il n'a pas été maître de ses mouvements.



Vous vous moquez souvent. Un camarade dit une bêtise en classe, vous riez et, à la récréation, vous la lui répétez pour lui faire honte. Un nouvel élève arrive d'un coin de France éloigné de chez vous, il a un accent qui n'est pas celui d'ici, vous riez et vous vous amusez à l'imiter. Un autre a une particularité physique : couleur de cheveux, défaut de prononciation, infirmité..., vous lui donnez un surnom qui vous fait rire.

Vous me direz que cela n'est pas bien grave. Oui ? Eh ! bien, avant de vous moquer, imaginez un peu que c'est vous qui avez l'infirmité, le défaut, l'accent étranger, ou qui avez dit la bêtise et voyez si vous prendriez pour rien les rires de vos camarades !...

Et puis, de quoi riez-vous ? De ce qui vous est étrange ou étranger, c'est-à-dire de ce que vous ne comprenez pas ou de ce que vous ne connaissez pas. C'est parce que vous n'avez jamais rien vu que vous trouvez tant de choses si drôles. Les gens qui ont beaucoup voyagé, ou beaucoup lu, ou beaucoup réfléchi ne sont pas si facilement étonnés. Ce qu'ils voient, ils le connaissent ou ils le comprennent, ils n'ont pas envie de s'en moquer.

La moquerie est souvent un signe d'ignorance ou de bêtise ; faites-y attention ! Et elle n'est jamais le signe d'un bon cœur : rappelez-vous que c'est le plus grand plaisir de la fée Carabosse.



Quand je vous reproche un acte de mauvaise camaraderie, vous me répondez souvent : « C'est lui qui a commencé » ou : « L'autre jour, elle m'a fait punir », ou bien : « Il a dit du mal de moi », pour me faire comprendre que votre méchanceté n'est que la réponse à une autre méchanceté.

Mais c'est aussi parce qu'on l'a offensée que la fée Carabosse cause tant de malheurs. On dit qu'elle **se venge** et c'est pour cela qu'on la déteste.

On vous a chagriné, on a eu tort, mais quand vous aurez causé un chagrin pareil, vous serez bien avancé ! Le chagrin du voisin n'empêchera pas que vous ayez eu le vôtre ; tout simplement, il y aura un chagrin de plus dans le monde.

Il a été mauvais camarade ? Eh ! bien, le prendrez-vous pour modèle ? Serez-vous aussi mauvais que lui ? Ou meilleur ?

Il vous semble injuste que celui qui a fait du mal n'en souffre pas ? Ne vous inquiétez pas de cela. Nous en reparlerons et nous verrons alors que la punition se donne souvent toute seule ; en tous cas, ce n'est pas vous que cela regarde.

Occupez-vous seulement de vos fautes, de vos défauts, de vos torts à vous. Veillez à ne blesser personne, vous aurez assez à faire pour cela car... je vais vous dire quelque chose qui vous étonnera d'abord mais que vous comprendrez de mieux en mieux à mesure que vous vivrez :

Il est difficile de faire du bien aux autres.

Vous le savez puisque vous leur faites parfois des sacrifices qui vous coûtent beaucoup. Eh bien :

Il est encore plus difficile de ne pas leur faire de mal.

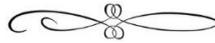
Il y faut encore plus d'intelligence et encore plus de courage.

XXXII– UNE DISPUTE ENTRE FRERES (Tolstoï)



Ces deux frères, qui vivaient il y a une centaine d'années, sont deux enfants russes appartenant à une famille très riche ; ils n'allaient pas à l'école : un professeur venait les instruire chez eux. Vous ne reconnaîtrez ni les noms ni le genre de vie dont vous avez l'habitude, mais vous reconnaîtrez ce qui se passe dans le cœur des deux enfants.

C'est le plus jeune des frères qui fait le récit.



Je me rappelle que je m'approchai un jour de la table de Volodia et brisai par inadvertance un petit flacon de plusieurs couleurs.

« Qui t'a prié de toucher à mes affaires ? s'écria Volodia qui entra dans la chambre à ce moment, où est le petit flacon et de quoi te mêles-tu ?

- Je l'ai renversé sans le vouloir et il s'est cassé, répondis-je. En voilà un malheur !

- Je te prie de ne jamais toucher à mes affaires, dit Volodia en rassemblant les débris du flacon et en les regardant d'un air désolé.

- Voyez, répondis-je, le grand malheur ! J'ai cassé un flacon, eh bien ! que veux-tu que j'y fasse ? » Et je souris, quoique je n'eusse nullement envie de sourire en cet instant.

« Oui, à toi, cela ne te fait rien, mais à moi cela fait beaucoup, continua Volodia... tu l'as cassé... et tu en ris par-dessus le marché... ; quel vilain gamin !

- Moi, je suis un gamin, et toi tu es grand mais sot !

- Je n'ai nulle envie de dire des injures, répliqua Volodia en me repoussant avec douceur, va-t'en.

- Ne me pousse pas !

- Va t'en !...

- Je te dis de ne pas me pousser ! »

Volodia me prit par la main et voulut m'éloigner de force de la table, mais j'étais déjà irrité au plus haut degré ; je pris le pied de la table et je la renversai.

« Voilà ce que tu auras gagné à me pousser ! »

Tous les objets de porcelaine et les ornements en cristal roulèrent à terre en se brisant en éclats. « Abominable gamin », s'écria Volodia en s'efforçant de retenir les objets qui glissaient. « Maintenant, me dis-je en moi-même en sortant de la chambre, tout est fini entre nous, nous sommes brouillés pour la vie ! »

De toute la journée, pas une parole ne fut échangée entre nous. Je me sentais coupable, je n'osais pas regarder mon frère et j'étais incapable de m'appliquer à quoi que ce fût. Volodia, au contraire, apprit très bien ses leçons et, après le déjeuner, selon son habitude, babilla et rit comme si rien ne s'était passé.

Après les classes, quand notre professeur fut parti, je redoutai de rester seul avec mon frère... J'avais honte !... Je pris donc mes cahiers et me dirigeai vers la porte.

En passant devant Volodia, bien que j'eusse le désir de faire la paix, je boudai et je fis la moue. Au même instant, mon frère leva la tête et me regarda : « Cher Nicolas, me dit-il, c'est assez se quereller ; si je t'ai offensé, pardonne-moi. » Et il me tendit la main.

Une sorte d'étau me serrait la poitrine, me coupait la respiration et, montant toujours, m'étreignait la gorge ; cette sensation ne dura qu'une seconde ; les larmes me montèrent aux yeux et je me sentis soulagé.

« Pardonne-moi, Volodia », dis-je en lui serrant la main.



Qui, dans cette querelle, avait les plus grands torts ?

Qui avait subi le plus grand dommage ?

Qui aurait pu être le plus triste ?

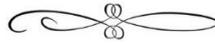
Qui aurait dû demander pardon à l'autre ?

Alors, pourquoi Nicolas était-il le plus malheureux ? Et pourquoi est-ce Volodia qui a fait des excuses le premier ?

Nicolas se croyait brouillé avec son frère pour la vie et savait que c'était par sa faute ; rien ne fait plus souffrir. Volodia qui pouvait se dire : « ce n'est pas de ma faute », était beaucoup moins malheureux.

Volodia a fait des excuses ; avait-il des torts vis-à-vis de Nicolas ? Non, ou si peu que rien : quelques mots de colère seulement, c'est de cela qu'il demande pardon. Pourquoi n'a-t-il pas attendu les excuses de Nicolas ? Parce qu'il était le plus raisonnable.

C'était lui qui avait raison ; il le savait bien mais il ne s'est pas entêté à le faire dire par Nicolas. Ce qu'il voulait, ce n'était pas triompher (triompher, c'est remporter la victoire), ce qu'il voulait c'était gagner l'amitié de son frère et non pas l'humilier.



Il nous reste à faire d'autres remarques :

Nicolas était-il méchant ? Mais non ! Il avait bon cœur et il aimait son frère. Pourquoi, ce jour-là, a-t-il agi méchamment ? Parce qu'il a manqué de sang-froid. Après avoir brisé sans le faire exprès le flacon de Volodia, il a été dépité contre lui-même, mais il n'a pas vu clair dans son propre cœur et il a tourné son dépit contre son frère.

Il aurait mieux fait de se dire simplement : « J'ai eu tort. »

Revenons à Volodia. Il aurait pu se venger de Nicolas, en lui brisant à son tour des bibelots précieux ou en les lui prenant pour remplacer les siens ? Il ne l'a pas fait. Heureusement, car alors, de vengeance en vengeance, il y aurait eu tous les jours entre les deux frères de nouvelles méchancetés et cela peut-être pendant toute leur vie. Cela se voit, des frères ennemis ; c'est une des plus tristes choses qu'on puisse voir.



Si Volodia s'était plaint à ses parents, Nicolas aurait été puni. Mais avait-il besoin de cela ? N'était-il pas déjà très malheureux ? La punition n'était-elle pas venue toute seule ? La punition des parents aurait sans doute empêché Nicolas de recommencer, mais Nicolas aurait-il serré d'aussi bon cœur la main de son frère ? Aurait-il été corrigé aussi bien qu'il l'a été par la gentillesse de Volodia ? Vous sentez bien que non.

Volodia a été sage.

Savez-vous ce que c'est qu'être sage ? Vous croyez que c'est rester tranquille et silencieux ? Cela, c'est la sagesse des enfants ; pour un homme, c'est beaucoup plus. Être sage, c'est être intelligent, raisonnable et maître de soi ; c'est agir sans se tromper, sans faire de mal ni à soi ni aux autres. Les plus grands hommes du monde, ceux qui servent de modèles à tous les autres, on les appelle des Sages.

Donc, Volodia a été sage.

Rappelez-vous bien son exemple.

Il n'y aurait jamais de brouilles dans les familles, ni de haines entre voisins, ni même de guerres, si tout le monde (ou seulement la moitié) avait la sagesse de ce petit garçon.

Se venger, c'est rendre le mal pour le mal. Un sage ne se venge jamais.

XXXIII– POPAUL N’EST PAS BOUDEUR (Lina ROTH)



Popaul parle tout seul.

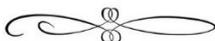
« Moi, je ne veux pas bouder. Jamais ! A vrai dire, je serais bien embarrassé pour bouder, car je ne sais pas du tout comment cela se fait. Personne ne me l’a appris. Je sais seulement que beaucoup d’enfants boudent quand ils ne sont pas contents et que cela est très vilain, très vilain !

Mais comme je pourrais bien, tout de même, bouder sans le savoir et sans le faire exprès, j’ai trouvé un bon moyen pour m’en empêcher.

Voilà. Toutes les fois que je ne suis pas content, pour le dessert ou pour autre chose, vous ne savez pas ce que je fais ? Je vais vite me cacher dans un coin, la tête baissée, la figure au mur, sans regarder personne ni rien. Si on me parle, je ne réponds pas. Et cela dure ?... Oh ! quelquefois très longtemps. Dame ! aussi longtemps que je suis fâché ! Et de cette façon, n’est-ce pas ? je suis bien sûr de ne pas bouder puisque je ne fais rien.

Aussi, hier soir, j’ai été bien étonné d’entendre maman dire à mon papa : « Il est gentil, notre Popaul. Mais quel dommage qu’il soit si boudeur ! »

« Boudeur, moi ? J’ai sûrement mal entendu. »



Ah ! ce Popaul ! Toujours le même !... Il n’est pas boudeur... Il ne saurait pas comment s’y prendre pour bouder... Et comment donc cela s’appelle-t-il, rester caché dans un coin, sans vouloir répondre à personne ?

Oui, vous le savez, vous, c’est tout justement bouder !

Cela vous arrive-t-il, à vous aussi ?

Vous savez qu’on n’a pas besoin pour cela de se cacher dans un coin, la figure au mur. Faire la moue et ne plus vouloir parler, cela suffit pour être un enfant boudeur.

En connaissez-vous ? Cela donne-t-il une jolie figure, la bouderie ? Est-on heureux pendant qu’on boude ?



Il arrive à tous les enfants d'être contrariés : quelques-uns bouder, comme Popaul ; d'autres pleurent ; d'autres se mettent en colère. De ces trois manières d'agir, laquelle est la pire ?... Oui, je pense comme vous, c'est la colère. C'est la plus dangereuse car dans la colère, on est fou, on ne mesure plus ses mouvements ni ses paroles, on peut faire beaucoup de mal. C'est la plus vilaine à voir aussi : cette bouche grimaçante, ces cheveux en désordre, ces yeux sortant de la tête, ces joues gonflées !... et ces pieds qui trépigment, ces poings serrés, tout ce corps en révolution... Et toutes ces bêtises qu'on entend !... C'est affreux !... Et c'est ridicule. Cela donnerait envie de rire s'il n'y avait pas de danger. Mais il y en a, et beaucoup. Non seulement l'enfant en colère peut blesser quelqu'un, mais il se fait du mal à lui-même.

Vous savez comme on est rouge quand on est en colère ; on a le sang à la tête, le cerveau en est tout chargé (on dit : congestionné) ; or, la congestion du cerveau est un état extrêmement dangereux, on peut en mourir, on peut en rester paralysé. On a vu des enfants, au cours d'une colère, avoir des convulsions qui les laissaient infirmes pour le restant de leur vie.

Il est vrai qu'il y a des remèdes. Lesquels ? Eh ! bien, des remèdes qui forcent le sang à quitter le cerveau. On peut mettre des sangsues derrière l'oreille. Les sangsues mordent la peau et sucent le sang, mais c'est long à installer. Il est plus facile d'attirer le sang dans une autre partie du corps qui ne contienne pas d'organes délicats, une partie toute en chair, non en substance nerveuse. Par exemple, des sinapismes aux jambes ; si cela brûle un peu la peau, cela dégage bien le cerveau. Mais le plus simple, c'est une bonne fessée, bien appliquée et qui dure assez longtemps pour que la peau rougisse fortement.

Vous n'aimez-pas ce remède-là ? Bien sûr, mais vous n'aimeriez pas non plus les sinapismes ou les sangsues.

Alors, quoi faire pour éviter la congestion du cerveau ? Hé ! ne vous mettez pas en colère.

Oh ! ce n'est pas facile ! Il faut savoir reconnaître la colère au moment où elle commence et avoir la force de l'arrêter.

Si, étant contrarié, vous avez envie de taper du pied – ou de serrer les poings – ou de crier – ou seulement de parler fort et vite, c'est la colère qui vient. Alors, ne dites rien, ouvrez vos mains et respirez à fond, plusieurs fois, jusqu'à ce que vous sentiez la colère bien passée.

Si c'est l'envie de bouder qui vous prend, le même traitement vous fera le même bien.



Remarquez qu'on ne peut pas être toujours content. Tout le monde connaît la contrariété. Vous seriez des êtres extraordinaires si vous trouviez bon et bien tout ce qui vous arrive. L'envie de bouder, la colère sont des émotions naturelles, il n'y a pas de honte à les ressentir ; il y a de la honte à les laisser durer ; il faut s'en rendre maître et revenir bien vite à la bonne humeur.

Pour cela, l'intelligence vous aide beaucoup :

Vous avez joué et perdu toutes vos billes. C'est malheureux, mais quoi ! Quand on joue, on sait bien qu'on peut perdre. Si vous aviez gagné, un autre aurait perdu et s'il boudait ou se mettait en colère, vous le trouveriez bien mauvais joueur !

Vous avez fait une sottise et votre maman vous a donné une tape ou la maîtresse, une retenue. Cela ne vous fait pas plaisir, mais il ne s'agissait pas de vous faire plaisir : il s'agissait de vous faire regretter votre faute.

Vous pensiez être le premier de votre division et vous n'êtes que le deuxième. C'est dommage, mais quoi ! Vous aviez très bien travaillé, un autre a travaillé encore mieux, est-ce un malheur ? Cela vous empêche-t-il de bien savoir ce que vous avez bien appris ?

Un camarade vous a fait une niche ; il s'amuse à l'avance de votre mauvaise humeur. Plus vous vous montrerez fâché, plus il rira. Si vous avez assez de force pour rester aimable, sa taquinerie sera manquée et il n'aura pas envie de recommencer.

Vous êtes à la fin d'un voyage. Vous portez un bagage qui vous semblait léger ce matin et que vous trouvez lourd ce soir. En partant, vous jasziez comme un petit oiseau et maintenant vous grognez à tous les pas. C'est que vous êtes fatigué ; le voyage était un peu long pour vous. Auriez-vous préféré qu'on vous laissât chez la grand-mère, comme votre petite sœur ?



Pensez à Jean-qui-Pleure et à Jean-qui-Rit.

Jean-qui-Pleure se laisse dominer par tous ses ennuis ; il est de la même étoffe que le boudeur et le coléreux.

Jean-qui-Rit, c'est lui qui domine les contrariétés comme il domine la peur (vous vous le rappelez ?)

Il rit. Et voilà que les choses ne sont plus aussi désagréables. Faites comme lui. Vous pouvez bien dire : « Cela m'ennuie » - « Je suis fatigué » - « Je ne suis pas content » et même : « Je suis en colère » mais dites-le en riant, vous verrez comme tout s'adoucir.



Attention, cependant ! Si vous vous mettez à rire au moment où la maîtresse vous gronde, où votre maman vous met au lit par punition, cela pourra sembler de l'impolitesse et vous ne saurez peut-être pas expliquer que vous riez pour ne pas pleurer.

Dans ce cas, ne riez pas, mais faites-vous comprendre par un gentil sourire.

Il faut combattre les contrariétés par la bonne humeur.

XXXIV– BAVARDAGE



Puisque nous parlons des défauts que vous pourriez avoir, je veux vous en signaler une que vous avez presque tous.

Ce n'est pas un de ces vilains défauts qui vous font craindre ou mépriser comme la méchanceté ou le mensonge. Non. C'est un défaut si naturel chez les enfants qu'on l'appellerait volontiers un petit défaut. Seulement, il n'y a pas de petits défauts, tous peuvent devenir graves, il faut les combattre tous.

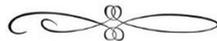
Je veux parler du bavardage.

Bavarder, c'est parler alors qu'on n'a rien d'intéressant à dire, c'est parler pour le plaisir de faire marcher sa langue et d'entendre sa voix.

Tous les enfants sont enclins à bavarder comme ils sont enclins à courir, à sauter, à gesticuler. C'est qu'ils ont besoin d'exercer leur langue et leur voix, comme ils ont besoin d'exercer leurs membres. Aussi, on les laisse faire sans une grande mesure. On laisse parler tout seul un enfant qui cause avec sa poupée ou avec un camarade imaginaire et qui fait les demandes et les réponses ; on permet toutes les conversations dans la cour de l'école, pendant les promenades, dans les réunions entre amis.

Les petits bébés, on les excite même à parler, on leur pose des questions, on leur fait répéter des mots, on les rend bavards... pour commencer !... Mais il vient un âge où la langue et le gosier connaissent très bien leur métier, alors il n'est plus besoin d'apprendre à parler ; il faut apprendre à parler bien. Ce moment-là est venu pour vous.

Un bébé qui parle trop, on l'admire presque, mais si vous, à votre âge, continuez à parler pour le seul plaisir de votre langue, on ne vous admirerait pas du tout !... On aurait envie de vous appeler... Margot-la-Pie ou... Petit-Moulin-à-Paroles... ou de tout autre surnom moqueur. Et on finirait par vous dire : « Tais-toi, tu nous casses la tête ! ».



Il vous faut donc parler à propos. Vous avez, pour cela, plusieurs habitudes à perdre.

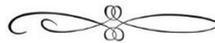
D'abord, celle de parler d'autrui. Vous parlez souvent des camarades et j'ai remarqué que, dans ce cas, vous racontez plus souvent les sottises que les bonnes actions et les punitions que les récompenses. Cela s'appelle médire. Vous faites ainsi du tort aux autres et vous risquez de devenir méchants. Pensez, avant de parler, que vous ne voulez dire du mal de personne ; si vous n'avez pas de bien à dire, ne dites rien.

Une autre habitude à perdre, celle de l'indiscrétion.

On est indiscret quand on parle de n'importe quoi à n'importe qui.

Vos parents disent quelquefois devant vous des choses qui n'intéressent que la famille, des choses qu'ils ne diraient pas devant des étrangers, qu'ils ne diraient même pas devant vous s'ils pensaient que vous pouvez les raconter à quelqu'un que « cela ne regarde pas ». Ces choses-là, gardez-les pour vous.

Vous dites qu'il est parfois difficile de savoir ce qu'on **peut** dire et ce qu'on ne **doit** pas dire ? Oui, bien sûr, mais dans ce cas, ce qui est facile, c'est de ne rien dire du tout.



Méfiez-vous encore de l'exagération. Vous savez ce que c'est ?

Un camarade, en jouant, a arraché un bouton au tablier d'un autre ; si vous racontez l'affaire en disant : « Il lui a déchiré ses habits », vous exagérez. Un petit s'est écorché, du sang a coulé ; si vous dites : « Il était tout couvert de sang », vous exagérez.

Pourquoi exagérez-vous ? Parce que vous aimez mieux raconter un fait exceptionnel qu'un fait ordinaire, un gros accident qu'un petit accident ; vous aimez qu'on fasse attention à ce que vous dites, vous aimez « faire de l'effet ».

Ce plaisir-là, il faut savoir vous en priver, il est dangereux. Dangereux pour les autres, vous le voyez par le premier exemple où vous montrez le camarade plus brutal qu'il ne l'est en réalité. Dangereux aussi pour vous.

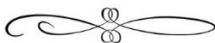
Exagérer, cela ne paraît pas grave, mais c'est presque mentir. Et quelquefois, ayant exagéré, vous n'en voulez pas convenir et vous soutenez votre exagération ! « Oui, oui, c'est bien comme ça ! » Alors, vous mentez tout à fait.

Parfois même, on oublie qu'on a exagéré et l'on croit vrai ce qui ne l'est pas : on se trompe soi-même, on se brouille l'esprit.

Si vous avez ce défaut, vos parents, vos amis finiront par le savoir, ils diront de vous : « Oh, Un Tel, s'il dit ça, on peut en rabattre la moitié ! ». Ce n'est pas flatteur... surtout quand on aime être pris au sérieux !

Donc, privez-vous du plaisir d'embellir les histoires. Ayez soin, quand vous racontez quelque chose, de ne pas « en dire plus qu'il n'y en a ». Et si l'histoire, sans embellissement, ne vous semble pas digne d'être contée, eh ! bien, ne la contez pas.

**La médianse, l'indiscrétion, l'exagération
sont de grands défauts qui viennent du bavardage.**



Vous commencez à comprendre qu'il faut craindre de parler trop. Eh ! oui...

Parler trop empêche de parler bien.

Parler bien, ce n'est pas seulement prononcer correctement les mots qu'on emploie ; c'est aussi employer correctement les mots, c'est ne pas dire de bêtises, c'est parler non seulement avec sa langue et ses cordes vocales, mais encore avec son esprit.

Or votre esprit, ce n'est pas pendant que vous parlez qu'il s'exerce et se développe, c'est pendant que vous écoutez, que vous regardez, que vous réfléchissez.

Beaucoup d'enfants qu'on dit intelligents ne cessent de poser des questions aux grandes personnes : « Pourquoi ceci ? Pourquoi cela ? D'où vient ceci ? Où va cela ? ». Ils veulent s'instruire, ils veulent comprendre, c'est bien, mais cinq fois sur dix, au moins, ils pourraient, en se servant de leurs yeux, **voir** ce qu'ils veulent savoir.

Faites l'expérience. Au moment où vous ouvrez la bouche pour demander une explication, fermez-la, cette bouche, et regardez, écoutez, raisonnez ; très souvent, vous trouverez la réponse tout seuls, vous la comprendrez bien mieux que si on vous l'avait donnée, vous ne l'oublierez jamais et vous serez fiers de vous.

Si, après avoir bien réfléchi, vous ne trouvez pas l'explication, alors, demandez-la.

En choisissant votre moment. Ne coupez pas pour cela la parole aux autres personnes ; attendez patiemment qu'on ait le temps de s'occuper de vous et, en attendant, écoutez ceux qui parlent.

On s'instruit beaucoup en entendant les gens parler de leurs voyages, de leurs études, de leurs lectures, de leur métier. Profitez-en ; cela ne dérange personne et, si vous êtes intelligents, cela vous fait beaucoup de bien.



Voilà, direz-vous, bien des occasions de se taire !... Oui. Ne les perdez pas. Et ne craignez pas de devenir muets pour cela. Les occasions de parler restent nombreuses, bien assez pour votre plaisir et celui des autres.

Maintenant, si, n'ayant rien à dire, il arrive que la langue vous démange, que vos cordes vocales s'agitent, que vous sentiez le besoin de vous entendre parce que vous êtes très gais, ou émus, ou un peu excités, eh ! bien... Chantez.

Ou récitez à haute voix une belle poésie.

Cela vous contentera parfaitement.

Parler peu, c'est le secret pour parler bien.

XXXV – PORTO OU LA CONTAGIEUSE BONTE

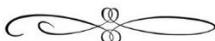
Je vois que vos bêtes sont de bonnes bêtes et que vous êtes de bons enfants. Vos chiens et vos chats ne sont pas malheureux, vous les aimez. Mais quand vous rencontrez un chat ou un chien étranger, égaré, effrayé, êtes-vous aussi gentils pour cet inconnu ?

J'ai entendu raconter des histoires d'enfants qui tourmentaient un animal, le poursuivaient à coups de pierres et finissaient par le tuer... C'est ignoble !... Je ne l'ai d'ailleurs jamais vu faire. Et je ne l'aurais pas laissé faire : il y a partout des agents de police ou des gardes champêtres pour conduire les chenapans au « violon » !

Vous, vous n'êtes pas des chenapans. Que ferez-vous si vous rencontrez un animal égaré ?

Je ne vous conseille pas d'aller le caresser. Un animal qui souffre a très vite peur et un animal qui a peur devient dangereux : il croit qu'on l'attaque, il se défend, ses griffes et ses dents sont toutes prêtes.

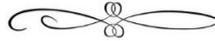
Mais s'il vous suit, laissez-vous suivre, ne le chassez pas. S'il y a chez vous assez de place pour lui et si vos parents le veulent bien, laissez-le entrer, manger, se réchauffer, puis cherchez-lui un maître si vous ne pouvez pas le garder. Si vous êtes obligé de le laisser dehors, au moins ne lui faites pas de mal, ne l'effrayez pas ; ne vous montrez ni brutal ni méprisant.



Et les mauvaises bêtes ?... Je veux dire : les bêtes qui nous font du tort – sans le vouloir, vous savez ! – tout simplement parce qu'elles ne peuvent vivre sans cela : les moustiques, les puces, les poux, les souris, les mites, les mouches, les escargots, les limaces, les pucerons, les courtilières, les renards, les buses, etc..., etc..., tout ce qui suce notre sang, ronger nos provisions et nos habits, attaque nos plantes et nos animaux domestiques... peut-on laisser vivre et pulluler tout cela ?

Eh ! non, ce serait nous tuer nous-mêmes. Il faut bien les détruire. Mais ce n'est pas une raison pour les détester. Ce n'est pas de leur faute si ces animaux nous font du mal : ils veulent vivre, ils ne sont pas plus méchants que nous quand nous tuons nos poules et nos moutons. Il ne faut pas leur en vouloir.

Tuez-les, bien sûr, mais rapidement, sans les faire souffrir et surtout sans vous y amuser, car ce n'est pas amusant. C'est nécessaire, mais c'est triste.



Pour finir, apprenez par cœur ce petit poème en vous figurant que c'est vous le pinson tout petit, tout frileux, tout affamé et si content qu'on l'aide à passer l'hiver. Vous comprendrez tout seuls pourquoi il trouve que les miettes c'est « le meilleur de la table et des assiettes » et pourquoi il appelle le petit garçon « un géant » « énorme ».

L'HIVER EST LONG (Lina ROTH)

*L'hiver est long, malgré qu'on dorme :
L'hiver est long pour un pinson.
Je pourrais très bien à la fin
Mourir de faim
Si je n'avais un bon voisin.
C'est un géant ; il est énorme.
On l'appelle un petit garçon.
Il répand pour moi dans sa cour
Deux ou même trois fois par jour
Le meilleur de sa table et de ses assiettes :
Des miettes !
Vienne le chaud soleil qui luit,
Je chanterai pour lui !*

XXXVI– LE POTIRON



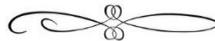
Derrière ma maison, il y avait une cour bordée par une haie de noisetiers et, derrière les noisetiers, un jardin plein de soleil.

Dans la cour, le long d'un mur, j'avais fait un trou dans lequel, tout l'hiver, j'avais entassé les épluchures de légumes, les cendres du feu de bois, les balayures de la maison, tous les détritiques qui font du terreau ; puis, au printemps, j'avais recouvert ma fosse avec de la terre. Cela faisait un mètre carré de terrain très fertile et, à cet endroit, je plantai un pépin de potiron.

Vous connaissez le potiron qu'on appelle encore citrouille et dont on fait des soupes délicieuses, avec du lait. Vous avez vu cet énorme fruit qui pèse plusieurs kilos (parfois jusqu'à vingt-cinq ou trente kilos !) et vous pensez bien qu'un fruit pareil a besoin d'être nourri ; c'est pourquoi on plante souvent les pépins sur une pelote de fumier. Le pépin donne naissance à une tige épaisse qui rampe sur le sol et sur laquelle il pousse des feuilles très, très larges, puis de grosses fleurs jaunes dont quelques-unes seulement donneront une citrouille. Il faut aussi beaucoup d'eau à une telle plante et je ne manquais pas d'arroser la mienne dès qu'il passait un jour sans pluie.

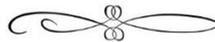
Mais le fumier et l'eau ne suffisent pas au potiron, il lui faut aussi du soleil. Or, ma cour était le matin dans l'ombre de la maison et l'après-midi dans l'ombre des noisetiers. C'était dangereux pour mon potiron. Aussi, il ne l'a pas supporté. Je ne sais pas s'il a raisonné en lui-même ni ce qu'il a pu se dire, mais je sais ce qu'il a fait : il a cherché le soleil et il l'a trouvé.

Il y avait dans la haie, entre deux pieds de noisetiers, un tout petit espace vide par où le soleil d'après-midi se laissait apercevoir. Mon potiron s'est mis à pousser sa tige tout droit en direction de cette petite porte ; puis, la tige a franchi l'ouverture et elle est allée continuer sa vie de l'autre côté de la haie, dans le jardin, en plein soleil. C'est là qu'elle a fleuri, que la citrouille s'est formée, qu'elle a mûri et que je l'ai cueillie un beau jour d'automne.



Je vous avais raconté jusqu'ici des histoires de personnes ou d'animaux. Vous voyez qu'il y a aussi des histoires de plantes. J'aurais pu vous raconter celle du liseron qui était né dans l'herbe d'un fossé, au pied d'un saule, et qui étouffait. Par bonheur, une branche du saule retombait jusqu'à terre ; le liseron y enroula sa petite tige, grimpa de branche en branche jusqu'au sommet de l'arbre et se mit à ouvrir ses clochettes du haut en bas, faisant une guirlande de fleurs au saule qui, bien sûr, n'avait jamais été aussi joli !...

Vous avez vu parfois des graines de pissenlit volant dans l'air comme de tout petits bouquets de plumes ; elles s'en vont, portées par le vent, chercher un coin de bonne terre. Là où elles s'arrêteront, elles germeront, il faut l'espérer pour elles. Car toutes les graines ne germent pas, toutes les tiges ne trouvent pas leur rayon de soleil. Une plante peut avoir de la chance ou n'avoir pas de chance. Elle a des aventures, elle court des dangers : elle peut être mangée par des insectes, étouffée par d'autres plantes. Elle a parfois des maladies, dont elle peut guérir si on soigne.

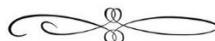


Quand on observe les plantes, qu'on les voit vivre, on les aime, comme on aime les animaux et même les gens.

Qui de vous a un jardin près de sa maison ? Que cultivent vos parents dans ce jardin. Des légumes, oui, pour les manger. Mais sans l'avoir vu, votre jardin, je sais qu'il y pousse autre chose : des fleurs. Il n'y en a peut-être pas beaucoup, faute de place, mais il y en a sûrement, des fleurs qu'on ne mange pas, qu'on cultive seulement pour leur beauté et pour le plaisir de les voir naître, pousser et s'épanouir. On n'en a pas besoin, mais on les aime.

Vous-mêmes, vous avez peut-être un petit morceau de terre que vos parents vous permettent de cultiver à votre guise. C'est un beau cadeau qu'ils vous ont fait là. Qu'y semez-vous ? Qu'y plantez-vous ? Comment soignez-vous tout cela ?

Avez-vous fait fleurir des jacinthes ou des narcisses dans la maison, en plein hiver ? C'est cela qui est joli et amusant. Mais... c'est une grande aventure pour une plante que de vivre dans une maison ; il faut bien la soigner pour qu'elle n'en meure pas !



Il y a encore les plantes sauvages qui poussent toutes seules dans les fossés, au bord des routes, dans les forêts et qui se donnent de la peine pour trouver leur bonne place, pour résister au froid, au vent, à la sécheresse, pour vivre enfin et pour arriver à faire leurs graines qui deviendront leurs petits enfants.

On est heureux quand on a le temps et la patience de les observer. Des gens très savants font leur grande distraction d'apprendre à les connaître.

Quand vous serez un peu plus grands, l'année prochaine ou la suivante, je vous conseillerai de commencer cette étude (qui s'appelle la botanique). Cela vous intéressera beaucoup et cela vous fera faire de belles promenades à travers les prés, les bois, les coteaux, les grandes routes et les petits chemins. Vous apprendrez à regarder la nature.

La nature, c'est tout ce qui existe autour de nous : les gens, les bêtes, les plantes, les pierres, la terre, l'eau, le ciel, les étoiles, les nuages, la lune, le soleil... tout, quoi ! Or,

Tout dans la nature mérite d'être aimé et admiré.

Mais il faut savoir regarder...

XXXVII– LA BEAUTE ET LES ARTISTES

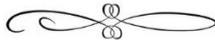


Ecoutez bien ces petits morceaux de poésie que je m'en vais vous lire (de R. Richard, dans *A petits pas*) :

*L'air est pesant comme du plomb,
Tombant d'aplomb.
Le soleil grille les feuillages.
Pas un frisson,
Pas un nuage.
Les maisons dorment, volets clos.
Les bœufs se couchent dans l'enclos.
Signe d'orage :
Les hirondelles rasent l'eau ;
Les mouches vous piquent la peau...
Ah ! qu'il fait chaud !*



Ah ! qu'il fait chaud ! Vous aussi vous l'avez dit, l'autre jour, par cette brûlante journée toute pareille à celle qu'on vous décrit ici. Oui, vous avez su dire : Ah ! qu'il fait chaud ! Mais auriez-vous su montrer comme l'auteur le silence et l'immobilité de l'air et des arbres ? l'accablement qui pèse sur tout ? Aviez-vous remarqué le vol des hirondelles ? Aviez-vous vu qu'on avait – pourquoi ? – fermé les volets des maisons et que les maisons semblaient dormir ? – pourquoi ? L'auteur a vu tout cela et il a su nous le faire voir parce qu'il est un poète.



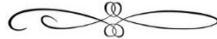
Ecoutez celui-ci :

*Tut ! tut ! les petits crapauds
Dans le jardin jouent du pipeau
Et deux grillons, sous la tonnelle
Où vient la nuit,
Font tourner leur douce crécelle :
Cri cri ! Cri cri !*

*Frou ! frou ! frou ! les chauves-souris
Titubent, lourdes, dans la nuit.
Un vol de hannetons bourdonne
En longs vronvrons
Et la vieille église qui sonne
Fait ding ding don !*

*Cric ! cric ! cric ! On entend au loin
Grincer les charrettes de foin.
Puis, tout s'éteint et tout s'apaise.
Un vieux hibou chante deux fois dans le mélèze :
Hou hou ! Hou hou !*

Tous ces bruits, vous les avez entendus en prenant le frais, le soir, dans votre jardin ou sur la route, mais aviez-vous remarqué que le cri du crapaud semble une note de flûte ? que celui des grillons fait penser à la crécelle ? Auriez-vous su faire entendre avec des mots le vol des hannetons et celui des chauves-souris ? Aviez-vous seulement entendu au loin le grincement des chars de foin dans le silence du soir ? L'auteur a tout entendu et il nous le fait entendre parce qu'il est un poète.



Et ceci encore : *La pluie encaustique les tuiles
Qui brillent comme un pur métal
Et tisse au-dessus de la ville
Une résille de cristal.

C'est beau, c'est frais, c'est doux, la pluie !
On peut la prendre dans ses mains.
Sous le ciel bas, couleur de suie,
Sa danse étoile les chemins.

Le long des fils télégraphiques,
Elle suspend de fins colliers
De frêles notes de musique
Qu'on voit soudain se délier.*

Je parie que, lorsqu'il pleut, vous dites simplement qu'il fait mauvais temps. Vous trouvez vilain le ciel gris et vous ne pensez pas à regarder les jeux de la lumière dans les gouttes, vous n'entendez pas le bruit doux du ruissellement. L'auteur, lui, aime la pluie et il nous la fait aimer parce qu'il est un poète.

Désormais, vous observerez les fils télégraphiques qui enfilent leurs perles et puis qui les perdent ; vous verrez la pluie danser et briller, même dans les chemins sales ; vous lèverez la tête pour regarder luire les toits et admirer le réseau étincelant des gouttes qui tombent.

De même, vous écouterez les bruits du soir et vous en serez charmés.

Et tout en disant « Il fait chaud », vous regarderez toute la nature avoir chaud comme vous.



Tout dans la nature mérite d'être aimé et admiré. La nature est pleine de merveilles, mais les merveilles sont pour ceux qui savent s'émerveiller et non pour ceux qui passent sans les voir.

Heureusement, il y a les artistes : des artistes poètes, des artistes peintres ou dessinateurs, des artistes musiciens, des artistes sculpteurs pour ne parler que des plus faciles à connaître. Les artistes voient dans toutes les choses une beauté et ils la font voir aux autres.

Il faut savoir que la beauté n'est pas seulement dans ce qui est agréable et riant. Elle est dans le caractère des choses : un peuplier mince et droit est beau ; un pommier tout tordu, un vieux tronc de saule gris sont beaux aussi. Une douce journée d'avril est belle, un soir d'orage est beau aussi.

Vous habitez une maison, vous la voyez tous les jours, vous la reconnaissez parmi les autres, mais vous ne la connaissez pas, ce qui s'appelle connaître. Un jour, un peintre la représente sur sa toile, vous la regardez et vous êtes tout étonné : cette maison est vieille, laide, triste et pourtant, en la voyant comme l'artiste l'a vue, vous vous sentez le cœur touché. Sa laideur, sa tristesse, c'est le caractère de la maison, c'est la marque du temps qui a passé sur elle et des gens qui l'ont habitée. Maintenant que le peintre vous l'a fait bien voir, cette maison, vous la connaissez vraiment et vous l'aimez.

Les artistes musiciens composent souvent des airs à chanter ou à danser ; ils écrivent aussi quelquefois des musiques qui font pleurer parce qu'elles vont chercher dans notre cœur des souvenirs tristes mais cette tristesse est si tendre qu'on est heureux de pleurer. Ces musiques-là, tout le monde dit qu'elles sont les plus belles.



On appelle art l'amour des artistes pour toutes les beautés qu'ils rencontrent et aussi la peine qu'ils prennent pour faire comprendre cet amour.

Ce qu'ils font : poèmes, dessins, tableaux, statues, morceaux de musique sont des œuvres d'art. Vous connaîtrez les plus belles œuvres d'art quand vous lirez les livres d'auteurs célèbres, quand vous visiterez les musées des villes, quand vous écouterez les compositions des grands musiciens. Vous n'avez pas encore l'âge de comprendre toutes ces grandes œuvres ; vous en deviendrez capables petit à petit et cela vous donnera des yeux et une âme d'artiste.

Je dois vous dire qu'on n'est pas forcé d'avoir une âme d'artiste. On peut être sans cela un très gentil enfant et plus tard un très brave homme. Seulement, ceux qui sont sensibles à la beauté des choses, ceux qui savent admirer la nature et comprendre les œuvres d'art sont plus heureux que les autres, car ils connaissent des joies que les malheurs ne peuvent pas détruire et qui consolent de bien des chagrins...

Aussi, mes enfants, je vous souhaite de tout mon cœur cette finesse des yeux, des oreilles... et de l'esprit. Je vous encouragerai toujours à regarder autour de vous, à regarder avec amour (on dit : à contempler) les merveilles qui nous entourent.

Et surtout à les respecter !

Ceux qui détruisent les belles choses, on les appelle des Vandales. Vous comprendrez pourquoi quand je vous raconterai l'histoire des Romains et des Barbares.

Le monde est plein de merveilles.

XXXVIII– LA PETITE PATRIE



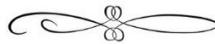
Comment s'appelle notre village ? (ou notre ville ?) Où vont les routes qui en partent ou le traversent ? (croquis rapide au tableau, noms des localités voisines, de la grande ville la plus proche, du département)

Comment s'appellent les habitants de ... (nom de la localité) ? Que sont-ils pour nous ? Ils sont nos concitoyens (habitants de la même cité – de la même commune, si vous voulez).

Que fabrique-t-on dans la localité ? Que cultive-t-on dans la campagne environnante ? Dans quel quartier de la ville ou quelle région de la campagne aimez-vous vous promener ? Qu'est-ce qui vous y plaît ?

Nommez les principales rues (les avenues et les boulevards s'il y a lieu). Que rappellent ces noms ? Y a-t-il des statues de personnages illustres ? (illustration locale ? nationale ? universelle ?).

Quels sont les principaux édifices ? Sait-on qui les a élevés ? à quelle époque ?



Allons au cimetière du village, examinons les pierres tombales, évoquons le souvenir des morts récents que nous avons connus. Cherchons les tombes plus anciennes, lisons les noms qu'elles portent et remarquons ceux qui sont encore portés dans le village.

Essayons de nous représenter la vie de ces disparus dont les yeux ont vu les mêmes paysages, qui ont respiré le même air, nourri les mêmes préoccupations, exercé les mêmes métiers et qui sont les parents des habitants actuels.



On entend quelquefois juger une localité comme une personne : c'est une ville triste – ou gaie – morne – sale – vivante – pimpante... un beau petit village – un bourg coquet – un village pittoresque – riche – pauvre – aimable – rude...

Que diriez-vous de notre village (ville) ? Qu'en avez-vous entendu dire ?

A quoi tient le caractère d'une localité ? A celui de ses habitants, à leurs habitudes, à leur courage, à leur goût.

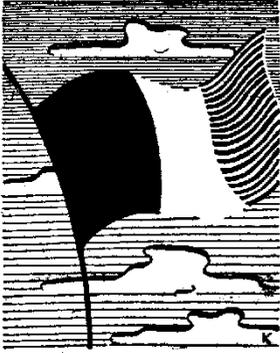
**Ce sera à nous à faire de notre village un beau et bon village.
Il peut être déjà un village où les enfants sont polis et encourageants.**

Sur ce sujet, il est impossible de prévoir les réponses et, donc, les développements. A peine peut-on indiquer quelques questions. Chaque maître mènera son enquête selon les conditions locales et fera apparaître, en étudiant la localité :

. sa place dans la région et dans la nation

. sa continuité dans le temps (son histoire, sa physionomie particulière, par comparaison avec d'autres) et, dans la mesure du possible, la notion – un peu abstraite pour de jeunes enfants – d'une existence collective.

XXXIX– LA FRANCE



J'ai tracé l'autre jour au tableau un dessin qui représentait ... (la localité, ville ou village). Voici, accroché au mur, un autre dessin qui représente un bien plus grand morceau de terre. C'est une carte, la carte de France et, sur cette carte, voici la place de C'ets là que nous sommes, dans ce petit point.

Si nous prenions la route de ..., la ville voisine, que nous marchions, à pied, à vélo ou en car, pendant bien longtemps, plusieurs jours, dans la même direction, nous arriverions ici, et voilà le paysage que nous verrions. Par la route de ..., nous arriverions là, et voilà ce que nous verrions. Par la route de ..., etc.

(Conduire ainsi l'imagination des enfants, en partant de routes à eux connues, jusqu'aux bornes de la France : Manche, Océan, Pyrénées, Méditerranée, Alpes, Jura, Rhin, Belgique..., montrer des vues et faire remarquer l'extrême diversité des paysages)

Rien n'empêche de montrer aussi des sites intermédiaires et de donner ainsi, dans cette première leçon sur la Patrie, un panorama de la France)



Dans tous ces voyages, nous verrions des contrées bien différentes : des montagnes, des plaines, des bords de mer, nous aurions tantôt plus chaud, tantôt plus froid qu'ici, nous sentirions que nous avons changé de lieu, mais nous ne nous sentirions pas égarés.

Les gens que nous rencontrerions auraient peut-être un accent différent du nôtre, mais les mots qu'ils prononceraient autrement que nous, nous les comprendrions tout de même, car ce seraient les mêmes mots ; nous pourrions leur demander à boire, à manger, l'heure qu'il est, quel est notre chemin pour aller ici ou là. Nous pourrions acheter la plupart des journaux que nous achetons ici. Sur les mairies, nous verrions un drapeau, et ce drapeau serait partout le même : bleu, blanc et rouge comme celui qui flotte sur notre mairie à nous.

Nous serions encore en France.

Mais si nous voulions aller plus loin, en prenant un bateau pour traverser la mer, en franchissant les montagnes, ou seulement cette petite ligne-là, ce serait une autre affaire !

D'abord, il nous faudrait une permission. Nous devrions montrer des papiers, notre photographie, laisser visiter nos bagages. Et quand nous aurions franchi cette ligne, qu'on appelle la frontière, nous serions dans un autre pays ; ici, nous serions en Espagne ; là, en Italie..., etc...

Il y aurait un drapeau sur les monuments, mais un drapeau qui ne serait pas le nôtre ; les gens ne parleraient pas la même langue que nous, nous ne comprendrions pas ce qu'ils disent. Nous ne serions plus en France, nous serions en pays étranger.



Nous avons compris l'autre jour que ... existait depuis longtemps. Nous avons vu au cimetière les tombes de gens qui ont vécu ici et qui auraient aujourd'hui plus de cent ans. Nous avons des monuments encore plus vieux que cela ; l'église, par exemple, qui a ... ans.

Avant ces monuments-là, il y en avait d'autres qui ont été détruits, usés, et que ceux-ci ont remplacé ; ceux-ci qui étaient tout neufs alors et qui sont vieux aujourd'hui.

Notre cité a un long passé : nos grands-pères, les grands-pères de nos grands-pères, les grands-pères de ceux-ci et d'autres grands-pères encore ont vécu là, les uns après les autres, pendant des siècles (vous savez qu'un siècle, c'est cent ans). Ils ont vécu, ils ont travaillé, ils ont eu des malheurs, des bonheurs aussi, toute une histoire !

La France aussi existe depuis longtemps : depuis plus de mille ans ! Oui, depuis plus de mille ans, il y a des Français qui vivent entre ces mers et ces montagnes, qui travaillent, qui ont des bonheurs et des malheurs – toute une histoire !

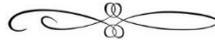
Et l'histoire de la France, c'est la même que l'histoire de Toutes les choses graves qui se passaient en France se passaient aussi chez nous ; ce qui était un grand malheur pour nos grands-pères était un grand malheur pour tous les Français du même temps.

Vous verrez cela quand nous étudierons l'histoire de la France. C'est une longue histoire que je ne puis vous raconter en un jour, ni en une semaine, ni même en un an. Vous l'apprendrez petit à petit, durant tout notre temps d'école. Je vous raconterai la vie des meilleurs Français, ceux qui servent de modèles aux autres. Quand vous aurez quitté l'école, vous ferez bien de lire des livres qui vous apprendront encore d'autres choses sur cette longue et belle histoire.

Alors, vous finirez par connaître la France presque aussi bien que ..., notre petite patrie.

La patrie, c'est la terre de nos pères, ... est le petit coin de terre où nos anciens parents ont vécu, et puisque ... se trouve dans la grande terre de France, la France aussi est notre patrie, notre grande patrie.

Quand vous la connaîtrez suffisamment, vous l'aimerez comme vous aimez ..., comme vous aimez votre maison, comme vous aimez votre mère, tout naturellement.



Et que ferez-vous, par amour pour votre patrie ? Ce que vous faites par amour pour vos parents : vous tâcherez de la rendre heureuse.

Comment cela ?

Ah ! c'est un peu plus difficile que de rendre heureux sa maman, son papa, son petit frère...

La France, c'est tous les Français ensemble... Il faut savoir ce qui est nécessaire non à Untel ou Untel, mais à tout le monde ; il faut connaître ce qu'on appelle l'intérêt général et, au besoin, se gêner, soi, pour le bien du plus grand nombre.

Il faut être au courant des lois, de l'administration, il faut comprendre quelque chose aux élections, au gouvernement... Rien que ces mots-là vous font peur, hein ?... Rassurez-vous. Dans vos dernières années d'école, je vous enseignerai l'Instruction civique qui vous fera connaître tout cela. Quand vous serez des grandes personnes, si vous êtes intelligents et sages, vous verrez clair dans ce qu'on appelle la politique, et vous conduirez l'histoire de la France vers le bonheur et non vers le malheur.

Laissons cela pour l'instant. Ce n'est pas de votre âge.

Mais vous pouvez tout de même faire quelque chose pour votre patrie.

Vous pouvez – vous devez ! – grandir et vous instruire d'abord.

Et puis, sachez que tout ce que vous faites pour le bonheur de votre famille, pour la tranquillité de votre village, toute la France en profite. Que tous les écoliers de France s'appliquent autant que vous et c'est toute la France qui sera heureuse et fière de ses petits enfants.

Soyez gentils le plus possible et vous serez de bons Français.

XL– L'HUMANITE (d'après BERSOT)



Il y a environ cent ans, nous avons eu une querelle avec les Russes et nous sommes allés chez eux, en Crimée.

Il y avait eu un combat et, le soir, deux blessés se trouvèrent étendus côte à côte sur le champ de bataille. On n'avait pas eu le temps de les relever. L'un était un Français, l'autre était un Russe. Ils souffraient cruellement, ils essayèrent de se parler et, s'ils ne se comprirent pas, ils se témoignèrent du moins de l'amitié,

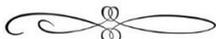
ce qui adoucit leurs maux.

La nuit vint. L'un des deux s'endormit. Au matin, quand il se réveilla, il vit sur lui un manteau qu'il ne connaissait pas. Il chercha des yeux son compagnon. Celui-ci était mort mais avant de mourir, il avait ôté son manteau et l'avait étendu sur son compagnon de misère.

Savez-vous lequel des deux avait fait cela ? Je le vois dans vos yeux, vous avez envie que ce soit le Français. Eh bien, soyez heureux : c'était le Français.



Pourquoi êtes-vous heureux que ce soit le Français ? Parce que vous êtes Français vous-mêmes et que vous aimez entendre dire du bien des autres Français. Si ce blessé généreux était de ..., vous seriez encore plus fiers de sa bonne action, et plus fiers encore s'il était de votre famille. Vous avez une préférence pour votre famille, puis pour vos concitoyens, puis pour vos compatriotes. C'est tout naturel et personne ne peut vous blâmer d'aimer le plus ceux que vous connaissez le mieux. Mais nous allons tout de même essayer de voir plus loin.



D'abord, comprenez-vous bien en quoi ce Français a été généreux ?

Il a quitté son manteau pour le donner au Russe et pourtant il avait froid lui aussi ? Oui, c'est vrai. Il avait froid et c'est justement pour cela qu'il a voulu éviter cette

souffrance à l'autre. Il lui a probablement sauvé la vie. Sans ce manteau, le blessé russe n'aurait pas aussi bien dormi et le froid aurait aggravé sa blessure ; quand on l'aurait relevé, il aurait été trop tard pour le guérir.

Mais il y a quelque chose qui rend plus touchant et plus généreux le geste d'amitié du Français. Quoi donc ? Vous ne le trouvez pas ?

Eh bien, mais, pourquoi étaient-ils là, ce Russe et ce Français, étendus côté à côté sur la terre nue ? Parce qu'il y avait eu une bataille.

La France et la Russie étaient en guerre. Ces deux hommes (et beaucoup d'autres !) s'étaient battus toute la journée, les Russes cherchant à tuer les Français et les Français cherchant à tuer les Russes. Toute la journée, ces deux-là avaient cru qu'ils se détestaient : ils étaient ennemis. Et puis, la bataille finie, souffrant tous les deux, tristes tous les deux, prêts à mourir tous les deux, ils ont compris qu'au fond, ils s'aimaient beaucoup plus qu'ils ne se détestaient ; ils ne se sont plus sentis ennemis, mais frères. Et le plus malade a sauvé la vie de l'autre.

Quel malheur qu'ils n'aient pas compris cela plus tôt... avant de se faire la guerre !...



Eh oui, tous les hommes sont des frères !

Ils habitent des pays différents, ils ne parlent pas la même langue, ils n'ont même pas tous la même couleur de peau (vous savez qu'il existe des Blancs comme nous, puis des Noirs, des Jaunes et des Peaux-Rouges).

Mais les ressemblances sont encore plus grandes entre eux que les différences. Ils ont la même forme, ils ont les mêmes besoins, les mêmes choses qui leur font du bien ou du mal, du plaisir ou de la peine. Ce qui est malheur pour les uns est aussi malheur pour les autres.

Ils ne sont pas toujours d'accord. La guerre de Crimée dont je vous parle aujourd'hui n'a pas été la dernière des guerres : il y en a eu d'autres depuis !...

D'un pays à un autre, on croit, de temps en temps, qu'on se déteste, qu'on ne peut pas se supporter ; on se fait tout le mal qu'on peut (comme Nicolas croyait détester Volodia, vous vous rappelez ?). Mais au fond du cœur et de l'esprit, on serait tout prêt à se comprendre, à s'aimer, à s'aider.

La preuve, c'est que lorsqu'il y a quelque part un tremblement de terre ou des inondations qui détruisent les maisons et les cultures, tous les pays du monde viennent au secours du pays malheureux.

Alors, pourquoi fait-on des guerres ?

Ah ! c'est que les hommes en ont une longue habitude ! Et les mauvaises habitudes ne se perdent pas vite !...

Ils n'ont pas toujours su qu'ils étaient des frères. Pendant des siècles, ils ont cru qu'un étranger était forcément un ennemi et que celui qui ne leur ressemblait pas était forcément leur inférieur.

Vous autres, vous n'aurez pas ces préjugés (un préjugé, c'est une chose qu'on croit **avant** d'y avoir réfléchi). Vous saurez que tous les hommes vous ressemblent assez pour être appelés vos **semblables**, vos **frères**, et qu'ils méritent tous d'être respectés.

Non seulement vous le saurez, mais vous aurez le sang-froid d'y penser à temps et non quand il sera trop tard !

Vous ne chercherez pas plus à humilier un étranger que vous ne cherchez à humilier un camarade de classe.

Toutes vos habitudes de politesse, de bienveillance, de maîtrise de soi, vous les emploierez à l'égard de tous les hommes, quels que soient leur pays, leur race ou leur religion, et même quand vous ne serez pas d'accord avec eux.

Ainsi, à force de pensée et de courage, vous travaillerez à mettre la Paix sur la terre.

On appelle l'humanité l'ensemble de tous les hommes.

On appelle aussi humanité l'amour que nous avons pour tous les hommes, même sans les connaître, uniquement parce qu'ils sont hommes comme nous.

C'est par humanité que nous voulons du bien à tous nos semblables.

